

ABONNEMENTS
UN AN 6 MOIS
France et Colonies 30fr 15fr
Union Postale 40fr 20fr
5, Rue La-Bruyère Paris IX

N° 2005 — 27 NOVEMBRE 1921

ÉDITION DE LUXE
UN AN 6 MOIS
France et Colonies 50fr 25fr
Union Postale 64fr 32fr
5, Rue La-Bruyère Paris IX

LES ANNALES

POLITIKES · ET · LITTÉRAIRES

Revue universelle, illustrée, hebdomadaire

Directeur, Rédacteur en Chef: ADOLPHE BRISSON

SOMMAIRE

Notes de la Semaine: Barbe-Bleue..
La Situation: Faut-il donner à l'Alle-
magne un Conseil Judiciaire?..
Les Echecs
Petites Patries
Caquets de chez Barbin
Le Théâtre.. ..
La Musique.. ..
La Religion et le Mouvement Social ..
Les Livres
Les Poèmes: Le Chapelet d'Ambre ..
Vieux Portrait.. ..
Livre Lu.. ..
Clair de Lune.. ..

Le Bonhomme CHRYSALE
ANDRÉ FRIBOURG
SERGINES
VICTOR MARGUERITTE
HUGUES DELORME
PIERRE BRISSON
ALBERT DAYROLLES
Monseigneur HERSCHER
HENRY BIDOU
Comtesse DE NOAILLES
ANDRÉ RIVOIRE
PAUL GÉRALDY
ROGER DE NÉREYS

L'Oncle Maize (Roman).. ..
Comment on entre dans la Russie Rouge.
L'Art Décoratif au Salon d'Automne ..
Celles qui travaillent: Parachutistes ..
Voyage en Zigzags dans la République
des Lettres
Propos de
—
Propos sur les Sports.. ..
La Vie Scientifique: Les Paradoxes de la
Relativité de l'Espace et du Temps..
Les Maisons Claires
La Femme et le Foyer: Pour les Visites
du Jour de l'An
Revue Financière de la Semaine

EDMOND HARAUCOURT
ALBERT LONDRES
LÉON PLÉE
LOUISE FAURE-FAVIER
ANDRÉ LANG
MARCEL PREVOST
JÉRÔME & JEAN THARAUD
JACQUES MORTANE
GEORGES URBAIN
Y. S.
SIMONNE B...

Théâtre: *LE CŒUR DES AUTRES*, pièce en trois actes de GABRIEL MARCEL (2^e acte)

ILLUSTRATIONS. — En Russie Rouge: Cartes postales révolutionnaires. — L'Art Décoratif au Salon d'Automne: Ensembles de MM. Francis Jourdain, Martine, Eric Bagge et Bernard Huguet, F.-M. Gallerey, P. Lahalle et G. Levard; Le Service Hansi-Annales. — Les Parachutistes, illustrations de Chériane. — Dessins de Bib, Zyg Brunner, Capiello, H. Gervèse, J. Touchet. — Couverture: Le Papillon, par E.-E.-G. Nicolet.

Notes de la Semaine

Darbe-Bleue

JE M'ÉTAIS bien promis de ne pas parler de Landru... Mais des lettres m'arrivent de toutes parts: « Que pensez-vous de lui, de son attitude à l'audience, de son visage et de son langage? Le croyez-vous vraiment criminel? Si vous étiez juré, l'enverriez-vous à la guillotine? » Cette ardente et universelle curiosité est entretenue par la presse. Des pages entières, abondamment illustrées, sont consacrées aux menus détails d'un procès qui se peut qualifier de très parisien, quoiqu'il se plaide à Versailles. Cela me répugne. Répéterai-je ce que j'ai dit souvent? Blâmerai-je de nouveau mes confrères de s'occuper si complaisamment des scélérats, alors qu'ils n'accordent que quelques lignes — et encore! — aux actes méritoires des braves gens? Je perds le droit de les censurer, puisque je suis leur exemple. Mais le moyen de résister au

vœu presque unanime de mes lecteurs!... Donc, je reparlerai de Landru... D'ailleurs, il y a des leçons à tirer du spectacle qui, depuis deux semaines, se déroule...

L'affaire passionne l'opinion. Une foule énorme assiege le Palais. Les femmes, surtout, — mondaines, demi-mondaines, actrices, — se disputent les cartes d'invitation. Elles veulent voir comment est fait ce Barbe-Bleue, ce Don Juan de bas étage. La séduction qu'il exerça les intrigue. Elles voudraient en pénétrer les causes, lire dans l'âme et le cœur du sinistre individu. Elles dévorent des yeux sa tête chauve et barbue, prêtent à sa voix une oreille attentive et amusée. Ainsi, voilà l'homme qui ébaucha deux cent quatre-vingts aventures galantes, fascina onze malheureuses créatures, ses victimes. Ce monstre éveille chez les auditrices des sentiments complexes, où il entre de l'horreur, de l'effroi, et aussi une sorte d'admiration bizarre et malsaine. Pourquoi eut-il, dans son humble sphère, tant de succès féminins? Cette énigme les irrite. Elles aperçoivent en Landru un autre Raspoutine,

un être un peu satanique, exceptionnel, original.

Original, l'est-il? A l'observer de près, il n'a rien de remarquable, ni physiquement, ni intellectuellement. Sa laideur malsadive excite l'inquiétude. Ses mots, les fameux mots auxquels les journaux bienveillants font un sort, témoignent d'un cynisme goguenard, à la Jean Hiroux, plutôt qu'ils n'attestent la finesse et la réflexion. Il raille assez drôlement les lenteurs de la justice et tient tête à l'avocat général, ce qui ne manque pas d'égayer les assistants. « Monsieur le président, je finirai par comprendre que vous voulez ma tête. Je regrette de n'en avoir qu'une à vous offrir. » Ceci rappelle la célèbre apostrophe de Chopart: « Vous voulez ma tête? Prenez-la. Ce n'est pas un brillant cadeau que je vous fais! » Parfois, il est insoient; du haut de sa dignité, il prend un ton prudhommesque et inflige des leçons aux juges: « Mes enfants obéissent quand je leur donne des ordres; je n'admets pas que l'on puisse discuter les ordres d'un père de famille; j'ai été élevé dans ces prin-

cipes. Votre question m'étonne. Je me demande comment vous élevez vos enfants. » Certaines boutades de Landru ne sont pas dénuées de sens commun. « Si je déclarais que j'ai tué douze femmes, vous me croiriez sur parole. C'est à vous de prouver que je suis un assassin. » Mais, presque toujours, il se montre vulgaire, prétentieux comme les primaires qui, à demi cultivés, s'imaginent tout connaître. Il raisonne à la façon habituelle des coquins pleins d'indulgence envers eux-mêmes. « Lorsqu'on réussit, on a du génie; lorsqu'on échoue, on n'est plus qu'un misérable, comme dit Victor Hugo. » C'est avec ces aphorismes, ces phrases creuses, ces bribes de littérature mal digérées qu'il éblouissait les cuisinières, les filles du peuple, les veuves sentimentales...

Ceux de qui dépend son destin seront probablement moins faciles à charmer et à convaincre.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Nous publierons, le 11 décembre,

NOTRE NUMÉRO DE NOËL

numéro de luxe consacré à ce sujet charmant : *la jeune fille*, rédigé, illustré par l'élite des écrivains, des dessinateurs d'aujourd'hui, tiré en héliogravure et en trichromie. Prix : 2 francs 50.

Il sera expédié à tous les abonnés. Nous conseillons aux lecteurs acheteurs au numéro de le retenir sans tarder chez leurs libraires.

NOTRE NOUVEAU VOLUME-PRIME

Se bien porter... Rester Jeune, l'utile ouvrage du docteur Ruffier, est, depuis lundi, délivré gratuitement aux personnes qui viennent s'abonner ou se réabonner, 5, rue La-Bruyère, ainsi qu'aux abonnés dont l'abonnement expire dans le second semestre de 1922 (apporter la bande).

Envoi franco contre 75 centimes.

Rappelons que, à ce livre, est jointe, en appendice, la collection de 219 *Bons spéciaux* qui confèrent cette année, à nos lecteurs, des avantages d'ordre pratique très importants : remises de 5 à 40 0/0 dans des magasins, des théâtres, des cinémas, dans quinze excellents hôtels de Paris, voyages économiques, etc., etc... Bientôt, nous en donnerons le détail complet...

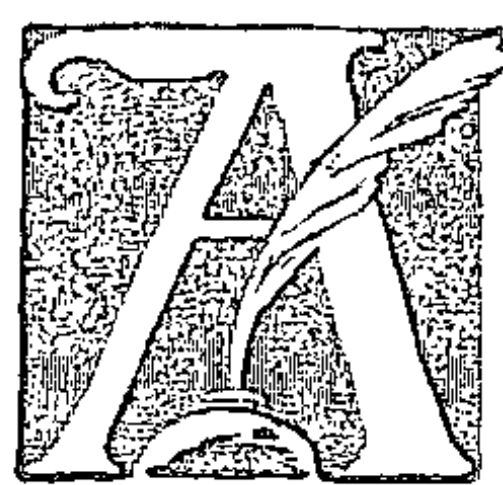
Pour les Souscripteurs du Service Hansi

Quelques-uns nous écrivent des lettres impatientes. Rassurons-les. L'expédition du service est commencée. Depuis un mois, il en part régulièrement, dans l'ordre d'inscription, vingt à trente chaque semaine. De grands efforts sont faits par l'usine, qui active sa fabrication, mais ne veut livrer — et qui pourrait l'en blâmer ? — que des objets soigneusement emballés et irréprochables.

Abonnement double aux *Annales* et à *Conferencia*
France : un an, 40 fr., au lieu de 50 fr.
Etranger : un an, 58 fr., au lieu de 68 fr.

Faut-il donner à l'Allemagne un Conseil Judiciaire ?

18 novembre.



LORSQU'UN FILS de famille dépense deux ou trois fois son revenu, lorsqu'il aliène ses biens à tort et à travers, on lui donne un conseil judiciaire.

La seule lecture du budget du Reich prouve que l'Allemagne devrait être soumise au même régime : son déficit budgétaire avoué est, on le sait, de 110 milliards de marks.

Quel contraste, des deux côtés du Rhin ! A l'est, une politique de déficit systématique, donc d'impôts relativement faibles ; à l'ouest, au contraire, le désir de remettre de l'ordre dans les finances, la volonté de réduire le déficit au minimum, le souci d'augmenter les impôts, de restreindre les dépenses pour équilibrer le budget, pour faire face aux engagements pris.

Comme l'opposition est frappante entre la France et l'Allemagne, entre le vainqueur et le vaincu ! C'est le vainqueur qui fait l'effort le plus sérieux pour acquitter ses dettes, c'est le vaincu qui fait l'effort le plus tenace pour les renier. Je m'étonne que le monde ne soit pas plus frappé de l'attitude des deux nations. Si notre « propagande » était mieux faite, on s'en aviserait davantage en Europe et hors d'Europe, et l'impression que chacun en éprouverait consoliderait notre crédit moral et matériel.

La discussion financière traîne, hélas ! depuis de longs jours à la Chambre. Le même flot d'incoercible éloquence se déverse que je déplorais lors du dernier débat de politique générale avant le départ du président du Conseil pour Washington. Malgré le désir de chacun de voir les autres borner leurs discours, on parle sans trêve du haut de la tribune, mais, du moins, on y affirme son désir d'ordre financier, d'équilibre et d'honnêteté.

Sur quoi disputent les orateurs ? Sur le moyen de boucher le trou de deux milliards ouvert au budget. Les uns proposent de nouvelles économies, la suppression de services inutiles, la diminution de l'indemnité de vie chère, l'ajournement des travaux les plus urgents. On supprime, dès l'an prochain, 50.000 fonctionnaires. On regne les crédits vitaux de l'instruction publique, du travail, de l'hygiène, des travaux publics. D'autres orateurs, au contraire, pour accroître les ressources, demandent l'augmentation des impôts, le doublement de la taxe sur le chiffre d'affaires, l'augmentation des tarifs de transports, mesures désastreuses pour notre vie économique ; d'autres, enfin, n'hésitent pas à conseiller d'héroïques amputations, telles que le prélèvement sur le capital. Et tandis que nous, Français, donnons cet exemple de probité, après avoir

consenti déjà à de si terribles diminutions de nos créances, notre débiteur ouvre un trou de 110 milliards dans son budget, se soucie d'économies comme un poisson d'une pomme, accroît les services inutiles, le nombre des fonctionnaires, augmente leurs traitements, décide d'entreprendre des travaux qui pouvaient fort bien attendre, dépense sans compter l'argent qu'il prétend lui manquer, et ne se montre guère pressé, par contre, de consentir aux sacrifices financiers, aux augmentations d'impôts, qui seraient indispensables pour nous payer et éviter la catastrophe où il court de gaieté de cœur.

Affirmons donc hautement, clairement, cet incroyable contraste, et surtout ne nous laissons pas gagner par une sorte de molle veulerie, par je ne sais quel abattement qui nous mène insensiblement aux faiblesses, aux renoncements criminels. Toutes les désillusions dont nous avons souffert depuis la paix nous furent autant de piqûres, de coups d'épingle ou de coups de poing, contre lesquels nous réagîmes d'abord avec force, et que, peu à peu, nous avons tendance à « encaisser » sans mot dire, les épaules basses sous une morne lassitude. Reprenons-nous ! Réagissons contre l'engourdissement qui nous gagne !... Ne disons pas, d'un ton désabusé : « Ah ! oui, c'est entendu ; l'Allemagne paiera !... » Ne laissons pas nos adversaires spéculer sur notre manque de fermeté... N'acceptons pas l'évitable.

La réparation par l'Allemagne des ruines accumulées par elle, chez nous, est non seulement un problème français, mais un problème humain. Nous, Français, avons le droit, en toute justice, de contraindre notre agresseur à réparer les torts qu'il nous a causés ; mais c'est aussi l'intérêt du monde que nous soyons indemnisés. C'est l'intérêt de l'Angleterre, des Etats-Unis, des neutres, qui nous ont prêté tant de milliards pendant la guerre, et que nous ne devons rembourser que lorsque l'Allemagne nous paiera et dans la mesure où elle nous paiera ; c'est aussi l'intérêt de toutes les nations, sans exception, car ce sera un gage de paix pour l'avenir de savoir qu'on a tout à perdre à sauter à la gorge de son voisin, à ravager ses terres, à tuer ses hommes, s'il est bien établi qu'entre peuples comme entre individus, qui casse les verres les paie.

La question des réparations est au moins autant une question morale que matérielle. Voilà pourquoi elle est aussi humaine que française, et voilà qui l'apparente au problème d'Alsace-Lorraine. Pendant près d'un demi-siècle, la France, moralement, n'a pas eu le droit de renoncer aux provinces que la force lui avait arrachées, parce que, ce faisant, elle eût méconnu

la justice. Aujourd'hui, même victorieuse, elle n'a pas le droit, et pour la même cause, d'abandonner les réparations qu'elle attend.

Si les efforts du ministre Wirth échouent; si la *Schwehrindustrie* continue par tous les moyens à combattre ses velléités d'exécution du traité amendé; si Stinnes et ses amis persistent dans leur attitude insolente de profiteurs de guerre, gavés d'or ramassé dans le sang, une mesure s'imposera et devant laquelle nous n'aurons pas le droit de reculer : la mise en tutelle financière de l'Allemagne.

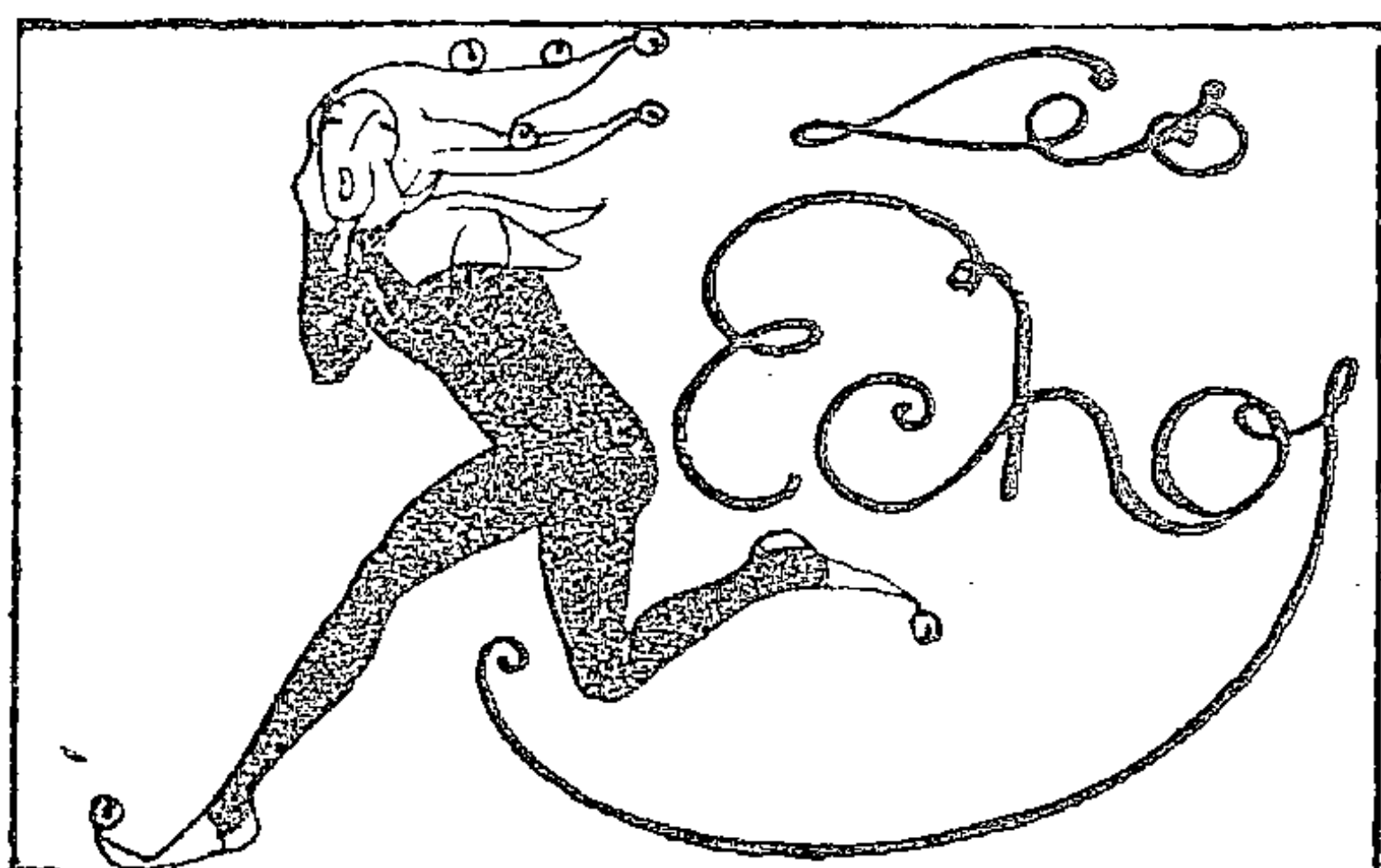
Comment! tandis que nos usines chôment et que nos impôts augmentent, les magnats de l'industrie allemande travaillent à force et se refusent à payer! Durant les huit premiers mois de 1921, l'Allemagne a acheté aux Etats-Unis plus de cuivre qu'aucune autre nation (144 millions de livres poids, contre 67 millions en 1920); elle leur a acheté 964.000 balles de coton contre 334.000 balles en 1920, et 961.000 balles en 1913, tandis que l'Angleterre qui, en 1913, avait importé plus de 2 millions de balles de coton américain, en a

moins acheté cette année que l'Allemagne! Et la grande industrie allemande prétend que l'empire est ruiné! Lisez tel article de M. Théodore Wolff dans le *Berliner Tageblatt* que je viens de parcourir, et vous verrez ce qu'il en pense.

Trêve de plaisanteries!

Où l'Allemagne paiera ce qu'elle s'est engagée à nous payer, et elle fera l'effort fiscal nécessaire, acceptera les économies et les impôts indispensables à l'équilibre de son budget et à l'acquittement de ses dettes; ou ses créanciers devront établir un *Contrôle de la Dette*, comme on fit jadis pour la Turquie et l'Egypte. Un rédacteur du *Vorwaerts*, qui le craint, écrivait, dans le numéro du 1^{er} novembre : « Dans les milieux diplomatiques alliés, il y a, assurément, des gens qui pourraient appliquer utilement en Allemagne les enseignements qu'ils ont puisés dans l'administration de la dette ottomane. » C'est exactement notre avis.

ANDRÉ FRIBOURG, député,
secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des
Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.



Le Docteur Kipling

Samedi dernier, le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Paris fut solennellement conféré à Rudyard Kipling. Hommage rendu à l'un des plus nobles amis de la France, témoignage de sympathie reconnaissante à l'égard du poète qui chanta notre pays en des strophes inoubliables.

« Tu es, écrivait-il au moment de l'Entente Cordiale, tu es, parmi les nations, la première à suivre la vérité nouvelle, la dernière à délaisser les vieilles vérités, ô France chère à toute âme qui aime ou qui sert l'humanité! »

Quand, en 1915, le glorieux romancier visita Paris, frappé par la bravoure des femmes du peuple, il fit part de ses impressions en ces termes :

« Je croyais que mon admiration pour la France ne pouvait grandir. Je me trompais. Je commence seulement à comprendre un peu ce qu'elle est. »

Emerveillé de l'héroïsme de nos soldats, qu'il alla voir sur le front, l'auteur des *Livres de la Jungle* ajoutait :

« Ce fut une révélation, une expérience qui dépasse ce que les mots peuvent dire et qui, en même temps, me donne envie de me prosterner devant chaque Français que je rencontre! »

Puisque nous passons la meilleure partie de notre existence à nous discréditer, il faut bien que, de temps à autre, d'un point quelconque

du globe, une voix autorisée se fasse entendre qui mette le holà et nous découvre à nous-mêmes. Celle de Rudyard Kipling est d'une singulière puissance.

Aussi sommes-nous particulièrement heureux de voir décerner au prestigieux conteur, au bienveillant ami, cette rare distinction qui le fait un peu nôtre...

PETITES PATRIES

IL Y A UN BIEN GRAND CHARME dans les œuvres littéraires qui nous peignent fidèlement le coin de France où naquit et vécut leur auteur. Ces œuvres exhalent, d'ordinaire, un parfum de terroir; elles ont la couleur particulière d'un ciel, elles ont un mouvement qui est celui des mœurs provinciales, si variées dans leur apparente monotonie et qui forment comme autant de petits mondes.

Comme il serait à souhaiter que chacune de nos provinces eût son romancier et son poète! Nos provinces, ce sont des Frances en raccourci. Dans le merveilleux décor qui leur est propre et qui leur donne à chacune leur grandeur et leur charme, palpite une âme individuelle. Elle a beau se fondre dans l'âme nationale, elle garde, cette âme légère et vivace, sa couleur et son parfum. Il reste, sous l'uniformité des costumes et des coutumes, sous la moderne apparence des mœurs, tout le trésor ancien des traditions, un fonds personnel, et toute âme : la bretonne, la normande, l'auvergnate, la gasconne, la provençale, toutes ces sœurs du même foyer se sont assemblées sans se ressembler, et c'est bien ce qui donne à chacune d'elles tant de caractère, et à toutes cette suprême grâce française, faite d'autant de contraste que d'harmonie.

Peindre ce qui se passe et ce qui demeure, retrouver toute la poésie du passé dans la réalité vivante du présent, faire comprendre, aimer le coin du sol où l'on est né, voilà, par ce temps de déracinés, une tâche efficace!

VICTOR MARGUERITTE

L'Amitié Franco-Roumaine

Cent quatre-vingts Français, professeurs et étudiants, nous reviennent de Roumanie. La cordialité de l'accueil que nos chers alliés leur ménagèrent dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer.

Depuis Naples, à l'aller comme au retour, tous les frais de voyage et de séjour furent à la charge de la Roumanie. Les plus humbles de ses localités organisèrent des réceptions officielles. Dans les grandes Universités de Jassy, Czenowitz, Bucarest, Cluj, les cérémonies revêtirent un caractère touchant. Partout, on fit l'éloge de la France.

Il est impossible de ne point citer un fragment du discours prononcé par une dame-professeur de Bucarest et que notre confrère M. Auguste Chabot veut bien nous communiquer :

« Vous êtes venus les mains tendues, comme on vient vers l'ami fidèle dont on est toujours sûr d'être plus près du cœur quand on est loin des yeux. Vous avez vu un peuple jeune, à peine arrivé à son plein développement territorial, et vous avez pu constater que si nous avons tous les défauts de la jeunesse, d'un adolescent qui peut-être a poussé trop vite, nous en avons aussi les qualités, l'enthousiasme spontané, l'élan vers les idées généreuses. Mais nous avons aussi, comme tous ceux dont l'enfance n'a pas été heureuse et choyée, la sensibilité aiguë, un peu ombrageuse, parfois, et, par-dessus tout, la reconnaissance indéracinable, passionnée, pour les amis des jours mauvais. C'est un sentiment très fort que celui-là, un de ceux dont on forge les plus grands dévouements. Il suffit de savoir en entretenir la flamme. Et c'est ce que nous tâchons de faire, nous, modestes professeurs; c'est ce que nous vous prions de faire de votre côté, vous, les représentants les plus distingués de la pensée française. »

Il serait vain d'ajouter quoi que ce soit à de telles paroles. La Roumanie sait nous aimer comme nous l'aimons...

Chez Jean-Jacques

Allons, l'affaire se précise... Je ne mets point d'animosité contre la jeune et probablement charmante gardienne des Charmettes que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam. Mais je tiens à verser au dossier cette seconde affirmation que M. G. T..., chevalier de la Légion d'honneur, m'adresse spontanément :

« Servant à l'armée d'Italie, en 1918, j'eus le loisir de visiter les Charmettes, à un retour de permission. La porte de l'ermitage étant ouverte, j'entrai et fus tout surpris de ne voir personne. Au bout d'un instant, une jeune fille entra, porteuse d'un seau, et se mit aussitôt à travailler dans une petite pièce à gauche. »

Je visitai toutes les pièces, seul, sans être dérangé le moins du monde... Je puis vous assurer que j'éprouvai quelque tristesse à la pensée que tant de belles reliques étaient à la merci d'un visiteur malhonnête ou d'un de ces collectionneurs enragés qui n'hésitent point à détériorer meubles et ornements pour satisfaire leur redoutable manie... »

Ainsi, d'après des témoignages dignes de foi, la surveillance et l'entretien des Charmettes semblent insuffisamment assurés. Nous ne demandons pas qu'un détective privé soit attaché à la personne de chaque visiteur; nous voudrions simplement constater, en l'occurrence,

une plus grande conscience professionnelle chez les gardiens de souvenirs historiques, une plus exacte compréhension de leur rôle et de leurs devoirs.

Ce n'est pas parce que « ça s'est toujours passé comme ça » qu'il faut persévérer dans la routine et l'incurie. Chacun, dans son petit domaine, se doit de contribuer au bon renom de son pays.

Le Père d' « Ubu-Roi »

Une réédition d'*Ubu-Roi* remet Alfred Jarry à l'ordre du jour. La vie de ce parfait original remplirait un recueil d'anecdotes, certaines troublantes, d'autres baroques, mais toutes extraordinaires par quelque endroit, car cet humoriste était expert dans l'art de tenir, d'une voix douce et mesurée, les plus fantasques propos.

On dit que, dans les dernières années de sa vie, Alfred Jarry s'était retiré à la campagne... Un vieux wagon de troisième classe réformé lui servait de demeure.

Le premier compartiment était la cuisine. Le second, meublé principalement d'une pailasse de feuilles mortes, était sa chambre. Dans le troisième, il remisait sa bicyclette et ses ustensiles de pêche. Quant au dernier, meublé également d'une pailasse de feuilles mortes, il l'avait pompeusement baptisé : chambre d'amis.

Lorsqu'on venait le voir, Jarry faisait faire à son visiteur le tour de la « maison », puis, d'un geste large montrant les quatre compartiments de son wagon désaffecté :

— L'avenir, voyez-vous, l'avenir est à la petite propriété.

Cet homme terrible, qui pratiquait l'es-crime, portait constamment sur lui un revolver, s'amusait la nuit à tirer des balles en l'air pour effrayer les bourgeois, était, en réalité, très pacifique. Il passait ses journées à pêcher à la ligne.

L'Argot Scolaire

La langue des potaches fourmille d'expressions pittoresques. Aussi faut-il savoir gré à M. Gaston Derys d'en avoir relevé quelques-unes dans une petite étude fort amusante sur l'argot des grandes écoles.

On sait que, dans le monde scolaire, ce qui ressemble de près ou de loin à un discours porte le nom de *laius*. Oui, mais, pourquoi ? M. Gaston Derys nous l'apprend :

— Il y eut à l'X (Polytechnique), de 1830 à 1834, un professeur de littérature, Arnault, qui imposa un jour à ses élèves cet affreux pensum : *Le Roi de Thèbes, Laius et ses Malheurs*. Les patients en gardèrent un si funeste souvenir que *laius* devint synonyme de composition française, puis de discours.



« — Enfin, disions-nous, il y a bien : Monsieur Flaubert, de Rouen !

« — C'est un document ! faisait Zola : Rouen, surtout !...

« La légende du portrait trouvé Hôtel Drouot dura jusqu'au jour où, sachant qu'elle contrariait le maître, je finis par avouer que j'en étais l'auteur. C'est grâce à cette plaisanterie que M. de Liphart a pu conserver les traits de Flaubert et nous laisser de lui la seule ressemblance qui existe. »

Il serait curieux de savoir si le buste même de Clésinger n'était pas une interprétation du croquis de Bergerat.

La parole est à notre bon maître Caliban pour nous éclairer sur ce point.

Autographes de musiciens.

Un Maître Libraire (comme on disait jadis) de la rue Richelieu met en vente de nombreux autographes de compositeurs et, par les prix marqués, on peut épiloguer sur les goûts du public. Ainsi, pour moins de dix francs, il est loisible d'acquiescer des lettres signées Adolphe Adam, Auber, Audran, Boïto, Terrasse, Reynaldo Hahn et Messager. Benjamin Godard, Léo Delibes, Cherubini, Gaston Serpette, atteignent quinze francs ; on peut posséder une épître de Verdi pour trente-cinq francs, et, en mettant cent sous de plus, un solo de trombone de François Bazin. Onze autographes de Berlioz (quelques-uns notant, sans doute, la tristesse des besognes à accomplir et des désenchantements subis) ne dépassent pas soixante

Deux cocons sont des élèves de la même année ; un bizuth, un élève de première année ; un cube, de seconde année. L'X ne doit jamais affirmer : « Ça m'est égal », mais : « Ça m'est équipollent. » Il serait vain de lui faire dire : « Mon épée. » Le seul terme qui convienne est : « Ma tangente », ce qui est plus élégant.

Toujours à l'X, il arrive que le nom d'un professeur serve à baptiser un objet. Le mot de crapouillat, donné à une corbeille de papier, est un hommage détourné à la mémoire du major Crapouillat. Appeler un bec de gaz « rosto » perpétue le souvenir du général Rostolan. Un lavis, c'est un jodot, en l'honneur de M. Jodot, professeur de lavis. Par assimilation, on a dit *jodoter* pour *pleuvoir*.

A l'Ecole Normale, le cacique est le premier de sa promotion ; un caïman désigne un maître d'études. A Saint-Cyr, ce qui appartient au civil mérite l'épithète de fumiste et la devise des Saint-Cyriens : S + KO se traduit, à l'impératif : « Souffre et potasse ! », ce qui constitue tout un programme.

Si les élèves des collèges et lycées veulent bien me dévoiler quelques-unes des locutions argotiques dont ils se servent, avec les explications indispensables pour éclairer ma religion, je les publierai avec plaisir. Cela ne manquerait pas de saveur.

SERGINES

L'ICONE du dieu.

Sous les arbres dépouillés du Luxembourg, le 12 décembre, sera inauguré le buste (par Escoula, d'après Clésinger) de l'auteur de *Salammbô*. Du haut du ciel, sa demeure dernière, peut-être le dieu sera-t-il mal satisfait de l'hommage rendu par ses fidèles, car nul autant que lui ne détestait les images (peintes, gravées ou sculptées).

Jamais il n'avait consenti à ce qu'on illustrât un de ses livres, et il mettait un singulier amour-propre à pouvoir dire qu'il n'existait pas de portrait de lui.

Cependant, au lendemain de sa mort, le 15 mai 1880, *La Vie Moderne* en publiait un, signé E. de Liphart. On trouve, dans le numéro suivant, par Emile Bergerat, l'explication de la gravure :

« Quant au portrait publié par *La Vie Moderne*, et qui restera peut-être le seul que l'on ait de l'illustre écrivain, il a une histoire, bien connue de ses amis, et à laquelle je me trouve mêlé. Un dimanche, je me présentai chez le maître avec un rouleau de papier crasseux, fripé, d'aspect inquiétant.

« — J'ai trouvé ceci, dis-je, à l'Hôtel Drouot, dans la malle d'un peintre vendue par commandement. C'est un portrait d'homme au crayon, au-dessous duquel ces mots sont écrits : MONSIEUR FLAUBERT, DE ROUEN.

« Je déroulai le papier. Le portrait fut jugé ressemblant par les hôtes assidus de Flaubert.

« — Qui diable a pu faire ça ?... s'écriait-il, stupéfait. Quel est l'animal de Rouennais, le filou, le misérable, qui s'est permis de me croquer et de me faire la tête du père Sandeau ?... Car c'est Sandeau ; ce n'est pas moi ! D'abord, je n'ai jamais posé devant aucun peintre !

francs pièce, cependant qu'un billet de Mendelssohn atteint trois cents francs, un autre, de Carl-Maria von Weber, cent vingt-cinq francs, et un troisième, de Richard Wagner, en langue boche, deux cent vingt-cinq francs.

A signaler une lettre d'Alfred Bruneau (novembre 1898) disant qu'à son avis, le plus grand prosateur vivant est Emile Zola, et spécifiant : « A propos d'un génie de cet ordre, il me paraît inutile de justifier une opinion. »

Enfin, le 5 juillet 1909, dans une épître de remerciement à un poète pour l'envoi d'un livret, Camille Saint-Saëns déclare ne plus vouloir écrire d'opéras :

« Je n'en ferai plus, ma carrière est finie... Il est temps pour chanter ; il est temps pour se taire, et volontiers je chantais autrefois ; mais celui dont le front se penche vers la terre ne fait plus entendre sa voix. »

Rendons grâce aux dieux : la voix de Camille Saint-Saëns (il n'a guère que quatre-vingt-six ans) se fait toujours entendre, et la triomphante reprise d'*Ascanio* en est la preuve.

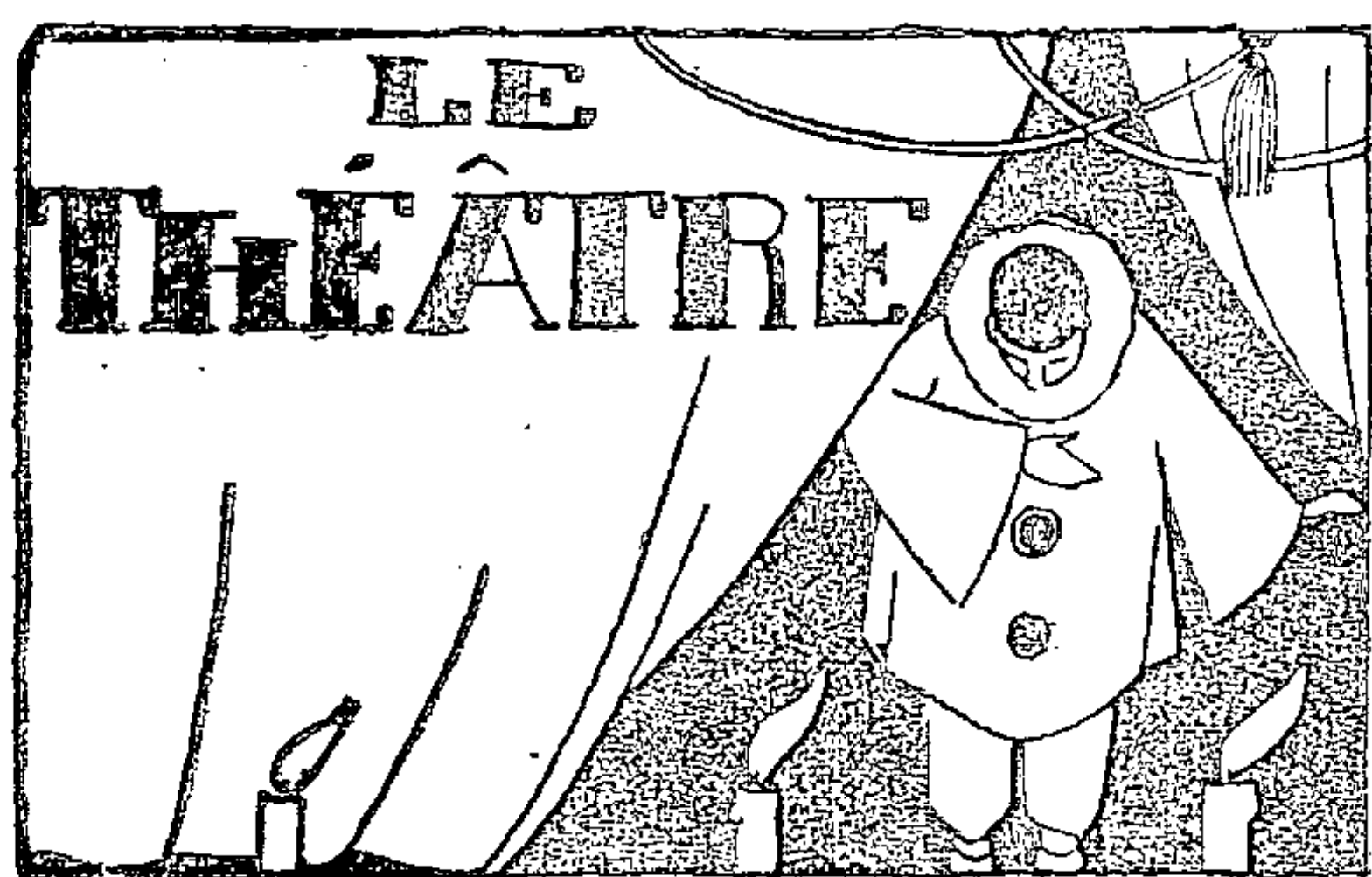
Les pièces et romans sur les actrices ont rarement eu d'heureuses fortunes. Le succès de Comédienne aux Nouveautés n'en est que plus méritoire. Quant au postulat, il réside tout entier dans l'âge réel et l'âge factice des reines du théâtre, — ce que résumaient spirituellement deux spectatrices de la répétition générale.

— En somme, dit l'une, on n'a que l'âge que l'on paraît !

Et l'autre, en soupirant :

— Jusqu'au jour où l'on paraît son âge !...

HUGUES DELORME.



NOUVEAUTÉS : *Comédienne*, trois actes de MM. Jacques Bousquet et Paul Armont. — **LA GRIMACE :** *La Grâce*, cinq actes de M. Gabriel Marcel.

VOILA une œuvre charmante. La collaboration de MM. Jacques Bousquet et Paul Armont débute heureusement. Ces auteurs connaissent toutes les ressources de leur métier. Ils en jouent avec virtuosité. Ils ont de la finesse, une philosophie souriante et tendre. Ils savent les détours du cœur humain. Ce sont aussi d'élégants écrivains. Le dialogue de *Comédienne* abonde en couplets composés avec soin, brille de mille grâces, sans verser toutefois dans la préciosité. Les personnages s'expriment en un langage tout ensemble précis, délicat et facile. Leur conversation déliée est éminemment agréable.

L'originalité de MM. Bousquet et Armont consiste à avoir traité sur un mode léger un sujet pathétique... Il s'agit d'une actrice, Nicole Valtier, qui parvient à la maturité. Plusieurs avertissements lui rendent sensibles tout à coup les atteintes de l'âge : Le Breuil, son amant, la quitte pour se marier ; l'on reprend une pièce dans laquelle elle triompha et son rôle est confié à une autre interprète ; enfin, elle revoit son grand fils Edouard, retour d'Angleterre, après plusieurs années d'exil ; il s'est marié sans qu'elle le sût, il a un héritier, le jeune Archibald ; elle est grand'mère ! Nicole se décide alors, et brusquement, à quitter le théâtre. Elle fuit Paris, va s'ensevelir avec ses enfants à la campagne, dans un coin perdu. Les premiers moments de cette existence familiale et champêtre lui semblent exquis. Elle découvre des joies ignorées, elle ne regrette rien. Cependant, tout conspire peu à peu à la ramener dans le chemin qu'elle a quitté : l'inaction pèse à Edouard ; sa femme, petite Anglaise ravissante, n'a aucun goût pour la nature ; Cotrel, un vieil ami, apporte, avec un manuscrit, la proposition pressante d'un auteur célèbre qui supplie la grande comédienne de revenir à la scène ; enfin, Le Breuil lui-même, son mariage étant rompu, vient relancer celle dont il est plus épris que jamais. Nicole se montre très émue. Elle aime, elle est encore aimée... Elle aurait donc devancé l'heure du renoncement ! Sa jeunesse n'est pas tout à fait morte. Craintive, toutefois, elle n'ose avouer sa maternité. C'est Edouard lui-même, ignorant des aventures sentimentales de sa mère, qui suggère la solution. Il se fera passer à Paris pour le frère de Nicole. L'actrice reprend donc sa carrière interrompue, connaît à nouveau d'éclatants succès. Son bonheur, cependant, n'est pas sans nuages. Elle éprouve quelque gêne. Par un sentiment de pudeur maternelle, elle se refuse à recevoir Le Breuil autrement qu'en ami. Ce dernier obstacle à sa félicité va disparaître. L'existence parisienne est néfaste au pseudo-frère. Il commence de jouer, de se dissiper. Sa femme, pour conjurer

le péril, lui demande de retourner à Londres, où il retrouvera, dans un travail quotidien, sa sagesse d'antan. Il a encore quelque raison. Il y consent. Il vient avec le petit Archibald prendre congé de Nicole, au moment où, lasse de mentir, elle avouait à Le Breuil, sans l'avoir encore nommé, l'existence d'un fils... « C'est lui ? » interroge-t-il en désignant Archibald... Sur le chemin de la vérité, elle hésite alors, son courage lui manque, et, sans force pour détromper celui qu'elle aime, elle acquiesce.

La lutte d'une femme avec l'âge, rien n'est plus tragique ! Avec MM. Armont et Bousquet, l'aventure devient aimable, spirituelle, et, si elle nous attendrit parfois, c'est furtivement. Cette demi-gaieté, où transparait un soupçon d'amertume et de tristesse, lui confère une saveur singulière.

L'interprétation est excellente. M^{lle} Dorziat (Nicole) joue à perfection. Voilà un rôle taillé à son exacte mesure. Nulle mieux qu'elle ne



M. Candé
dans « Comédienne ».

sait détailler un texte, en faire apercevoir les subtilités, en marquer les nuances. Un seul reproche doit-on lui adresser, qu'elle serait bien fâchée de ne point mériter : on s'imagine difficilement qu'elle puisse être grand'mère. MM. Louvigny, Candé, Capellani et Gildès ont été applaudis. M^{lle} Welle, avec son accent britannique, sa gaucherie étonnée, ses cheveux blonds ébouriffés, fut la joie de la soirée.

Parmi les théâtres d'avant-garde, nombreux en ce moment, « La Grimace » tient une place importante. Son directeur-fondateur, M. Fernand Bastide, déploie un zèle intelligent et actif. C'est à lui que le public a dû, l'an passé, de connaître *Le Loup de Gubbio*, œuvre remarquable d'un jeune auteur dont on attend beaucoup : M. Boussac de Saint-Marc. Aujourd'hui, il monte un drame de M. Gabriel Marcel, l'auteur déjà réputé du *Cœur des Autres*... *La Grâce* présente par endroits certaines beautés, mais c'est un ouvrage fort inégal. Il y manque cette cohésion, cette concentration dans la force d'analyse qui faisaient la valeur de la première pièce de M. Gabriel Marcel. Le philosophe s'abandonne ici au plaisir d'agiter des idées, d'opposer des doctrines ; mais il le fait sur un ton dogmatique et abstrait, il s'éloigne de la vie. Il y a un docteur qui incarne la science matérialiste et athée, un malade qui incarne la croyance mystique, une femme, l'amour charnel. Divers conflits mettent aux prises, durant cinq actes, ces personnages symboliques sans qu'aucun d'eux l'emporte. L'auteur ne prend point parti. Il a voulu montrer quelques aspects contradictoires et complexes de la vie affective. Mais, en isolant ces états d'âme, en les répartissant tout d'une pièce dans plusieurs individualités, il leur a inévitablement communiqué un caractère artificiel.

M^{mes} Damiroff et Linval, MM. Constant Remy, Charles Boyer et Fernand Bastide ont été les interprètes fervents de cette œuvre noble.

PIERRE BRISSON.

LA MUSIQUE

LES CONCERTS. — *Dédé*, aux Bouffes-Parisiens.

AU NOMBRE des attractions musicales de ces jours derniers, signalons le concert donné dans l'ancienne salle du Conservatoire par M. Georgesco, l'excellent chef d'orchestre roumain, qui se présentait, je crois, aux Parisiens pour la première fois.

C'est un programme tout classique que nous offrait M. Georgesco, puisque, sauf *La Procession Nocturne*, de M. Rabaud, il ne dirigeait que du Mozart, du Weber et du Beethoven. Il ne nous en a été que plus aisé d'apprécier ses qualités. Elles consistent surtout en une impeccable sûreté dans la précision du rythme et une ardente volonté de transmission de sa pensée. Par l'énergique tension de son esprit, il parvient à obtenir de ses instrumentistes une exécution pleinement conforme à sa conception, et l'auditeur saisit très nettement, ainsi, le sens de son interprétation. Il a dirigé avec une supérieure entente des nuances l'ouverture d'*Euryanthe*, et il a montré une très juste, très intelligente compréhension de la symphonie en *mi bémol* de Mozart.

Notons, en outre, que, contrairement à beaucoup de chefs étrangers dont la mimique est, à l'excès, gesticulatoire, M. Georgesco demeure simple, correct et fort élégant, tout en témoignant, dans sa direction, d'une très ferme autorité.

Il importe de ne pas négliger, dans cette rapide revue des concerts, les nouveautés de nos compositeurs. Je signalerai d'abord *La Sarabande*, de M. Roger Ducasse, aux Concerts Colonne. C'est une partition d'un vibrant sentiment dramatique. Il s'agit, d'après les indications de l'auteur, de mettre en relief le morceau favori d'un souverain qui avait demandé que cette Sarabande fût exécutée à la cérémonie funèbre de ses obsèques. Elle résonne et se développe, en effet, sur tout le parcours suivi par l'enterrement, tandis que retentissent les lamentations des chœurs du cortège et les psalmodies des prêtres. Le plan est nettement conçu, et la réalisation présente un ensemble émouvant, de construction très harmonieuse.

Je n'en dirai pas autant du *Conciliabule des Fleurs*, de M. Fumet, qui m'a paru manquer de cohésion et de clarté à la fois dans l'ordonnance architecturale et la distribution des parties.

Je n'ai pas non plus beaucoup goûté, malgré un réel talent dépensé, *Les Episodes Légendaires* de M. Maugué, joués aux Concerts Lamoureux. Je ne puis, faute de place, exposer les raisons de mon appréciation ; cela m'entraînerait trop loin. J'y reviendrai, car il y a chez l'auteur une tentative originale qui vaut la peine d'être examinée et discutée.

Je me borne à constater, avant de terminer ces notes trop brèves, le succès remporté aux Bouffes-Parisiens par la nouvelle pièce des populaires auteurs de *Phi-Phi*. Tout fait présager une carrière aussi fructueuse à *Dédé*, car la partition contient des airs faciles à retenir, et qui voleront rapidement de bouche en bouche. La fantaisie de M. Maurice Chevalier, dans le rôle de Robert, l'ami de Dédé (diminutif familial d'André), a contribué à la brillante réussite de cette opérette.

ALBERT DAYROLLES.

La Religion et le Mouvement Social

XV. — LA MÉTHODE D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE ET LES MASSES POPULAIRES

ANES AVOIR MONTRÉ, dans notre dernier article, l'importance de l'éducation chrétienne des masses, il nous semble utile d'en exposer la méthode. Tout système d'éducation a une méthode. La méthode chrétienne, étant le fond même de l'édifice social, vaut d'être examinée d'un peu près, d'autant qu'elle est fort combattue par ceux qui ne la comprennent pas ou qui cherchent à détruire toute religion positive, tout dogme révélé, toute morale obligatoire. Nous la présenterons aux lecteurs non point suivant l'idée que quelques-uns s'en font souvent d'après des on dit, mais avec le caractère qui lui est propre et donne au mécanisme social ce ressort de la vertu dont peut, moins que tout autre, se passer un peuple qui veut être libre et heureux au sein de l'extraordinaire évolution de la société. Les lignes nous étant mesurées, force nous est de nous restreindre. Il faudrait des volumes pour traiter convenablement un pareil sujet.

Pour l'immense majorité des masses, dont on a tant faussé l'esprit, la méthode d'éducation chrétienne consiste uniquement dans l'instruction religieuse et les pratiques extérieures du culte. C'est même ce à quoi se réduit, à leurs yeux, toute la vie chrétienne, comme si, pour être bon chrétien, il suffisait de savoir son catéchisme, de réciter ses prières et de fréquenter l'église. C'est là une opinion par trop ingénue que ne partagent point les vrais chrétiens. Ils savent, eux, que l'instruction religieuse et les pratiques extérieures, tout en étant des moyens de parvenir à la vie chrétienne, de la maintenir et de la développer en nous, sont loin de la constituer à eux seuls. Pas plus de reste qu'une riche bibliothèque et l'habitude de se servir des livres qu'elle contient ne constituent la vie scientifique d'un savant. Il faut, en effet, autre chose au savant que de savoir lire dans les livres de science. Et il faut également autre chose au chrétien pour vivre de la vie de la foi que de connaître son catéchisme et fréquenter l'église.

La vie vraiment chrétienne est une vie intérieure. C'est, dit saint Augustin, Dieu présent en nous pour être à notre âme ce que notre âme est à notre corps : un principe de vie et d'action. A se conformer à ce principe, l'homme est en état d'aimer Dieu et son prochain et d'atteindre le Ciel, qui est la fin surnaturelle pour laquelle il a été créé. Cela étant, on comprend que le catéchisme qui initie l'enfant à cette vie supérieure et la pratique extérieure qui l'y fait pénétrer soient d'excellents moyens d'éducation, mais l'on comprend pareillement qu'ils resteraient sans effet surnaturel et méritoires pour le ciel, s'ils n'étaient accompagnés de ce qui forme et entretient la vie chrétienne, à savoir la réception des sacrements, où se trouve la source du secours divin sans lequel le chrétien est incapable, par les seules forces de sa nature, de remplir ses devoirs envers Dieu, envers lui-même, envers le prochain et envers la société. Au surplus,

l'étude du catéchisme et la pratique publique de la religion ne serviraient à rien s'ils ne contribuait pas à la formation et à la culture surnaturelle de l'intelligence, de la sensibilité et de la volonté de l'enfant.

Par l'explication du catéchisme, l'éducateur montre à l'intelligence de l'enfant les vérités de la foi plus éclatantes, la laideur du mal plus vive, l'obligation du devoir plus stricte ; il excite sa sensibilité à mieux servir Dieu ; il pousse sa volonté à la pratique du bien, la soutient contre les tentations et l'entraîne à tout sacrifier pour Dieu. Et, de fait, montrer Dieu à l'enfant dans ses perfections et ses œuvres, n'est-ce point le lui faire connaître ? Lui découvrir l'immensité de ses bienfaits et la plénitude de sa miséricorde, n'est-ce point le faire aimer ? Lui apprendre à pratiquer les rites extérieurs du culte, n'est-ce point l'aider à trouver le moyen de faire effort sur lui et à triompher de ses penchants ? Oui, la méthode d'éducation chrétienne agit sur l'intelligence, la sensibilité et la volonté de l'enfant. Mais, il le faut dire, cette action n'est vraiment efficace que le jour où l'enfant, connaissant bien la lettre de la science divine, arrive à en pénétrer l'esprit. Alors les perfections divines — puissance, majesté, justice, vérité, charité et miséricorde — lui apparaissent dans toute leur splendeur. Alors il prend contact avec les œuvres de Dieu, dont la beauté et la diversité peuvent dépasser les limites de sa raison sans jamais décourager ni son admiration ni sa reconnaissance. Alors il cesse d'aimer Dieu d'un amour vague pour le chérir de l'amour le plus tendre, le plus confiant, le plus respectueux et le plus docile. Alors la méthode d'éducation porte ses fruits : l'enfant fait ses premiers pas dans la vie surnaturelle et s'applique, à l'aide de la grâce divine, à y progresser sans cesse. Ces premiers pas, ne nous y trompons point, sont guidés par la foi, l'espérance et la charité. Ils le conduisent, insensiblement et en pleine lumière, vers la vie chrétienne. Or, qu'est-ce que vivre en chrétien, sinon vivre en faisant le bien et en évitant le mal ? Et qu'est-ce que faire le bien et éviter le mal, si ce n'est pratiquer la vertu sous toutes ses formes ?

La voilà, cette méthode d'éducation chrétienne qui, en apparence, ne consiste, nous le répétons, pour un trop grand nombre, que dans l'enseignement du catéchisme et les pratiques extérieures du culte. La voilà qui, agissant sur l'ensemble des facultés morales de l'enfant, constitue pour lui la vie intérieure et surnaturelle. Aussi, éclairé de la lumière divine et fortifié par la grâce, l'enfant s'efforce-t-il de pratiquer les vertus de son âge. Il ne désire rien tant que d'être agréable à son Père céleste. Pour cela, il travaille de tout son cœur à devenir tout à fait bon, aimant et aimable, doux et affable à l'égard de tous, envers ses frères les hommes comme envers ses frères les animaux, docile et respectueux envers ses supérieurs. Il fuit la paresse, l'étourderie, le mensonge et le reste. Il apprend la patience, l'humilité, l'abnégation si décriée de nos jours, voire la mortification dont personne ne veut plus. Bref, il s'emploie sincèrement à pratiquer

toujours de mieux en mieux ses devoirs religieux et sociaux. Ainsi, l'éducation chrétienne fait de l'enfant un homme, de l'homme imparfait un homme meilleur. Un peuple élevé par les principes du Christianisme, l'expérience nous le prouve, est nécessairement un peuple fort et un peuple heureux.

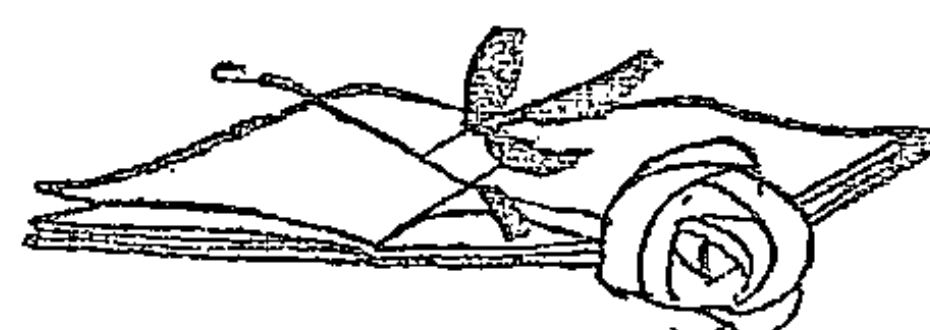
Or, remarquons-le, c'est cette méthode, qui a fait cependant ses preuves, dont les masses ne veulent plus, sous couleur qu'elle contredit la science et est en désaccord avec le progrès. Qu'elle contredise une science vaine et incrédule tendant à faire de l'homme un demi-dieu et se flattant de le placer dans un paradis terrestre dont le bonheur est sans limite, qu'elle soit en opposition avec un progrès consistant dans la seule réalisation de tous les besoins, de tous les goûts et de tous les désirs immodérés de l'homme, c'est incontestable. Prise dans ce sens, la méthode d'éducation chrétienne ne satisfait ni la science ni le progrès. Mais à qui la faute ? A bien considérer les choses, on s'est singulièrement mépris sur le rôle de la science et celui du progrès matériel en leur attribuant une vertu éducatrice rendant toute autre inutile. La vérité est que ni l'une ni l'autre ne sont des éducateurs au sens que nous entendons, puisque ni la science ni le progrès ne s'occupent d'améliorer les hommes. La science instruit, elle ne moralise point. Quant au progrès, il améliore uniquement les conditions générales de l'existence, mais ne rend pas meilleurs ceux qui jouissent d'une vie plus confortable et plus facile. Aussi chacun de nous, pour peu qu'il soit doué de quelque esprit critique, est-il à même de s'apercevoir que la masse populaire n'a point gagné, il s'en faut, à être privée de la vieille éducation chrétienne. La science d'un côté, c'est-à-dire quelques pauvres bribes de science inculquées à grand-peine à des cerveaux insuffisamment préparés, et donc mal digérées, le progrès de l'autre, c'est-à-dire le besoin du confort et du plaisir, le goût du bruit, du mouvement et de l'éclat, ont rendu la masse populaire incapable d'accepter la vie avec son cortège de souffrances et d'épreuves, de sacrifices de toute sorte. Et cette impuissance est si grande qu'à moins de revenir à la méthode d'éducation chrétienne, elle pose aujourd'hui un problème formidable : ou l'on donnera aux masses émancipées et débarrassées de tout principe religieux le bonheur parfait et sans nuage qu'on leur a si inconsidérément promis au nom de la science et du progrès, ou l'on assistera à des troubles et à des révoltes qui bouleverseront la société jusque dans ses fondements, et rien de semblable ne se sera vu sur la terre.

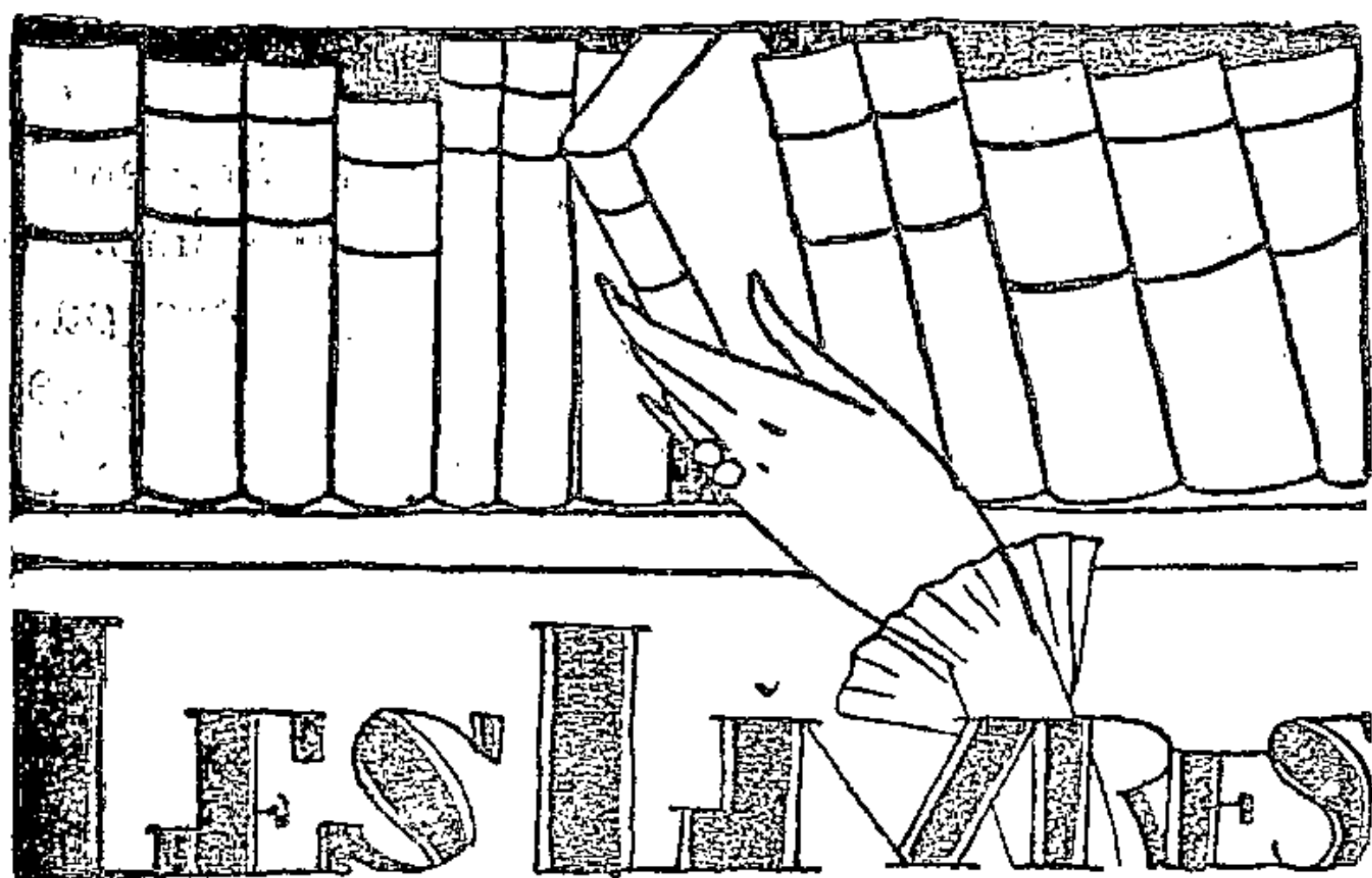
En tout cas, l'éducation actuelle de la classe ouvrière ne la prépare pas à sa fonction ni à la lutte pour la vie. Si la classe ouvrière n'était composée que de chrétiens observant le Décalogue, il n'y aurait pas de question sociale. Mais une société qui oublierait qu'il n'y a point d'éducation sans morale, point de morale sans dogme, et que la morale et le dogme n'ont pas de meilleur appui que la pratique de l'Evangile, cette société-là risquerait fort de courir à la destruction et à la mort.

† SÉBASTIEN HERSCHER,

Archevêque de Laodicée,
ancien évêque de Langres.

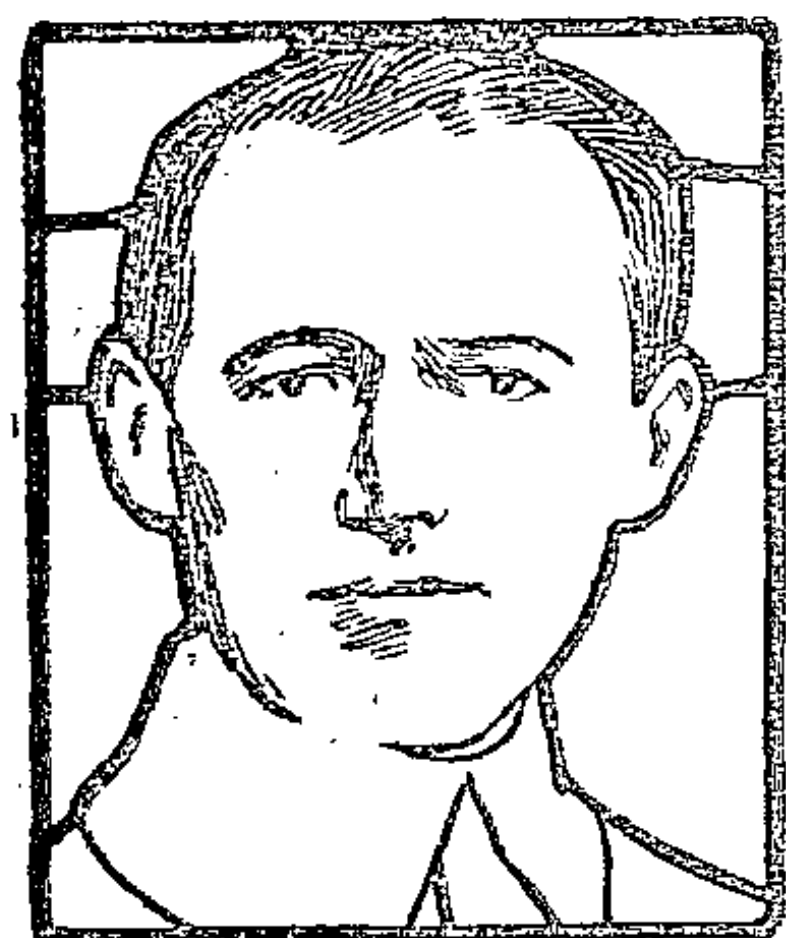
(1) Voir *Les Annales* des 15 août, 3, 24 octobre, 28 novembre 1920, 30 janvier, 27 février, 27 mars, 1^{er}, 29 mai, 26 juin, 24 juillet, 28 août, 25 septembre et 30 octobre 1921.





Marcel Jouhandeau

La Jeunesse de Théophile



M. Marcel Jouhandeau.

LES ROMANCIERS de cette année ont un goût singulier à écrire l'histoire d'une adolescence. Sur une cinquantaine de romans qui comptent, il y a eu une bonne douzaine qui sont ou des souvenirs de jeunesse, ou des fictions qui déguisent ces souvenirs.

Car le livre où un adolescent paraît est presque toujours une évocation plus ou moins exacte où l'auteur se plaît à ressusciter son propre printemps. Et voilà, sans doute, le sens de ce grand nombre d'ouvrages dont les héros n'ont pas vingt ans. C'est un trait de ce grand mouvement lyrique qui emporte la littérature. L'auteur se chante à lui-même l'hymne de ses beaux jours. Et il y a peut-être aussi, à cette invasion de la première jeunesse dans le roman, une autre raison. C'est que la valeur sociale de cette jeunesse a augmenté. Un gamin de dix-sept ans est aujourd'hui un homme; les romanciers le traitent avec considération, prennent la peine de s'informer de ses pensées, et composent des livres de ses puériles aventures.

A tous ces ouvrages s'ajoute celui de M. Jouhandeau. S'il faut l'avouer, *La Jeunesse de Théophile* a une suite qui m'échappe un peu; mais le détail est exquis.



Le roman se compose de trois parties, et la première, qui se nomme Tante Ursule, est l'histoire du petit Théophile Brichanteau, élevé par sa bonne femme de tante. C'est une suite de petits tableaux de l'univers, tel que le voient les yeux d'un enfant. Et tout de suite apparaît chez l'auteur un don singulier à composer ces tableaux avec l'arabesque d'un geste, et à démêler la grâce des détails familiers. Et il est habile aussi à suivre l'image dans la pensée de l'enfant, à la surprendre au moment où elle se change en rêverie, et à nous montrer ce monde extraordinaire qu'un gamin compose de ses premières expériences. Tout cela étant fait avec beaucoup de naïveté et de tendresse, le livre se trouve tout léger de poésie.

Il n'y a qu'à l'ouvrir au hasard pour

rencontrer des pages délicieuses. Tante Ursule est la plus habile dentellière du pays. Elle a réuni en un album les modèles de ses ouvrages, et ces modèles rappellent les circonstances pour lesquelles ils ont été faits, de sorte que ce livre de dentelles est une histoire de la famille : on y retrouve le fond de la capote de baptême de Théophile, les roses de son premier manteau, les abeilles d'un oreiller, le papillon qui a orné le mouchoir de première communion de l'oncle Briochet, les têtes d'ange qui encadraient le voile de mariée de maman Brichanteau.

« Toute la vie de famille et la vie intérieure de Tante Ursule y étaient représentées. Aucun événement joyeux ou malheureux qui n'eût son souvenir de dentelle dans le livre endormi sous un triple fermoir de rubans. La mystique et l'élégance des cinquante dernières années de la paroisse s'y résumaient en images subtiles. Renaissance, Richelieu, Cluny, Vosges, Angleterre, — la géographie et l'histoire du monde y avaient leur part. »

L'image d'un jardin, d'un voyage, d'une enfant fièvre et malade, d'un prédicateur, passent sous nos yeux. Ces images sont les événements d'une vie d'enfant; et aussi tous les petits romans qu'il construit sur chacune d'elles. A ce travail de l'imagination, s'ajoutent la réflexion instructive, la réaction du petit être devant les faits. Les cinq ou six pages qui racontent l'agonie et la mort de Tante Ursule sont un chef-d'œuvre de vérité candide.



Dans cette première partie, la vie passe devant les yeux de Théophile comme dans une lanterne magique. Il voit, il entend, quelquefois il compare et il juge; mais il n'agit pas encore sur l'univers, et pour ainsi dire il n'y est pas encore mêlé. Cette sorte de communion est proprement l'adolescence et fait le sujet de la seconde partie, qui se nomme Jeanne, du nom d'une jeune fille très pure, qui a été religieuse, et qui est le premier amour de Théophile. C'est à travers cette âme diaphane et ce corps féminin qu'il prend conscience du monde, non plus comme une représentation, mais comme émotion. Et, en même temps, ce monde s'élargit. Tante Ursule lui avait tracé d'étroites limites; avec Jeanne, Théophile franchit ces limites, va jusqu'à la forêt et jusqu'à la montagne. Dans ces voyages, il rencontre d'étranges figures. Et le centre de cet univers est l'église : le drame de la Semaine Sainte est le drame de cette jeune vie. La nature et la grâce s'accordent dans une heureuse plénitude. C'est ce que l'auteur a exprimé dans un beau symbole. Il décrit un Christ du XI^e siècle, accroché au mur de la chapelle des Pénitents.

« Quand on était tout près de lui, dit-il, on était distrait de lui par la vue de mille bêtes, de cirons, d'araignées, d'oiseaux nichés aux angles de la croix et jusque entre les bras du Jésus et dans ses cheveux... De

loin, on n'apercevait ni les bêtes, ni les herbes, ni les dix mille poussières étincelantes et vivantes; on n'apercevait pas la Nature, qui est une infime part de la réalité; on n'apercevait plus que la Nature, on n'apercevait que le Christ; on apercevait le règne de la grâce, où le règne de la Nature, qui est lui-même une infinité de règnes, est inscrit. »



Voilà donc Théophile parvenu à ce point d'ordre et d'équilibre, où la Nature et lui-même sont d'accord avec Dieu. La destruction de cet équilibre est le sujet de la troisième partie. Et cette destruction est faite par une femme déjà vieille, hypocrite et égoïste, qui s'appelle M^{me} Alban et qui, en prétendant entraîner Théophile vers la perfection, essaie, en réalité, de le garder pour elle-même. Je soupçonne cette M^{me} Alban d'être une simple allégorie et de représenter une fausse perfection qui exclut la Nature : la façon dont elle chasse Jeanne représente justement cette exclusion perfide des joies permises. Mais toute cette dernière partie reste un peu mystérieuse. C'est une sorte de drame accidentel, ajouté aux deux premières et sans rapport nécessaire avec elles. Du poème de la jeunesse, nous passons au hasard particulier de la vie de Théophile, et son aventure est décrite sur un ton amer, sans réussir beaucoup à nous intéresser. Ce n'est d'ailleurs là qu'une impression; et il se peut qu'un autre lecteur prenne à ces dernières pages un plaisir que je n'ai pas pris. Le talent y est le même, et ce talent est parmi les plus originaux et les plus sensibles.

HENRY BIDOU.



LE CHAPELET D'AMBRE

*Mon esprit, libre oiseau toujours effarouché,
Est cependant pareil à ce chapelet d'ambre
(Mirabelles où dort un soleil de septembre)
Qui conserve l'odeur des mains qui l'ont touché.*

*Ainsi, selon ta gaie ou triste fantaisie,
Mon esprit est joyeux ou bien il est amer.
Console ce cœur plein de pleurs comme la mer,
Caresse, mon amour, ton chaud bijou d'Asie...*

Comtesse DE NOAILLES.



VIEUX PORTRAIT

*J'ai dans ma chambre un vieux portrait
D'une aïeule qui te ressemble;
Nous l'avons découvert ensemble,
L'œil amusé, le cœur distrait.*

*Elle a trente ans, un fin visage
Au regard tendre et velouté,
Que des boucles, selon l'usage,
Encadrent de chaque côté;*

*Un fichu de Flandre volette,
Rattaché par un camaïeu,
Sur la gorge que décollette
Un corsage de satin bleu.*

*Elle sourit, d'un clair souriro
Cui me rappelle un peu le tien ;
Sa bouche semble prête à dire
De ces mots que je connais bien.*

*Au temps où ce portrait m'emporte,
Son cœur jeune a-t-il tressailli ?
Que fut sa vie, à cette morte ?...
Je sais qu'elle n'a pas vieilli.*

*A-t-elle aimé, comme l'on aime
Quand le cœur éperdu pressent
L'approche du moment suprême
Qui laisse une chambre d'absent ?*

*Mais non, dans ses regards, nul voile...
Le scurire est si pur encor
Aux craquelures de la toile,
Au fond du cadre de vieil or !*

*Sa fin ne l'a point avertie :
Elle aimait vivre, et puis, un jour,
Un soir, peut-être, elle est partie,
Aux premiers ans d'un grand amour...*

*Quand nous la regardons ensemble,
Notre cœur est plein d'un regret,
Et, parce qu'elle te ressemble,
J'ai mis des fleurs sous son portrait.*

ANDRÉ RIVOIRE.



CLAIR DE LUNE

*J'ai laissé votre amour emplir le clair de lune
Comme un poème pur, mélancolique et doux,
Et le cher souvenir des anciens rendez-vous
Moduler en sourdine un refrain dans la brune.*

*Vos clairs regards mimaient le jeu du clair de lune,
Votre pas grave allait entre les calmes troncs
Des longs peupliers gris, des hauts peupliers blonds,
Où chante le vent triste et glisse la nuit brune.*

*La nuit comme une écharpe erre au long des grands
Notre ancien amour avec douceur module ; [troncs,
Un bon augure-oiseau tout près d'ici hulule...*

*Mes pieds comme autrefois se risquent sur les dunes.
Serais-je vraiment seule?... Ou si nous deux passons?...
Votre amoureux fantôme emplit le clair de lune.*

ROGER DE NÉREÏS



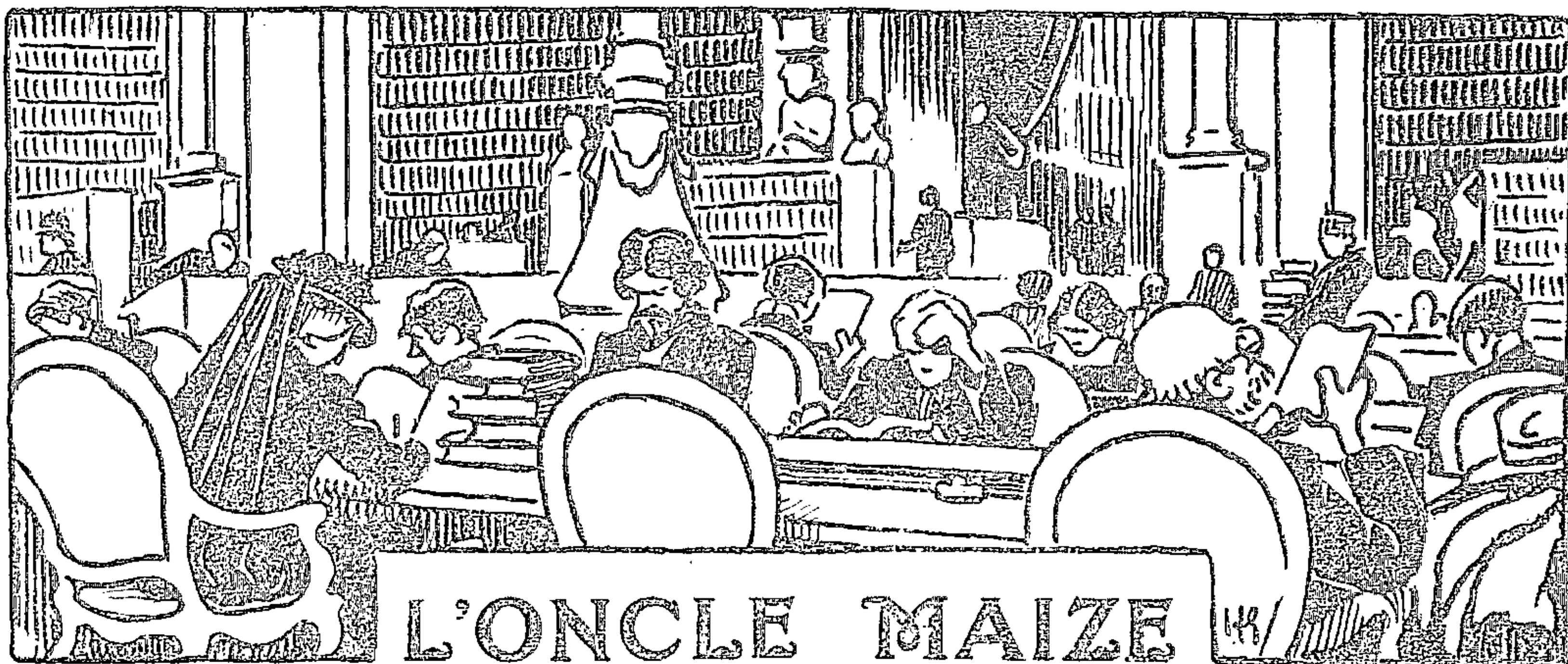
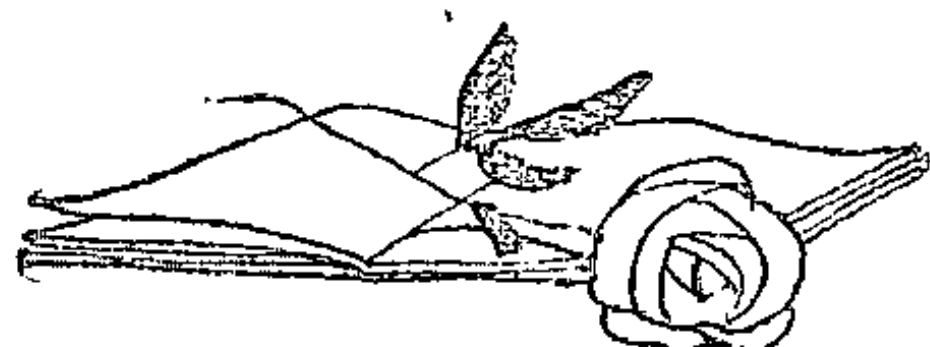
LIVRE LU

*Sa dernière page est une agonie
Aussitôt finie, où le livre meurt
D'avoir, page à page, effeuillé sa vie,
Pages qui battaient comme bat un cœur.*

*Quand je les tournais, égales et sûres,
Le livre vivait à leur souffle chaud...
Et je sens en moi comme la brisure
De ce battement qui s'est tu trop tôt.*

*Il n'est plus, ce livre, entre mes mains molles,
Qu'un souvenir lourd, comme appesanti
Par l'air encor chaud du bruit des paroles
D'un ami très cher qui serait parti...*

PAUL GÉRALDY.



L'ONCLE MAIZE

ROMAN INÉDIT (*)

XXI. — UN TRAQUEVARD

BORMES n'avait plus rien à lui apprendre ; M^{me} Brissot revint à Paris dans le courant de février. Elle était, maintenant, décidée à écrire elle-même le livre qui s'intitulait : *Guillaume Maize, sa Vie et son Œuvre*. Certains calculs lui indiquaient comme assez prochaine la date de cette publication vengeresse.

Dès lors, elle fréquenta assidûment la Bibliothèque Nationale. Deux mois durant, on la vit chaque jour à la même place, feuilletant Sainte-Beuve et les critiques d'une époque où florissait le feuilleton littéraire, compulsant des annuaires de la librairie et des bulletins bibliographiques, fouillant des recueils illustres ou inconnus, relevant des citations et griffonnant des notices, comme si elle se fût livrée à une vaste analyse de la poésie moderne.

Que pouvait-elle bien chercher en ce fatras ? Des éléments de comparaison ? Des citations dont elle pensait corser son étude sur Guillaume Maize ? Pourquoi pas ? Si tel était son but, elle passait la mesure, et la série des notes menaçait d'être excessive.

Quelle que fût l'opportunité de ses compilations, elle y prenait un plaisir intense ; elle s'y adonnait avec enthousiasme et même avec nervosité ; en quittant la bibliothèque, à l'heure de la fermeture, elle avait quotidiennement un air de satisfaction qui se précisait encore lorsque, rentrée chez elle et assise à sa table, elle revisait ses trouvailles de la journée.

Elle atteignit ainsi, sans trop souffrir d'impatience, la fin du semestre accordé à Nestor pour la publication des *Pensées*. Durant ce laps, et à plusieurs reprises, des extraits importants parurent dans *La Revue de France*. Enfin, le livre fut annoncé. M^{me} Brissot enregistra avec plaisir l'avant-dernière preuve que Nestor pouvait lui donner de son obéissance ; désormais, il n'en donnerait plus qu'une, dont il mourrait piteusement : elle en avait la certitude de plus en plus ferme, à mesure qu'approchait l'heure du dénouement. Avec plaisir aussi, elle enregistra le succès littéraire que le malheureux garçon recueillait cette fois encore, et dont toute la gloire reviendrait bientôt à Guillaume.

Comme du précédent volume, et bien qu'elle n'eût pour celui-là envoyé aucun remerciement, elle reçut un exemplaire de luxe, sans couverture et sans nom d'auteur : cette façon que Nestor avait de demander grâce et cette récidive dans l'humilité furent pour M^{me} Ber-

the une troisième satisfaction ; elle la goûta pleinement.

— Pauvre gamin ! Il tâche d'amadouer la justice. Il perd son temps et sa peine.

Mais, cette fois-ci, elle remercia : le moment était venu où son plan comportait un peu d'aménité. Sa lettre fut raide, mais courtoise.

« J'ai parfaitement apprécié, disait-elle, les intentions de vos deux envois, et je vous salue de cette délicatesse. Vous avez tenu vos engagements, je tiendrai les miens. Si vous ne possédez plus rien, ce que je possède est là, et je ne me reconnais point le droit de le garder, pas plus, d'ailleurs, que je vous reconnaîtrai le droit de le supprimer. Nous avons ce devoir commun de réédifier un total : ce qui y manque est à votre disposition. Venez le prendre quand bon vous semblera. Je ne fixe aucun délai, mais je peux, d'ores et déjà, vous communiquer un avis qui, sans doute, sera de nature à vous presser plus que je ne saurais faire. J'ai réfléchi, depuis votre lettre de décembre dernier, et pesé les raisons que vous y faites valoir ; j'estime qu'elles sont recevables. J'ai décidé d'apporter une atténuation à la clause qui vous interdit de publier quoi que ce soit en dehors des œuvres de Guillaume Maize. Vous récupérerez la pleine indépendance de votre signature après la publication intégrale de ces œuvres. Recevez mes salutations. »

Elle recommanda sa lettre et reçut en réponse des remerciements dont la formule se faisait aussi peu compromettante que possible. Elle avait espéré mieux, et plus de joie chez un garçon auquel on rend sa liberté perdue ; elle comptait sur une visite immédiate. Elle l'attendit pendant deux mois.

— C'est long... Est-ce qu'il se méfierait ? La méfiance n'était pas l'unique sentiment qui empêchât Nestor de se précipiter chez la terrible dame ; même, on peut dire que sa répugnance à cette visite et la lenteur qu'il mettait à la faire lui étaient inspirées par la prudence beaucoup moins que par la couardise. Il avait gardé de leur entrevue un souvenir si déplaisant que la seule idée de comparaître à nouveau devant cette harpie lui procurait une nausée identique à celle des gens qui montent sur un paquebot et qui se souviennent du mal de mer : l'eau lui en venait à la bouche, abondante et fort désagréable. Il savait bien qu'il faudrait se décider et subir cette heure-là, mais il renvoyait la corvée au lendemain ou à la semaine suivante.

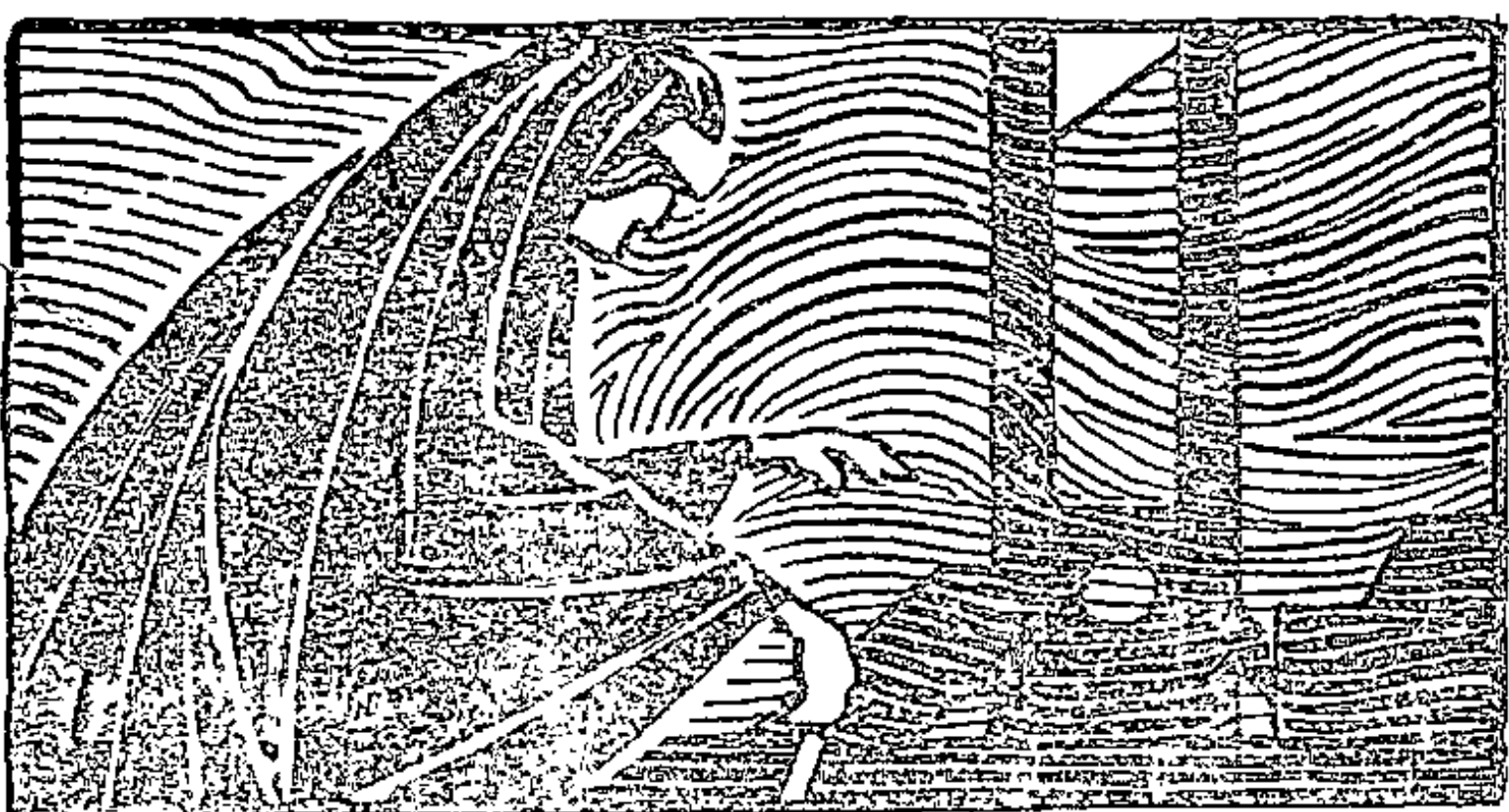
— Rien ne presse, en somme ! J'ai de l'argent. Je ne peux pas publier un livre tous les six mois ; il faut laisser respirer le public, et ne pas le fatiguer. Quant à Jérôme, qui me fait

(*) Copyright by Edmond Haraucourt, 1921. Voir *Les Annales* depuis le 11 septembre 1921.

la tête, et qui me reproche de ne pas agir, je m'en fiche; s'il est pressé, ça le regarde; mais je n'ai, pour ma part, aucun besoin urgent « de récupérer l'indépendance de ma signature », comme dit la vieille. Vis-à-vis d'elle, aussi, ça ne fera pas de mal de montrer un empressement médiocre...

D'ailleurs, il ne se reposait qu'à demi sur l'espérance de voir disparaître la veuve quand il aurait obéi à ses dernières injonctions : que cette espèce d'avoué femelle, dont il avait expérimenté la force, gardât pour l'avenir quelque roserie en réserve, cela était possible, et toujours il importerait de se tenir en garde. Mais quoi ! Depuis un an, elle n'avait rien fait, rien dit qui fût contraire au pacte; elle tenait toutes ses promesses...

Cette innocuité persistante était d'un assez bon augure et susceptible d'atténuer progressivement les effrois de Nestor. L'homme s'habitue sans trop de peine à tout ce qui devient chronique: un danger qui, périodiquement, se répète, cesse très vite d'être affolant. Au moment de publier les poèmes, Nestor avait appréhendé un esclandre, qui ne s'était pas pro-



Il continuait à l'appeler « la veuve ».

duit; quand il publia les Pensées, il redouta un peu moins les incidents fâcheux, qui ne se produisirent pas davantage; à la veille de publier le dernier recueil, il s'en tracassait moins encore. Il continuait, pour désigner M^{me} Brissot, à l'appeler « la veuve », et ce surnom argotique était un peu pour lui, comme pour les apaches, synonyme de « guillotiné ». Mais, en réalité, l'épouvantail avait, en une année, perdu beaucoup de son prestige; ce jeune impulsif, qui se dirigeait dans la vie à l'aide d'inspirations plutôt que de raisonnements, se trouvait un peu dans le cas des enfants, qui ont de moins en moins la peur de Croque-Mitaine, à mesure qu'ils grandissent. Il avait tant grandi, depuis trente mois ! Il était, maintenant, un personnage qu'on se montrait dans les salons et les théâtres, vêtu de beaux habits et décoré de rouge, déjeunant chez les ministres, dînant chez les duchesses, soupant avec les comédiennes: il comptait dans le siècle où M^{me} Brissot comptait si peu.

— Qu'est-ce qu'elle pourrait faire ? A-t-elle vraiment des preuves ? Si elle en a, que valent-elles ? Et qu'est-ce que ça prouve, une preuve ? Y croira-t-on ? J'ai toujours la ressource de crier au chantage. Et puis, après quatre volumes successivement acceptés par elle, pourquoi prendrait-elle soudain une attitude différente ? En tout cas, si elle attend la fin pour m'asséner un sale coup, le moyen de l'en dissuader ne serait pas de contrecarrer ses caprices. Il est fort admissible qu'elle ait tout simplement voulu grouper l'œuvre de son Guillaume en une période de ma vie, et qu'après cela elle me laisse tranquille, maître de mes actes et de mon nom...

Il avait beau dire: il reculait toujours l'échéance de la visite à rendre, et sans doute il l'aurait retardée de quelques semaines encore,

quand un incident se produisit: visite de Jérôme Abeilles.

— Ecoute, dit le confrère, en voilà assez, de cette brouille ! Elle ne rime à rien et ne mène à rien. Mettons, si tu veux, que j'aie tort; l'événement semble prouver que tu avais raison; Rachel nous lâche. Il faut repêcher ça. Le succès de tes deux derniers livres, plus que jamais, te donne le droit de parler net; tu peux exiger qu'elle nous joue à la saison prochaine. Va la voir et obtiens un traité. Nous restons collaborateurs et amis; nous partageons tout, comme de juste. C'est dit ? Ta main !

Le raccommodement se fit et, ce jour-là même, Nestor, rendu courageux par l'appât du gain, écrivit à la veuve pour demander un rendez-vous. Vingt-quatre heures plus tard, il se présentait chez elle.

Il eut, en arrivant, la surprise désagréable d'être accueilli par un visage qu'il ne s'attendait point à trouver là: dans l'antichambre de M^{me} Brissot, la vieille bonne de l'oncle Maize le reçut avec une exubérance provençale :

— Té ! Vous ne me reconnaissez plus ? Rosine ! De Bormes... Ça me fait plaisir de vous voir, ça me rappelle votre oncle.

Le neveu n'éprouvait, pour sa part, aucune joie similaire.

— Ah ! fit-il, vous êtes à Paris ?

— Té ! Madame m'a ramenée.

— Elle est allée à Bormes ?

— Tout l'hiver, elle y a resté.

Ce racolage de Rosine et ce voyage au pays du mort n'étaient rassurants qu'à demi.

— Qu'est-ce qu'elle fricote ?

Il se le demandait en pénétrant dans le petit salon provincial et triste, à peine éclairé, où la servante l'abandonna debout, au milieu d'une carquette rouge et bleue. La pièce fleurait le moisi et la vieille âme; des fauteuils en bon ordre présentaient leurs tapisseries agressives; l'air était sec; Nestor crut respirer du bois. Mal à l'aise, inquiet, au physique, au moral, il se sentait environné d'une menace énigmatique. Presque aussitôt, il entendit dans le corridor une canne, un pas, le pas feutré, sournois, du mauvais destin qui approche, dans une chambre de malade. La porte s'ouvrait. La veuve entra: elle s'appuyait sur son bâton, exagérant sa débilité, comme Sixte-Quint, pour donner confiance. Mais la confiance n'entra pas avec elle.

M^{me} Brissot, d'ailleurs, aurait eu grand besoin non seulement d'en inspirer, mais encore d'en gagner pour elle-même: elle n'était, au fond, ni très assurée ni très fière. L'heure si patiemment attendue, si laborieusement préparée, venait de sonner; mais qu'en sortirait-il ? Le sort de Guillaume Maize allait se décider; la gloire de son nom dans les siècles futurs dépendait des propos qu'on allait échanger ici; son immortalité se jouait dans cette minute. Un mot, et la justice serait ou ne serait pas !

Le sentiment de sa responsabilité angoissait la vieille dame, et l'atmosphère d'un péril angoissa Nestor: les deux adversaires, l'un devant l'autre et l'un autant que l'autre, prenaient peur. Ils se taisaient, debout tous deux.

M^{me} Brissot, qui avait maintes fois imaginé et combiné les répliques de la scène imminente, se recueillit, rassembla ses forces et releva la tête; alors, elle vit les yeux du jeune homme tendus vers elle et mobiles comme ceux d'une bête traquée, qui flaire la mort...

Que, pour arriver au résultat, elle eût à commettre une assez laide action, elle le savait et ne s'en était jusqu'à présent tourmentée que fort peu; mais, sous le regard tremblotant de sa victime, elle éprouva une gêne et peut-être

une pitié. Vite, elle balaya, ne se reconnaissant point le droit de considérer quoi que ce fût, hormis Guillaume et le devoir.

— Asseyez-vous, monsieur, dit-elle.

Puis, elle s'assit elle-même, rangea sa canne près de sa hanche, porta la main devant sa bouche, toussa doucement, et, parlant d'une voix posée, presque amicale et engageante, elle tendit son traquenard.

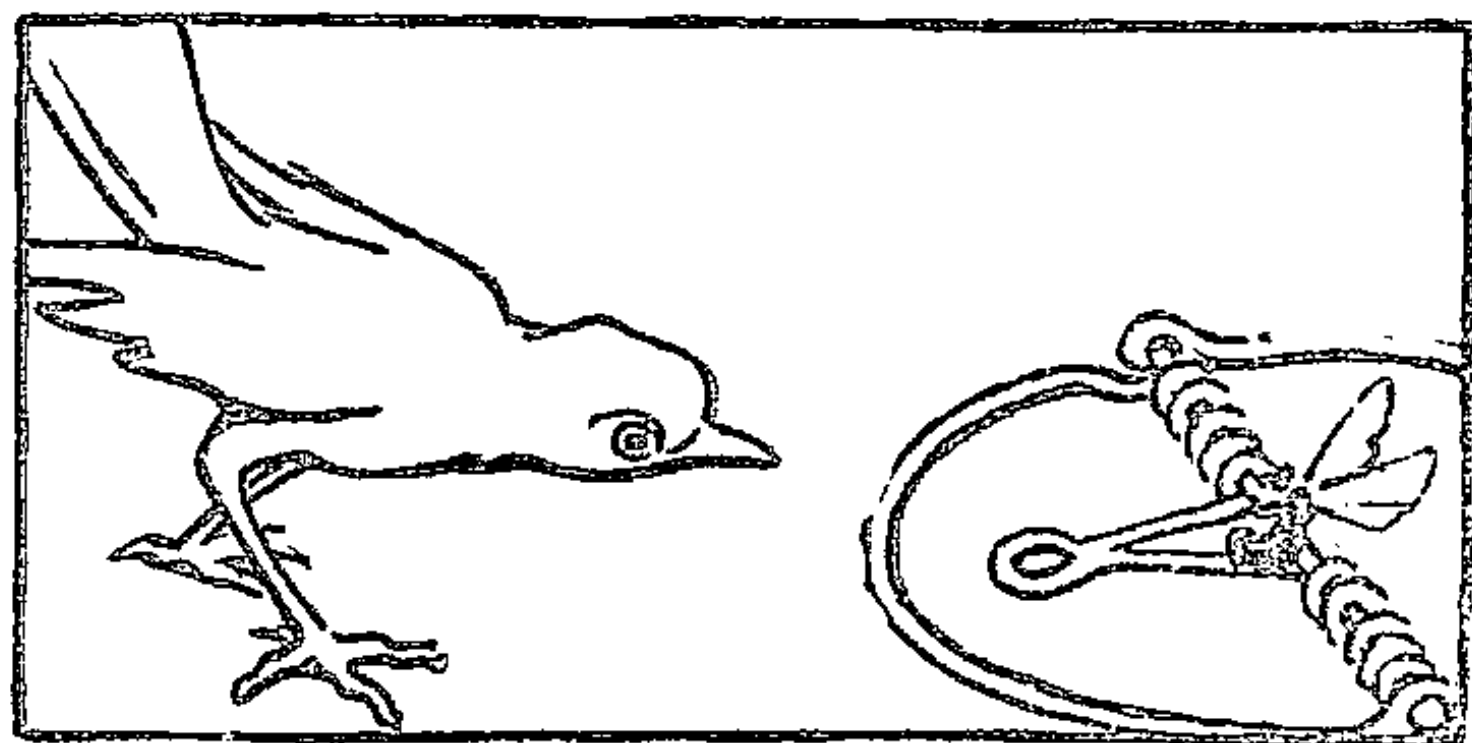
— Monsieur... Je tiens à répéter, tout d'abord, que je rends justice à votre exactitude; vous avez scrupuleusement observé les clauses de notre pacte.

— J'aurais cru mal agir, madame, après vous avoir donné ma parole...

— Je vous répète aussi que vous pouvez compter sur moi pour tenir mes engagements comme vous tenez les vôtres. Tout se passe au mieux, j'en suis ravie, et puisque, maintenant, vous vous êtes décidé à venir...

— Des occupations importantes m'empêchaient jusqu'à ce jour, madame, de vous rendre visite.

— Ne vous excusez pas. Je vous ai moi-même laissé libre de choisir votre date et de venir, quand bon vous semblerait, chercher les



Elle tendit son traquenard...

manuscripts que je vous ai promis. Je ne vous cacherai pas, cependant, que ma santé fragile ne me permet guère d'escompter l'avenir, et que j'aimerais ne pas retarder la publication de notre dernier volume. Je crois, d'ailleurs, que, sur ce point, nous tomberons aisément d'accord, puisque vous devez tout naturellement souhaiter d'être, le plus tôt possible, débarrassé de moi.

— Madame...

Nestor sourit en saluant. Il observait avec plaisir que la veuve se montrait aujourd'hui moins rêche et moins autoritaire que dans leur première entrevue; elle le traitait presque en égal. « Tomber d'accord » était un mot que, certes, elle n'eût pas proféré l'an dernier. Il en prit avantage, et se cala solidement sur son siège, pour voir venir l'adversaire; l'adversaire vint :

— Vers quelle époque, monsieur, penseriez-vous publier cet ouvrage ?

— Mon Dieu, madame, cela dépend...

— De quoi ?

— Quand vous me dites ou quand vous m'écrivez que je serai débarrassé de vous, que je récupérerai mon indépendance, cela signifie bien qu'après la publication du prochain recueil, je redeviendrai le maître absolu de ma conduite ?

— Exactement, monsieur, le seul maître.

— Vous vous rappelez, sans doute, que Rachel Abram devait jouer, à l'ouverture de la saison passée...

— Une pièce écrite en collaboration avec un ami pauvre; je m'en souviens, et je vous sais gré du sacrifice auquel vous vous êtes astreint en renonçant à ce projet, ou, du moins, en retardant sa réalisation.

— Quand le livre aura paru, je pourrai donner ma pièce, et vous ne soulèverez plus aucune objection ?

— Aucune, je vous l'atteste formellement.

— Et vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je reprenne dès aujourd'hui les pourparlers avec Rachel?

— Nul inconvénient, si, toutefois, la pièce ne doit paraître qu'après le livre.

— Dans ces conditions, il me semble que nous pourrions composer le volume pendant les vacances et le publier à l'automne. Qu'en pensez-vous, madame?

— Rien. J'approuve. Vous êtes libre.

— Eh bien! madame, c'est dit; choisissons octobre ou novembre.

— Pardon! Ne vous engagez pas avant de connaître une petite condition que je n'ai pas dite encore... Rassurez-vous : elle est d'un minime intérêt, pour vous du moins, et n'a d'importance que pour moi. Je sais que les poètes, avant de rassembler leurs vers en un volume, les publient volontiers dans des revues, dans des journaux, et en tirent ainsi quelques ressources.

— Faibles, madame.

— Cet aveu me met plus à l'aise pour vous dire combien j'aurais de répugnance pour cette façon de procéder, dans la circonstance actuelle. Ces poèmes-ci sont à moi, ils furent écrits pour moi seule, et je me trouverais péniblement choquée si leur dispersion même pouvait donner à croire qu'on les a composés pour des femmes diverses, pour plusieurs femmes successives, comme il est de mode, je pense, en littérature... Vous souriez? Je conçois, monsieur, que ma prétention vous paraisse un peu ridicule.

— Madame...

— Si fait! Souriez : je suis vieux jeu, vous avez raison. Mais votre oncle eut raison aussi, à sa manière, quand il voulut être l'homme d'un unique amour. Respectons, je vous prie, cette constance d'un autre âge. Publiions le livre en un bloc, et, pour un motif analogue, laissons-lui le titre que Guillaume a choisi.

— Le titre?

— Pour une seule... Voyez-vous quelque objection fondamentale au désir que je vous exprime? Comprenez-vous mes scrupules, peut-être excessifs, de délicatesse sentimentale, ou d'égoïsme, si vous préférez, de jalousie et de vanité féminines?

— Je comprends, madame.

— Et vous souscrivez, n'est-ce pas? Vous vous engagez? Aucun extrait, aucune lecture, nulle part, avant le volume?

— Ni extrait ni lecture : ie m'y engage.

— Et le titre?

— Pour une seule.

— C'est bien. C'est tout. Vous reconnaissez que je ne suis pas trop exigeante. Voici le texte. Il est à vous.

La bataille était finie, gagnée. Pour assurer définitivement la déroute du vaincu, M^{me} Brissot n'avait plus, maintenant, qu'à opérer une diversion en aiguillant les méfiances de Nestor vers un péril imaginaire. Elle posa devant lui une liasse de feuillets et attendit l'expression d'une inquiétude qu'elle jugeait inévitable.

Elle n'attendit guère. M. Malivent tourna deux ou trois pages, d'un air visiblement déçu, et il cherchait, pour exprimer sa préoccupation, une formule qui ne fût pas trop offensante.

— Ah! dit-il enfin, c'est... une copie?

— Oui, monsieur, une copie, faite par moi, connue de moi seule, et vous n'aurez pas autre chose.

— Madame...

— J'entends : vous aimeriez mieux les

autographes de votre oncle? N'espérez pas que je m'en dessaisisse. A aucun prix et pas même pour atteindre le but que nous poursuivons, je ne me résignerai à cette espèce de sacrilège qui consisterait à remettre en des mains étrangères les billets que je tiens de lui. Personne ne les touchera, monsieur, pas même vous, qui, cependant, en avez touché d'autres. Tant que je vivrai, je les garde pour moi seule. C'est mon trésor, en ce monde où je n'ai plus rien. Vous ne me ferez pas changer d'avis. Emportez ou laissez à votre guise, mais vous n'aurez que ceci.

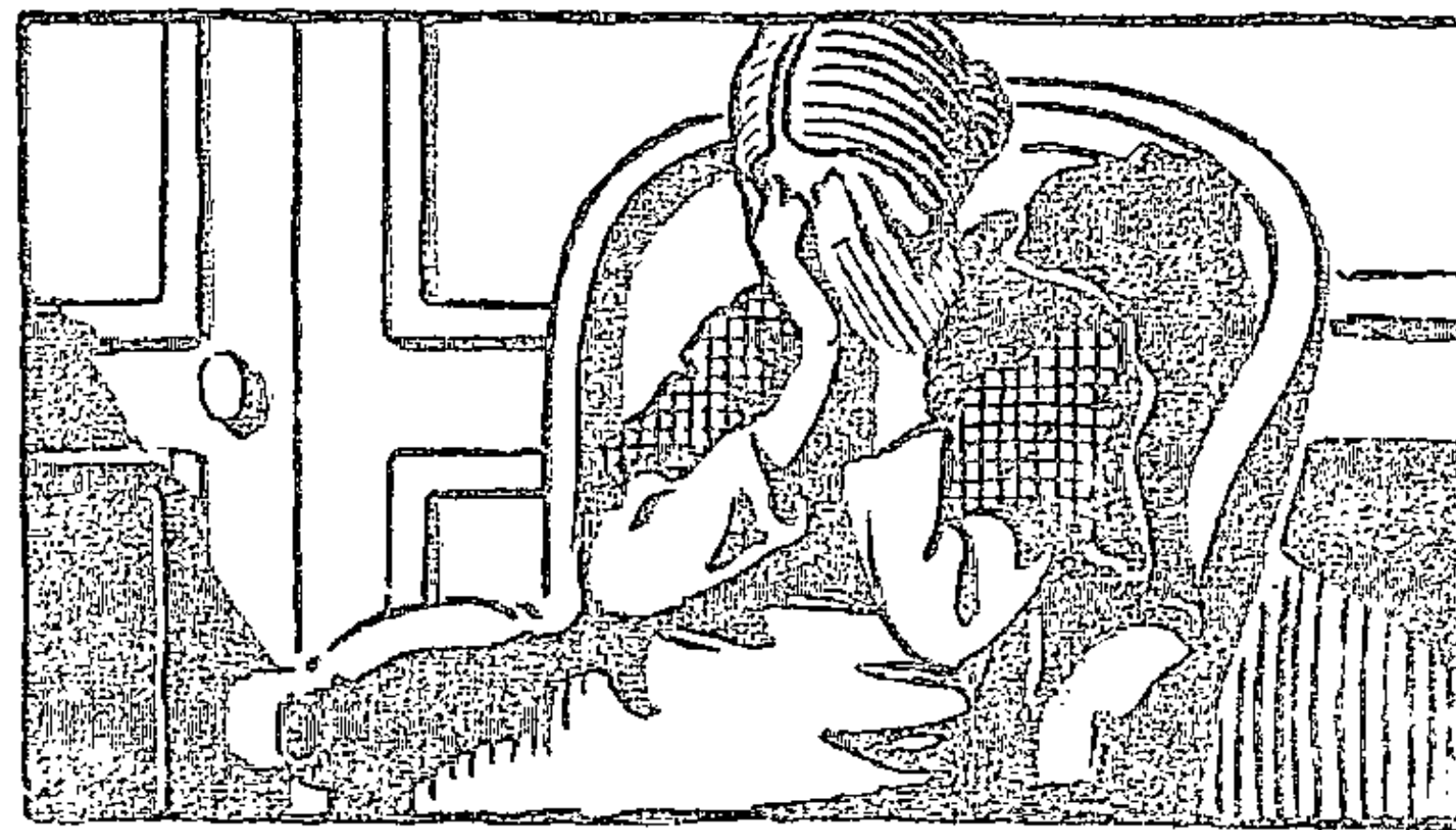
— C'est que, madame...

— Ne prenez pas la peine. Je devine. Vous vous dites : « Si elle garde le texte original, il lui sera toujours loisible de le produire et de me perdre... » Ne vous en défendez pas, monsieur. Je puis avoir cette arrière-pensée. Vous êtes en droit de le croire, ou, tout au moins, de le supposer.

Nestor esquissait un geste de dénégation polie.

— Si fait, monsieur.

Elle se leva, à l'aide de sa canne, et, sans



Et elle pleura de bonheur, la face dans ses deux mains.

parler, elle alla vers un secrétaire qu'elle ouvrit posément. Nestor aperçut les tiroirs nombreux. Dans le deuxième, à gauche, elle prit trois feuilles de papier jauni, les premières de la pile, et les lui présenta, pliées en quatre :

— Connaissiez-vous ceci?

Il dut les déplier lui-même. C'étaient, de la main de son oncle, deux poèmes de son précédent volume, et douze vers de sa pièce : *La Loi du Faible*. Tandis qu'il les reconnaissait, on voyait les feuilles ouvertes trembler entre ses doigts. M^{me} Berthe, debout devant lui, appuyée sur sa canne, l'observait.

— Monsieur, vous admettez bien, n'est-ce pas, que, si bon m'eût semblé, j'aurais pu depuis longtemps utiliser ceci, et le reste? Vous constateriez également que je n'en ai rien fait.

Il leva vers elle des yeux très humbles et balbutia :

— Madame...

— Prenez votre temps.

Quand elle estima qu'il avait suffisamment détenu les trois autographes, elle les lui retira, d'autorité, les replia précieusement, les remit à leur place, poussa le tiroir, ferma le secrétaire, empocha la clé, et revint à son fauteuil. Cette lente manœuvre, comme la première, s'effectua dans le silence; on eût dit que la veuve la prolongeait à plaisir, pour permettre au jeune homme de s'angoisser tout à son aise; et, quand elle fut assise, sa maladresse encore semblait voulue, tant elle prit de peine à trouver pour sa canne un équilibre stable.

Enfin, elle daigna attaquer :

— A mon tour, monsieur, je vous concéderai que le passé n'est point garant de l'avenir. Si je n'ai rien fait, jusqu'à ce jour, qui justifie vos craintes, ce n'est pas une raison pour que je ne fasse jamais rien. J'avais déjà des armes contre vous? J'en aurai davantage.

Tout cela est juste; vous faites sagement d'envisager ces hypothèses; le contraire serait de l'imprévoyance, et vous m'accorderez que je puisse être assez intelligente pour ne pas m'en froisser. La situation est pour vous d'une gravité capitale, dont je me rends compte. C'est pourquoi, monsieur, non seulement je ne blâme pas votre prudence, mais encore je suis prête à vous offrir les garanties que vous jugerez utiles. Cherchons-les ensemble; je souscris à toutes celles que vous pourriez me demander.

— Je suis touché, madame, de la franchise...

— D'abord, je vous engage ma parole de ne jamais revendiquer au bénéfice de Guillaume Maize les poèmes dont je viens de vous livrer copie. Ma parole d'honneur! Est-ce clair? Est-ce net?

— Très net.

— Vous en convenez froidement. Une parole d'honneur, en affaires, ne donne pas la sécurité? C'est cela que vous pensez, avouez-le, je ne m'en offense pas. Voulez-vous que nous mettions sous séquestre, dans une banque ou ailleurs, et sous pli cacheté, les autographes que je possède? Il m'en coûtera beaucoup. Dans un an ou deux, si je vis encore, vous me les rendrez.

— Vous n'en avez pas... de photographies?

— Je vous le jure. J'ajoute que, pour vous récompenser de votre déférence à mes désirs, à mes scrupules, un testament authentique, déposé chez mon notaire, vous attribue tout un dossier de manuscrits dont la possession vous donnera la sécurité définitive, à mon décès.

— Je vous remercie, madame, mais...

— Mais?... Dites, monsieur.

— Vous savez que les dispositions testamentaires sont essentiellement révocables.

— Je ne peux pas changer les lois; j'offre ce que j'ai. Préférez-vous un billet par lequel je reconnais avoir reçu de vous, à titre de dépôt, les brouillons de votre oncle?... Mais non : car ce papier prouverait, au contraire, que vous n'êtes pas l'auteur des poèmes. Trouvez mieux.

Nestor hésita un moment, prit son courage et dit :

— Vous pourriez déclarer, dans le reçu, que les vers...

— Que les vers?...

— Sont de moi.

M^{me} Brissot le contempla durement, en face; puis, sans répondre, elle se leva, ouvrit son bureau, et écrivit.

Nestor s'était levé aussi. Devant la cheminée, il attendait, debout, en se félicitant de son audace.

« Je reconnais avoir reçu de M. Nestor Malivent le brouillon des poèmes dont il est l'auteur, en tout cent dix-huit pièces de vers qui constituent son prochain recueil *Pour une seule*. Ces papiers ne me sont confiés qu'à titre de dépôt, sans que je puisse en faire aucun usage ni les montrer à qui que ce soit, pour quelque raison que ce soit; ils restent la propriété de M. Malivent, auquel ils devront être intégralement restitués par mes héritiers. »

Une date, une signature, et la veuve soumit au « cher maître » ce libellé dont la teneur catégorique le rassurait au delà des espérances ou des prétentions que son optimisme avait pu apporter dans cette maison.

Il ne voulut pas, cependant, laisser voir

trop de joie : il plia sans empressement le papier libérateur, l'inséra dans son portefeuille, remit le portefeuille dans sa poche, posément; après quoi, il remercia, affirma que le livre paraîtrait en octobre ou novembre, et prit son chapeau. En même temps, il délibéra s'il ne conviendrait pas de baiser la main de son ancienne adversaire, mais elle ne la lui tendit point. Il s'inclina profondément et sortit.

Alors, M^{me} Brissot, restée seule au milieu du salon, retomba dans son fauteuil; elle écouta Rosine qui verrouillait, derrière le visiteur, la porte de l'antichambre.

— Pauvre petit bonhomme, il est bien perdu...

Et elle pleura de bonheur, la face dans ses deux mains.

XXII. — POUR UNE SEULE

L'ILLUSTRE POÈTE s'en allait par les rues, ravi et radieux. Il entra dans un café, pour relire le bon billet, qui lui plaisait infiniment; puis, il rentra chez lui, pour lire ses élégies, qui lui plurent presque autant.

— Excellente journée, que j'avais bien tort de retarder ! Me voilà tranquille, maintenant, car il y a une chose à laquelle la bonne dame ne songe pas : en reconnaissant que ces vers sont de moi et qu'elle les a reçus de moi, elle me procure le moyen de soutenir qu'il en va de même pour tous les autres. Je la désarme définitivement. J'ai été très malin.

Il compta les poèmes. Cent dix-huit pièces, trois mille vers environ, tout un hymne d'amour, gracieux et jeune, attendrissant, parfois précieux, à peine philosophique...

— A la bonne heure ! C'est plus souple, moins tendu, moins âpre que le premier recueil. Ça plaira aux femmes. Succès certain, pour peu que je sache m'y prendre.

Puisque les publications partielles étaient interdites, il convenait de faire au livre, par avance, un sort glorieux, et cela importait d'autant plus qu'après un remarquable excès de fécondité, le jeune poète allait jouir d'une maturité relativement stérile.

Il organisa en conséquence sa réclame prémonitoire. Le trimestre des vacances était propice à ce labeur : les journaux, après le Grand Prix et le départ des Chambres, manquaient de copie. M. Malivent se livra aux interviews. Afin de piquer la curiosité des snobs, il joua de son titre : *Pour une seule*. Cette enseigne romanesque prêtait aux commentaires. Quelle est donc cette femme unique ? On se mit à chercher la clé, et on la chercha d'autant plus qu'elle restait introuvable, pour cause. Résistant à toutes les sollicitations et à toutes les offres, le cher maître refusait inexorablement de communiquer à qui que ce fût le moindre extrait du volume futur. Quel intérêt majeur pouvait bien l'inciter à tant de discrétion ? « *Pour une seule...* » Avait-il déniché la somptueuse héritière ? On papotait. Les villes d'eaux, par désœuvrement, s'intéressaient à l'énigme de ce roman vécu.

Nestor choisit une source avantageuse, dans les Vosges ; il y installa, pour juillet, son agence de publicité mondaine. Ce faisant, il se comportait en homme avisé. Car les buveurs d'eau ne sont pas méchants ; ils ont l'esprit sociable et le regard condescendant, la présentation facile, l'amitié prompte, la main tendue, l'âme entr'ouverte et qui bâille au soleil, comme sur du sable. Les uns aux

autres ils se donnent la comédie ; acteurs et spectateurs d'une pièce qu'ils vont improviser ensemble, ils sont entrés en scène à leur descente du train ; et tous, l'âme un peu maquillée, ayant mis un corset à leur attitude, une pointe de fard à leur esprit, des postiches à leur fortune, ils jouent leur petit bout de rôle. Chacun se fait meilleur, plus riche, ou plus puissant, et l'aménité régnera ; l'égalité aussi. La maladie commune à ces créatures disparates atténuera entre elles les distances sociales, comblera les fossés ; la finance se rapproche de l'armée, de la diplomatie ; le député républicain converse avec le prêtre ; le futur ministre examine avec l'employé les réformes et leurs possibilités ; l'orateur dominicain échange des considérations avec l'ancien président du Conseil, et la foule, admirant ces deux fronts célèbres, les regarde penser ; le roi détrôné offre des pastilles au romancier, et la même foule le regarde avoir été roi.

En le voyant soigner son auguste vessie, on songe avec plaisir que les hommes sont frères. On s'aime. Dès le lever du soleil, les sou-



Dès le lever du soleil, autour de la source...

rires se saluent autour de la source ; les poignées de main sont déjà plus cordiales que celles de la veille. Ces désœuvrés qui, naguère, dans l'existence normale, ne rencontraient leur plus intime ami qu'une fois par semaine, se rencontrent cinq fois par jour, et toute journée qui s'ajoute leur vaut cinq semaines d'amitié ; quand la cure est finie, on se connaît depuis deux ans. On offre des protections avant qu'elles soient demandées, des appuis avant qu'il en faille ; chaque buveur présente ses vertus, ses cravates, ses anecdotes, ses infirmités, et parle de telle sorte qu'il apparaisse remarquable ; de même qu'à la ville il se vantait de sa santé, il se vante ici de ses maux ; plus on en a, plus on est admirable ; dans l'aristocratie des buveurs d'eau, la gravité d'un cas pathologique confère un titre de noblesse, tout comme à la prison le plus beau crime procure à son auteur un droit de préséance : l'important n'est-il pas toujours, en ce bas monde, de se distinguer du prochain par quelque signe exceptionnel qu'on a et qui lui manque ?

Les buveurs d'eau sont accueillants aux mille formes de la forfanterie ; l'eau fait pour eux ce que le vin faisait pour leurs aïeux ; sitôt que l'un d'eux propose quelque mensonge à la crédulité commune, tous s'empres- sent de le croire ou d'en faire semblant, pour qu'on use envers eux d'une complaisance identique ; comme tous mentent plus ou moins, tous s'accordent à admettre que le mensonge a disparu de la terre.

Dans cette atmosphère de duperie bène- vole, Nestor trouvait une patrie prédestinée. Chaque après-midi, dans le parc, à l'ombre du hêtre pourpre sous lequel les dames tien- nent salon, elles le suppliaient de réciter quel- ques strophes de l'œuvre attendue, un sonnet.

rien qu'un sonnet ! pour qu'elles en eussent la primeur. Il se défendait en minaudant :

— Nenni ! J'ai fait un vœu. J'ai écrit ces vers-là en l'honneur d'une seule. Le jour où je les publierai, ils deviendront littérature, et ils appartiendront à tout le monde ; jusqu'à ce jour-là, elle seule doit les connaître.

Les dames vêtues de clair appréciaient cette délicatesse sentimentale, et affirmaient leur impatience de lire ces vers écrits pour une seule.

Puis, vint le mois d'août, qui dépeuple les sources au profit de la Manche et de l'Océan ; sur les plages au bord desquelles écume la crème de Paris, ce fut une plaisanterie cou- rante, quand on offrait aux personnes suaves une chaise ou un pliant, une fleur ou davan- tage, de dire : « Pour une seule... »

Puis, vint septembre : les châteaux autour desquels on joue au golf usaient encore de la rengaine, faute de mieux.

Quand vint, avec octobre, l'époque des re- tours à Paris, la ritournelle n'était plus bonne à rien. Nestor se chargea de réveiller l'atten- tion. *Pour une seule* allait paraître !

Juste en même temps, Rachel Abram met- tait en répétitions *La Folle-Avoine*, drame en cinq actes de MM. Nestor Malivent et Jé- rôme Abeilles.

— Quel travailleur ! Quelle fécondité ! Quand donc trouve-t-il le temps d'aimer celle qu'il aime ?

La librairie annonça que *Pour une seule* serait mis en vente le jeudi 9 novembre. Et *Pour une seule* parut !

La notice communiquée à la presse, avec prière d'insérer, paraphrasait le titre, en in- sistant sur la particularité peu banale de cet hymne d'amour chanté à la glorification « d'une seule », comme aux temps de Pé- trarque et de Dante.

— Quelle est donc cette femme ?

L'antienne reprit. Trois éditions s'enlevè- rent en quatre jours. Les *five-o'clock*, qui venaient de ressusciter, s'émurent : le sno- bisme y fut de louer l'émotion juvénile, la fraîcheur des sentiments, la souplesse d'un talent qui se manifestait, cette fois, par une note tendre après tant de notes sévères...

La presse, cependant, se montrait résér- vée ; même, un critique, dès le 15 novembre, s'avisa de prétendre que ce recueil, inférieur par la forme aux précédents ouvrages du même auteur, manquait d'homogénéité, et que c'était là, sans doute, une production de la prime jeunesse, encore incertaine, hésitante, soumise à l'influence des lectures. Cette opi- nion courtoise n'eut pas le temps de s'accré- diter : M^{me} Brissot ne l'aurait pas souffert.

Durant les mois d'été, elle avait suivi, avec un intérêt passionné, les péripéties de la ré- clame, et le matin d'automne où elle reçut, avant tous, le premier exemplaire du livre qu, allait paraître fut pour elle un matin de splen- deur, malgré la pluie qui tombait ce jour-là.

Ce jour-là aussi, Rosine put s'étonner du nombre extraordinaire de timbres-poste que sa maîtresse fit acheter ; Madame écrivait à des journalistes, à des éditeurs, à des auteurs, et, bien qu'elle se dépêchât d'écrire, elle em- pilait toutes ces lettres sans en expédier au- cune.

— Ne touchez pas à ce paquet, Rosine.

Elle en écrivit d'autres encore, le lende- main, et le surlendemain, et le quatrième jour aussi. Elle travaillait devant trois listes dont

elle cochant les noms quand l'adresse était mise.

Enfin, le lundi 13 novembre, elle sortit, emportant le lot dans un cabas en tapisserie au petit point ; elle alla jeter elle-même à la poste ce courrier volumineux en ayant soin de le répartir entre quatre ou cinq bureaux divers. Après quoi, elle se terra dans son coin pour attendre le résultat.

Il ne se produisit que le 16 novembre, vers six heures du soir.

Alors, devant les apéritifs du boulevard, les camelots jetèrent un cri stupéfiant. Les journaux qui lancent, au coucher du soleil, les dernières nouvelles de la journée secouaient entre les passants leurs manchettes suggestives :

Un scandale littéraire. — Plagiat éhonté. — Tout un volume de plagats ! — Un chevalier de la Légion d'honneur. — Un acte de folie. — La démence d'un grand poète. — Entente cordiale, une femme très occupée : cent dix-huit poèmes écrits Pour une seule par cent dix-huit poètes !

Les régions de la Bourse ne s'intéressaient que médiocrement à un scandale littéraire ; mais, au Quartier Latin, il passionna la jeunesse ; le nom de Malivent flottait dans l'air, au point qu'on ne prenait plus la peine de l'articuler : l'homme du jour s'appelait « Il ». Au café des Trois-Ecoles, l'Institut s'agitait dans sa fumée. Vers neuf heures, l'entrée de Jérôme Abeilles, escorté de Lily, fut saluée par une salve d'interrogations :

— Tu l'as vu ? Qu'est-ce qu'il répond ? Quelle tête fait-il ?

— Je l'ai vu, en effet, cette après-midi, à la répétition de *La Folle-Avoine*. Très content. Bonne humeur. Ça va.

— Vous connaissiez les journaux du soir ?

— Pas encore. Nous nous sommes quittés à la porte du théâtre. Je n'ai appris l'affaire que chez Laveur.

— Tu as une opinion ?

— Moi, non, mais Lily en a une.

La petite voix de soprano chantonna :

— Pour sûr !

Chevignard riait :

— J'admire Lily ; d'abord, parce qu'elle est supérieurement comestible, et puis parce que toujours elle est certaine. Lily comprend tout, même Malivent.

— Pour sûr !

— Moins favorisé des dieux, j'avoue n'y rien comprendre, et quand je ne comprends rien, ça me vexé. Quelle peut bien être la visée de cet animal-là ? Car il vise à quelque chose.

— Quand on m'a raconté l'affaire, dit Abeilles, j'ai cru d'abord à une bourde. Etre riche, célèbre, et publier un recueil entier de plagats, à quoi ça rime-t-il ?

— Le recueil entier ?

— Total ! Cent dix-huit poèmes ramassés sur les quais en de vieux bouquins que personne ne lit.

— Il a acheté ça au poids ?

— Anthologie des poètes méconnus.

— Méconnus ? Il y a du Lamartine !

— Non ?

— On l'affirme.

— Vingt vers de *Jocelyn*. *Le Soir* les cite sous le titre de « Réminiscence ».

— Et le culot d'intituler son livre *Pour une seule* !

Brachon, du bout de l'index, redresse son binocle qui penche :

— Qu'on démarque une idée, c'est coutume ; la presse en vit. Qu'on chipe un vers ? D'illustres personnages font cet honneur à des confrères moins notoires. Une pièce de vers ? La chose arrive : je me rappelle un bonhomme de Toulouse qui ne redouta point de soumettre aux Jeux Floraux un sonnet de moi, adopté par lui, et cette preuve de bon



Alors, devant les apéritifs du boulevard, les camelots jetèrent un cri stupéfiant.

goût lui valut le prix. Qu'on traduise un roman étranger, un drame, une nouvelle, et qu'on en change le titre en même temps qu'on signe, c'est le procédé américain : les justes lois des Etats-Unis couvrent de leur protection ce vol, qui enrichit le patrimoine spirituel d'une République étoilée, mais commerciale. Tout cela est connu, tout cela se conçoit, puisqu'on y découvre une raison, un intérêt, un but. Mais ici ? Le cas de Malivent...

Il allait continuer, quand Fréville arriva. Chargé de la critique littéraire dans un journal de haute marque, celui-ci apportait des renseignements, sans doute...

— Authentiques et garantis ! J'apporte des faits, et les voici. Il y a deux ou trois jours, notre directeur recevait une lettre anonyme. Notre directeur est galant homme, et la consigne d'un galant homme, en principe, est de mépriser ces manifestations épistolaires de la lâcheté ; mais le journalisme est bien obligé d'ouvrir l'œil sur tous les indices, et de les vérifier. Au surplus, cette épître contenait des précisions telles que le patron me passa l'affaire : « Voyez donc ça ; c'est bizarre. »

Fréville tira son portefeuille.

— Je peux vous montrer le document ; il n'y a plus de secret.

La lettre passa de main en main. Une écriture de femme dénonçait, dans le nouveau livre de M. Malivent, une douzaine de plagats et fournissait les références : douze noms d'auteurs spoliés et douze titres de volumes, avec noms d'éditeurs, dates d'édition, et, pour chaque citation, le numéro de la page. En première ligne, Lamartine : une coupure de *Jocelyn*.

— Comique !

— Le plus comique, c'est que partout, au *Gaulois*, au *Journal*, au *Figaro*, aux *Débats*, partout la même lettre, de la même écriture, signalait le même fait, avec une nuance : dans chaque dénonciation, la liste variait, si bien qu'en les rapprochant toutes, on arrivait à reconstituer la table intégrale du recueil. Et toujours, en tête de liste : « Lamartine, *Jocelyn*. »

— Pour celui-là, du moins, l'enquête était facile.

— Tu imagines ça ? Eh ! mon vieux !

Pour dénicher ce *Jocelyn*, que nos grand-mères savaient par cœur, il faut remuer terre et lune, et leurs greniers.

— Ouais, dit Chevignard ; l'immortalité n'est qu'une intermittence.

— Un bibliophile m'a sauvé : il détenait l'œuvre complète de Lamartine.

— Et tu as trouvé la citation ?

— Textuelle. Pendant ce temps-là, des reporters audacieux exploraient les poussières de la Nationale ; chacun pour son compte y découvrait la confirmation du pillage annoncé. Autre confirmation que je tiens de Catulle : deux éditeurs ont reçu une délation identique ; liste des poètes édités chez eux et qui figurent dans l'anthologie de Malivent. En résumé, l'enquête établit que les cent dix-huit poèmes sont puisés dans une soixantaine de volumes, composés pendant la première moitié du siècle par une cinquantaine de poètes, généralement décédés aujourd'hui.

— Besogne de faussaire, ou tâche d'ironiste ? Le gars a-t-il voulu jouer un tour aux critiques, démontrer leur incompétence, prouver qu'ils ne lisent rien ?

Lily ne se contenait plus :

— C'est à vous autres, qu'il joue un tour ; et la sale blague, oui !

— Aux poètes, Lily ?

— Pour sûr ! Vous êtes là des flopees, à répéter tout le temps les mêmes fariboles, l'un après l'autre, et quand y en a plus, y en a encore. A quoi ça sert ? Autant recopier, ça va plus vite.

— N'est-ce pas, Lily ? Depuis six mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent...

— Pour sûr ! Tu crois pas si bien dire.

— Ce n'est pas de moi, Lily ; je cite.

— Comme Nestor. Tu vois bien : n'y a qu'à recopier.

Brachon lança son lorgnon sur le marbre :

— Mon Dieu ! Vous me faites de la peine ! Vous vous fatiguez les méninges, quand l'affaire est si simple ! Votre Malivent est un puffiste ; nul n'en ignore. Donc, il remplit sa fonction de puffiste : battre la caisse, pour qu'on s'occupe de lui, donner des coups de tam-tam, épater le monde, coûte que coûte ! Seulement, comme il est bête, il a fait une bêtise.

— C'est plausible.

— Et il recommencera ! Il en inventera d'autres. Rappelez-vous la veuve évanouie du Théâtre-Français. Il entretient un personnel de veuves-sandwiches qui promènent sa réclame : l'une tombe du haut-mal en écoutant des vers, une autre écrit les lettres anonymes...

Abeilles insinua :

— A moins que, par économie, il n'emploie constamment la même ? Car vous remarquerez que toutes les délations, de la même plume, sortent du même encrier.

— Attendons qu'il s'explique ! Est-ce qu'il vient, ce soir, ton collaborateur ?

— Non, il dîne en ville.

Alors, on se décida à parler d'autres choses.

EDMOND HARAUCOURT.

Président de la Société des Gens de Lettres

(A suivre.)

(Dessins de H. GERVÈSE.)



Comment on entre

II (4)

ICI, découvrons-nous, comme l'on fait à l'entrée des cimetières.

Nous ne sommes pas encore dans la Russie des Soviets, mais dans sa banlieue. Pour tout dire, nous pénétrons dans l'allée de pins qui, d'ordinaire, précède les nécropoles : nous arrivons à Terioki,

dont le nom chante comme un rossignol. C'est la nuit : six heures. De l'autre côté de la Baltique, quelques points de feu : Cronstadt.

Je devais passer la ligne le lendemain matin. Une datcha (maison de campagne) tenait lieu d'auberge. Elle était comble. On ne voulait pas me recevoir. Il y avait là, les uns sur les autres, des rescapés, des « veinards », qui avaient réussi l'évasion. Ils me confondirent avec l'un d'eux et me demandèrent comment j'avais fait, et depuis combien de temps j'avais quitté Pétrograd.

— Mais, dis-je, je n'en reviens pas, j'y vais.

Ils me prièrent de ne pas plaisanter. Je leur expliquai mon cas. Alors, ils se turent et me regardèrent.

Tous, subitement, s'empressèrent. Il n'y avait plus de lit, ils m'en trouvèrent un. Ils remettaient des bûches dans la cheminée et me disaient : « Chauffez-vous ! », comme s'ils me voyaient déjà de l'autre côté.

— Vous avez bien réfléchi, au moins, à ce que vous entreprenez ? me disaient-ils.

Ils cherchaient des soins dont ils pourraient m'entourer. L'un, qui, pensant sans doute et déjà à ma tombe, apporta des fleurs. Ils voulurent savoir combien j'emportais de provision.

— Aucune ! dis-je.

Alors, sans me consulter, ils donnèrent des ordres aux servantes. Les servantes revenaient, les bras chargés de pain, de beurre, de sucre, de jambon, de quartiers de lard. Chacun collaborait à la confection du paquet.

— Des bougies ! cria une dame ; on a oublié les bougies !

— Le sel, disait un autre. Deux kilos ! j'en jetai à la servante, qui repartait, courant.

— J'ai deux valises ! Je n'aime pas les charges. Ce colis est trop gros, je ne l'emporterai pas, fis-je.

(4) Voir *Les Annales* du 20 novembre 1921.



— Va-t'en, déserteur ! Tu n'es plus mon fils ! Tu es un traître à la révolution !

— Dans quinze jours, vous nous bénirez, répondaient-ils.

Le lendemain matin, le paquet, augmenté, pesait lourd.

— Comment voulez-vous que je passe les lignes avec ça ? Je le laisse.

Ils me le mirent eux-mêmes de force sur le dos, répétant :

— Vous nous bénirez !

J'étais aux portes. De Terioki à Raïaïoki, la frontière, vingt minutes de chemin de fer. Dans le train, une dame se rendait à Raïaïoki. Quand elle apprit que j'appareillais pour Pétrograd, elle poussa une exclamation de pitié. Après, je vis qu'elle me prenait pour un monstre ou un fou.

Raïaïoki ! Un sous-officier finlandais m'attend. Deux soldats chargent mes bagages. En route ! Notre petite troupe avance, précédée d'un drapeau blanc. Halte ! un ruisseau : la frontière ! Le sous-officier agite son fanion de parlementaire. De l'autre côté du ruisseau, fusil en main, apparition du monde bolchevik, un soldat rouge nous regarde. Il se baisse, ramasse un objet. C'est un drapeau blanc. Il répond.

Le Finlandais prend mon passeport. D'une

dans la Russie rouge

voix de sentence, il lit le visa de Litvinoff. Le soldat rouge, qui s'en moque bien, fait un geste las qui signifie :

— Qu'il avance !

Des planches forment passerelle. Adieu, Finlande ! Salut, Lénine !

Il est gentil, ce soldat rouge. Il voudrait porter mes valises, mais il n'est

pas fort. Nous nous en char-

geons ensemble. Nous allons. Nous ne sommes plus que tous deux dans cette campagne ravagée. Nous enjambons des tranchées, nous écrasons les fils de fer barbelés. Autant dire que me voici revenu correspondant de guerre.

Nous faisons cinq cents mètres, un kilomètre, toujours tous deux seuls. Nous avons coupé plusieurs fois ce chemin par des repos. Il ne parlait pas ma langue. Je n'entendais rien à la sienne. Je tirai du sac un pain blanc de Finlande. Un pain blanc ! Mange ! mon ennemi, mange le tout !

Il me conduisait vers une maison de bois. Là, cinq rouges tenaient l'avant-poste. Le chef était une de ces grandes brutes du Nord qui s'imaginent que si la nature leur a donné de longs bras, c'est pour assommer le voisin. Ma présence, en ce lieu sacré, lui paraissait étonnante !

— Litvinoff, lui criai-je, en plein dans le nez. Litvinoff !

Mais il n'avait pas plus entendu parler de Litvinoff que de Jules César ou de M^{me} la comtesse de Noailles. L'un des cinq semblait plus malin. Il lui expliqua, du moins je l'imagine, que Litvinoff était un chef bolchevik plus haut placé que lui.

La grande brute me fit un geste qui voulait dire :

— Attendez là.

Ayant, après cinquante jours, atteint le but et sauvé l'honneur, je me couchai contre la maison de bois et m'endormis la tête sur ma valise.

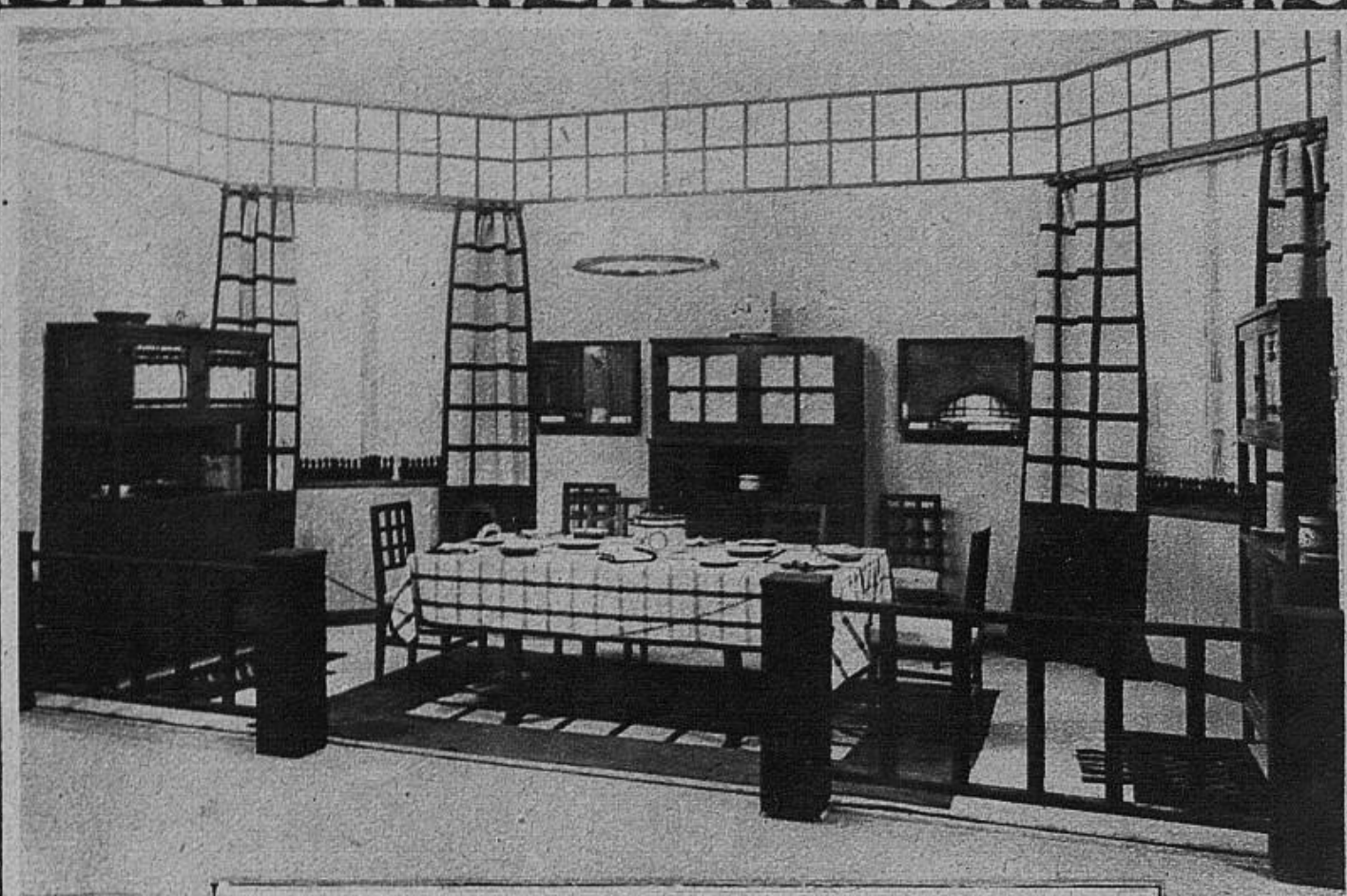
Pendant mon sommeil, la grande brute avait téléphoné à Pétrograd. On savait, maintenant, ce que l'on ferait de moi. Sur le coup de cinq heures du soir, on me pria de me remettre en route, entre deux soldats. On m'emmenait vers un train.

ALBERT LONDRES.

(A suivre.)

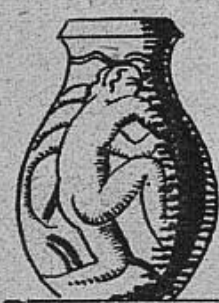


Les derniers espoirs de la bourgeoisie russe. — Sur les ballons : Denikine, l'Entente, etc. Carte postale révolutionnaire.



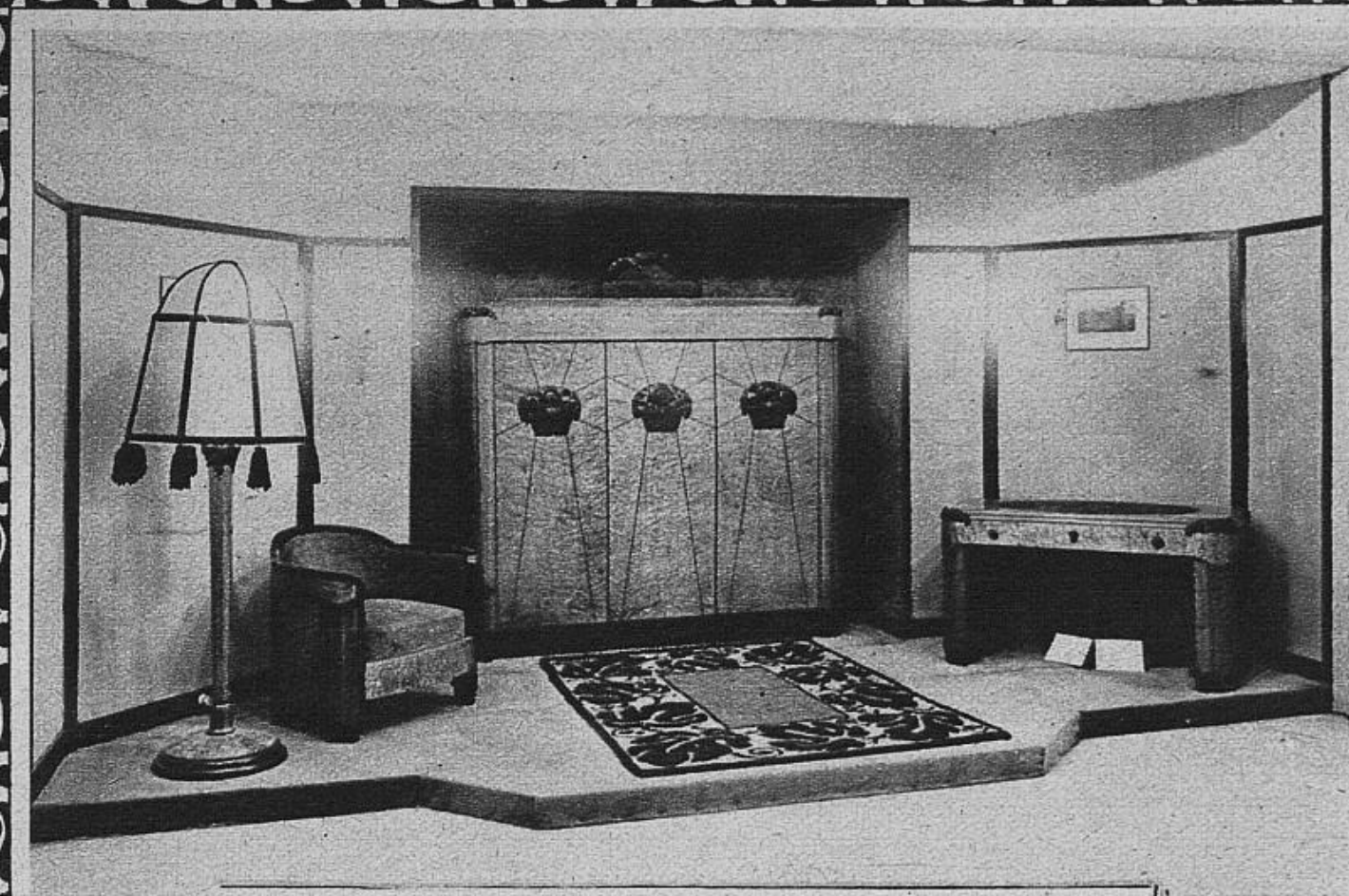
Salle à manger de Campagne, par Francis Jourdain.

L'Art Décoratif

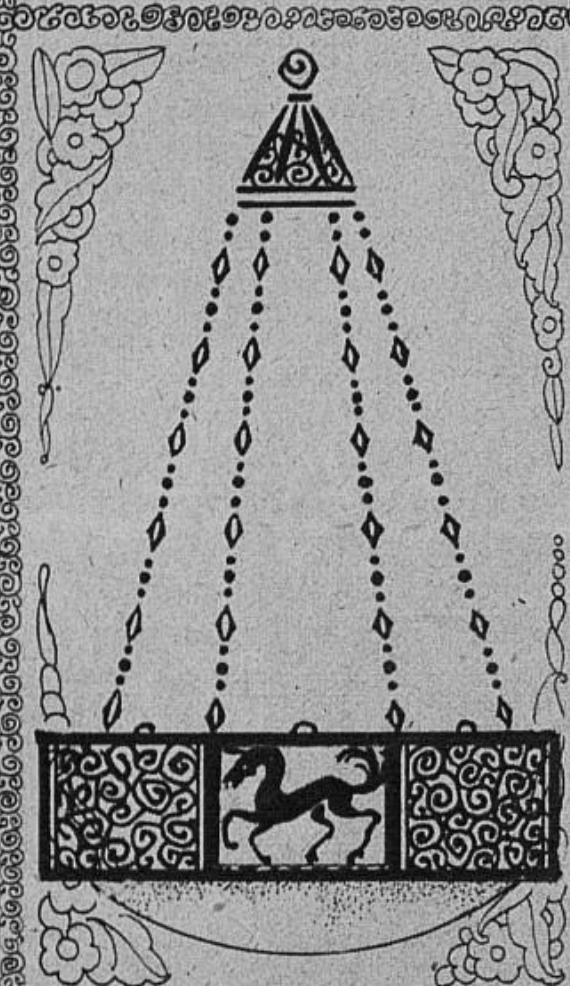


Piano à queue, par Martine.

au Salon d'Automne



Cabinet de Travail, par Eric Bagge et Bernard Huguet.



LE SALON D'AUTOMNE est, par excellence, celui des arts décoratifs. C'est là, surtout, que l'art de demain, cet art nouveau auquel de bons entêtés ne veulent pas croire, prend figure, s'affirme toujours davantage et dans le mobilier, et dans l'orfèvrerie, la céramique, le verre, les métaux, les tissus. Les moins prévenus s'impatientent, oubliant que ses devanciers dans chaque siècle eurent leurs étapes. Que de maîtres ébénistes, au temps du Grand Roi, avaient depuis longtemps donné au meuble la forme la plus majestueuse, l'incrustaient de cuivre et d'écaïlle, lorsque André-Charles Boulle vint résumer en lui tout l'art du mobilier à cette grande époque ! Sous la Régence et sous Louis XV, combien de recherches d'élégance et de fantaisie depuis le jour où Cressent se met à incurver les lignes et remplace les incrustations d'écaïlle et de métal par de légers placages de bois précieux et satinés : amarante, violette, etc. ! Enfin, que de tâtonnements avant que Riesener personnifie l'art cher à Marie-Antoinette !

Les critiques ne manquent pas à l'art nouveau, et l'une des plus habituelles est de viser trop haut, d'être accessible aux seuls millionnaires, de s'éloigner de la belle simplicité d'autrefois.

Certes, à cette nouvelle exposition, les maîtres

Sue et Mare, Ruhlmann et Paul Follot se sont rencontrés dans une même recherche de magnificence et de raffinement dans l'élégance ; certes, la bibliothèque en ébène macassar et courbaril de Léon Bouchet est une bibliothèque plutôt princière. Mais, en revanche, que d'élégance simple et de goût plus modeste dans le studio d'Auguste Fabre, dans la bibliothèque de Gallerey, dans l'ensemble de Gallot, Dufour et Ronsin, dans la chambre à coucher de Lahalle et Levard (celle-ci avec son mélange d'ébénisterie : la poudreuse en acajou et le lit et la psyché en palissandre), dans le cabinet de travail de Bagge et Huguet, cabinet dont le discret érable gris moucheté, souligné d'un mince filet d'ébène, invite au travail, au recueillement ! Elles sont d'inspiration bien française, la salle à manger de Majorelle et celle de Chauchet-Guilleré !

Si Dufrène, l'artiste des intérieurs féminins, cherche trop le luxe et la sveltesse des formes, comme (Eben, Dubois et Sauvage au temps de la Pompadour, Robert Damon trouve la note juste dans une chambre de jeune fille ; Francis Jourdain

se montre tout à fait simple et pratique, pratique non sans élégance, dans ses meubles de bois gris et sa salle à manger de campagne. Il y a là (et je n'oublie ni Martine, ni Lucie Renaudot) tout un en-

semble où se dessine l'entière pensée de nos ébénistes et, pour un peu, elle sera au point.

Quant aux arts voisins, à la verrerie, à la céramique, à la dinanderie, il y a longtemps que les Chapelet, les Delaherche, les Dammouse, le génial Carriès et Bigot ont réalisé un art nouveau. Et, à ce Salon, Jean Luce, Daum, les deux Sala et Marguerite de Félice, Lenoble, Choumeil, Rumèbe, Suzanne Lalique, — l'une des véritables artistes qui auront, avec le somptueux Mayodon, les Massoul, Aubert, Serrière et Henri Thomas, contribué au renouveau de la manufacture de Sèvres, — ajoutent encore à la contribution de ces maîtres.

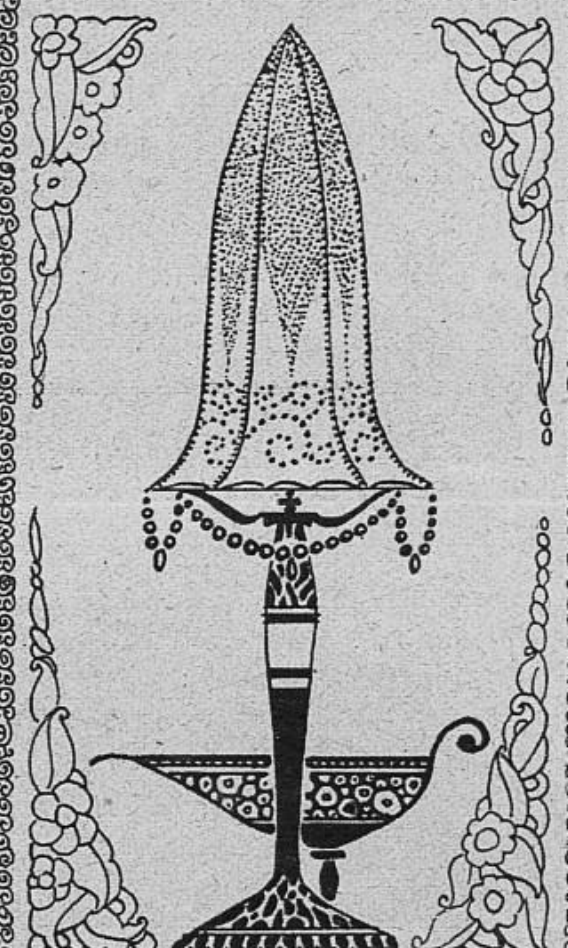
Le service si passionnément créé par l'oncle Hansi à l'inspiration des *Annales* avait une place tout indiquée à ce Salon des arts appliqués. On en connaît la genèse ; on sait que là-bas, à Colmar, dans la sérénité d'un talent à son apogée, le maître als-

acien y fit passer toute la grâce, tout le sourire de l'Alsace, en la personne de ses enfants, de ses petites Suzel aux yeux candides, au visage si gentiment encadré dans la coiffe nationale, de ses chers petits bonshommes, si crânes sous la toque fourrée. Ils sont là tous, espiègles et combien vivants, en je ne sais combien de tableautins plus ingénieux, plus gracieux les uns que les autres, plus évocateurs de la chère Alsace, de son paysage, de son ciel, de sa montagne bleue, de sa joie revenue. C'est la première fois que cette œuvre si vraiment nationale passe sous les yeux du grand public parisien, et le succès qu'elle remporte concorde bien avec celui qu'elle ne cesse de trouver depuis quatre mois, où pas un jour n'a passé qu'elle n'allât apporter à la table familiale française la gaieté et les plus chers souvenirs.

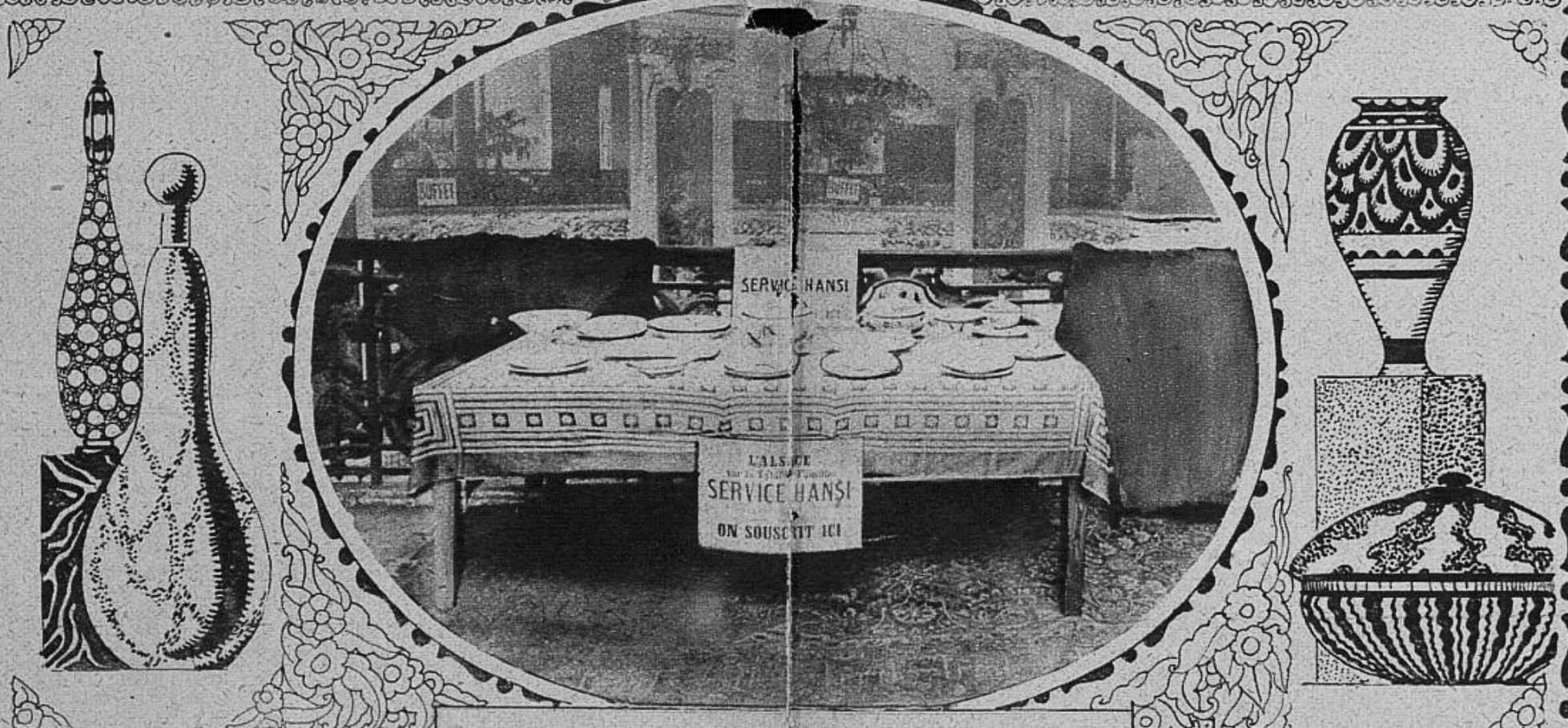
Les arts du livre sont bien représentés à l'exposition automnale, avec Bernheim jeune, Carlgègle, dans ses illustrations des « plus jolies roses de l'anthologie grecque », Maurice Denis, Maxime Dethomas, Charles Guérin, Laboureur et Bernard Naudin, avec ses bois « illustrant les grands moralistes » et ses dessins pour *Le Neveu de Rameau*, dessins où son crayon lutte vraiment de fantaisie avec Diderot.

(Photos « Annales ».)

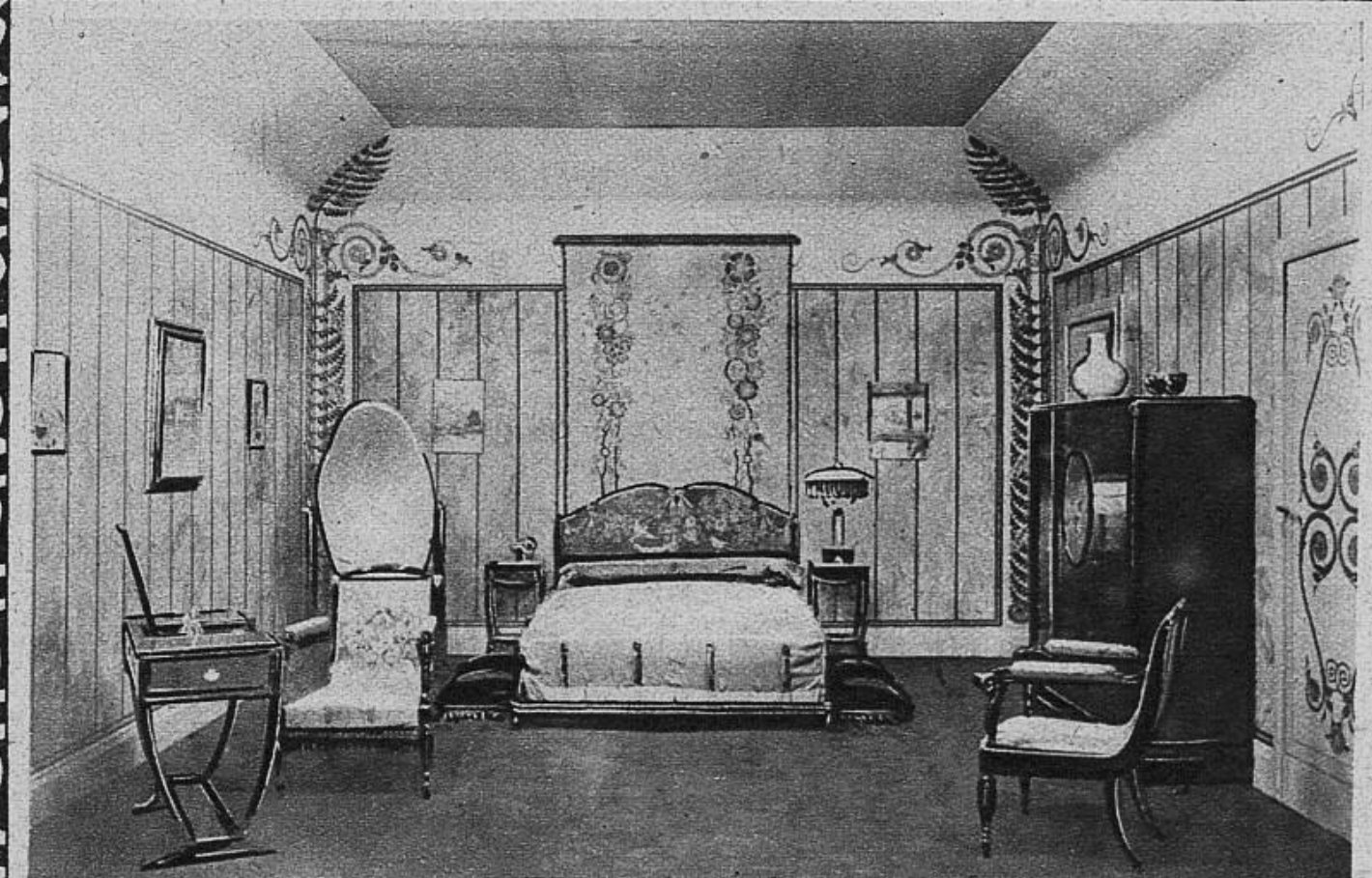
LÉON PLÉE.



Salon, par François-Mathieu Gallerey.



Le Service Hansi-Annales.



Chambre à coucher, par Pierre Lahalle et G. Levard (Appartient à M. F...)

CELLES QUI TRAVAILLENT

Parachutistes

QU'ON NE ME PARLE PLUS de la pusillanimité féminine. Depuis que j'ai vu une jeune fille descendre d'un avion en parachute, à une hauteur de mille mètres, sur l'aérodrome du Bourget, je dis qu'une femme égale un homme par le courage.

Certes, nos mères n'avaient pas prévu ce nouveau métier féminin. Car c'est un métier que celui de parachutiste, et qui «rapporte gros». Une parachutiste gagne aisément quatre mille francs par mois. Mille francs chaque dimanche. A chaque meeting d'aviation, il y a, désormais, une descente en parachute. C'est même le «clou» du meeting. Le public, déjà blasé sur les acrobaties des aviateurs (loopings, vrilles, glissades, renversements), ne l'est pas encore sur la descente en parachute, surtout lorsque cette descente est opérée par une jolie fille en pleine jeunesse. Il sait que, malgré les perfectionnements apportés dans l'industrie du parachute, un danger subsiste, ou, plutôt, un risque, celui, par exemple, que le tissu soit légèrement atteint par l'humidité. Alors, le parachute ne se déploie pas — et c'est la mort. C'est pourquoi il y a toujours un petit frisson d'émotion lorsque la parachutiste s'avance.

Elle est vêtue de la combinaison des pilotes et coiffée du bonnet de cuir. Quelques-unes, par genre, portent un pantalon de mécano et un chandail qui les font ressembler à de grands gamins.

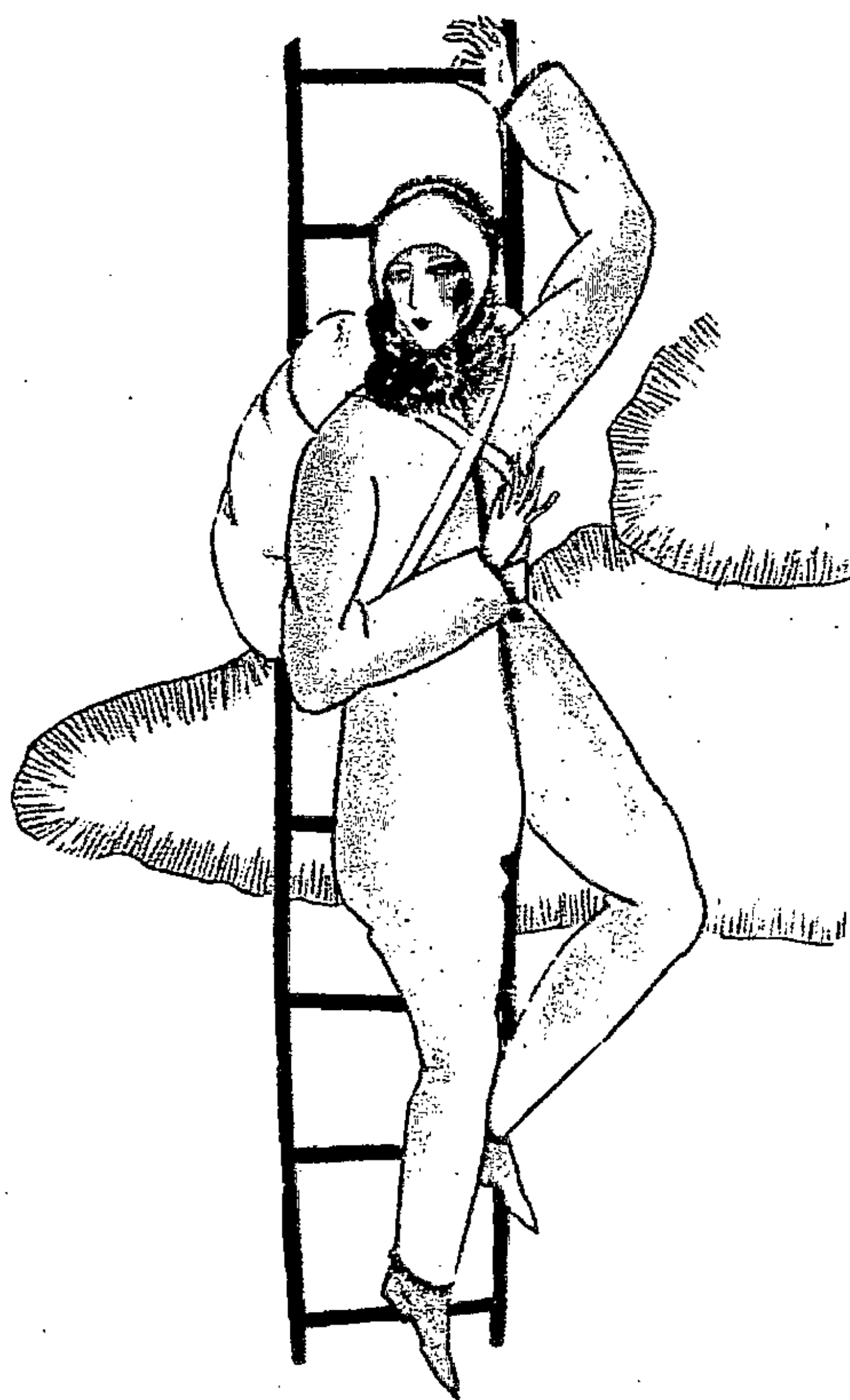
Le parachute est plié, roulé dans des lanières et fixé aux épaules de la parachutiste, tel un paquetage du soldat auquel il ressemble par le volume, sinon par la forme.

La petite parachutiste escalade la carlingue de l'avion. Mise en marche, départ; l'avion s'élève, prend de la hauteur en faisant un tour au-dessus du terrain. Tous les yeux des spectateurs sont fixés sur lui. Lorsqu'il atteint cinq cents mètres au minimum, la parachutiste escalade la carlingue, et à la grâce de Dieu !

J'ai demandé, un jour, à une de nos parachutistes les plus célèbres, à Mme Carmen Soler, ses impressions pendant cet instant pathétique.

— Elles ne sont pas très agréables, me répondit-elle. La minute psychologique est celle où je me décide à enjamber la carlingue et à

descendre la petite échelle de fer qui pend au flanc de l'avion. Mais c'est surtout quand j'en atteins le dernier échelon qui se balance dans le vide et qu'il faut l'abandonner pour me jeter dans l'espace. Alors, l'instinct lutte contre la volonté ! Mais c'est la volonté qui l'emporte et je me lance de toutes mes forces. J'ai, à ce moment-là, mon parachute toujours plié sur mon dos et retenu à mes épaules par sa double courroie. Il s'agit qu'il se déploie. S'il ne se déploie pas, je suis morte. Pour qu'il se déploie automatiquement, il suffit que je porte la main à gauche, sur mon cœur, et que j'appuie sur le bouton de la courroie. C'est un réflexe naturel, paraît-il. Au bout de soixante à quatre-vingts mètres de chute, le parachute s'ouvre dans un claquement sec semblable à celui que font les ménagères lorsqu'elles secouent les draps de la lessive. Je me sens alors portée par quelque chose de mou et je ballote au milieu du sifflement des cordes et des appels du vent. Cela fait



une étrange musique qui ne réussit pourtant pas à faire paraître moins longue la descente. Je ne me sens vraiment tranquille que lorsque mes pieds touchent enfin le sol...

Parfois, l'appel du sol est quelque peu brutal. Il n'est pas rare que la parachutiste fasse un saut d'un mètre, et même plus. Si le pied porte à faux, c'est l'entorse, ainsi qu'il advint cet été à la courageuse M^{me} Peuillot, lors d'un meeting en Bretagne. La grande originalité de cette descente, c'est que la charmante jeune femme était «balancée», si j'ose dire, par son mari, le pilote Paul Peuillot.

Il se crée, en effet, vite une accoutumance devant le danger, non seulement chez la parachutiste, mais encore chez ses parents les plus proches. C'est ainsi qu'on put voir, cet été, sur la côte normande, une dame parachutiste descendre

de mille mètres devant son mari et son petit garçon. Une autre fois, c'est une adolescente que ses parents attendaient, le nez en l'air et, je suppose, le cœur battant.

L'ancêtre des parachutistes est, après Léonard de Vinci, qui fit, en 1495, le premier dessin de parachute, un certain Sébastien Normand, qui, en 1783, se jeta du haut de la tour de l'observatoire de Montpelier. Mais la première vraie descente en parachute eut lieu en 1797. Elle fut faite, à Paris, par Jacques Garnerin, qui se lança de mille mètres de la nacelle d'un ballon.

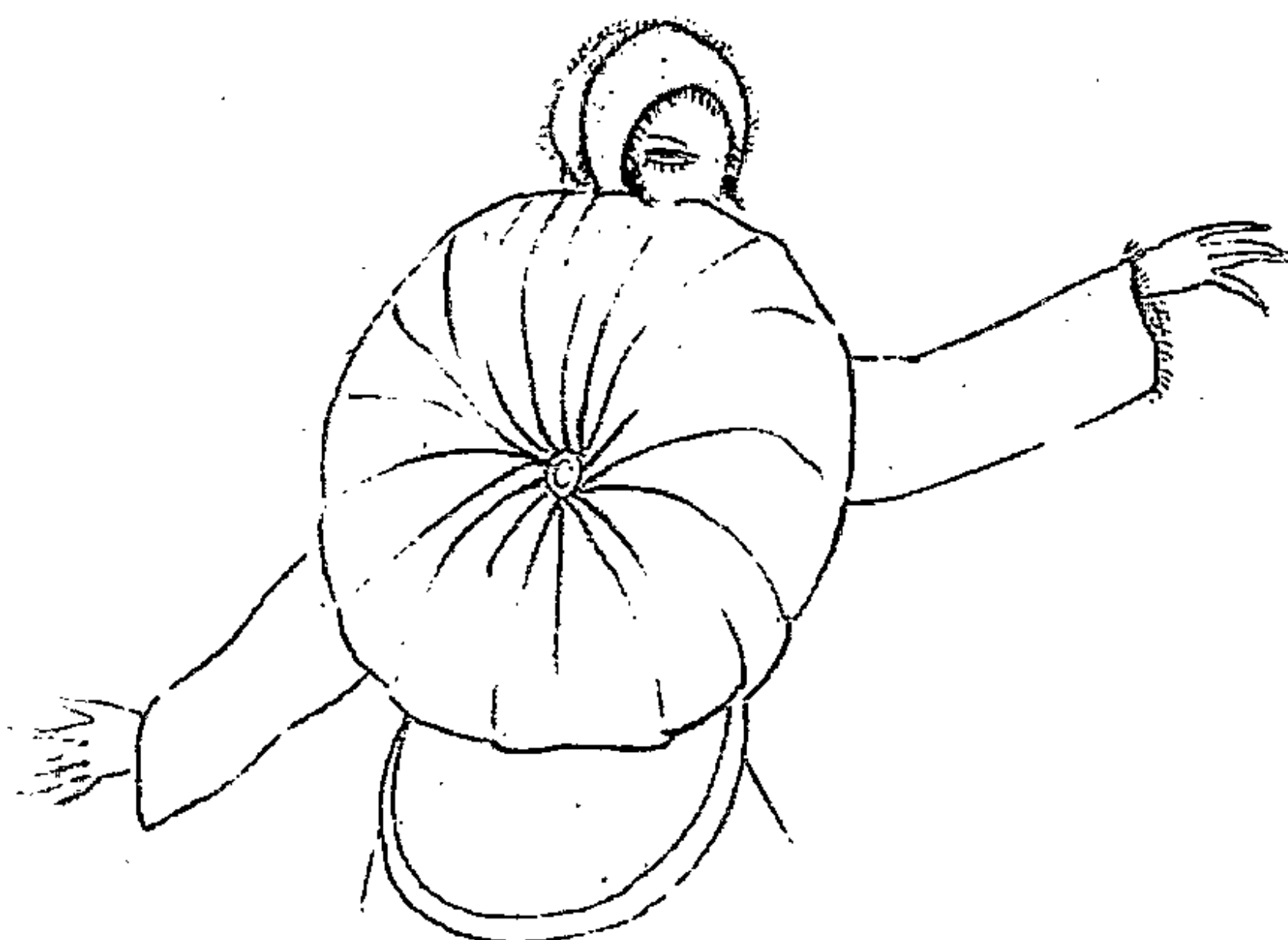
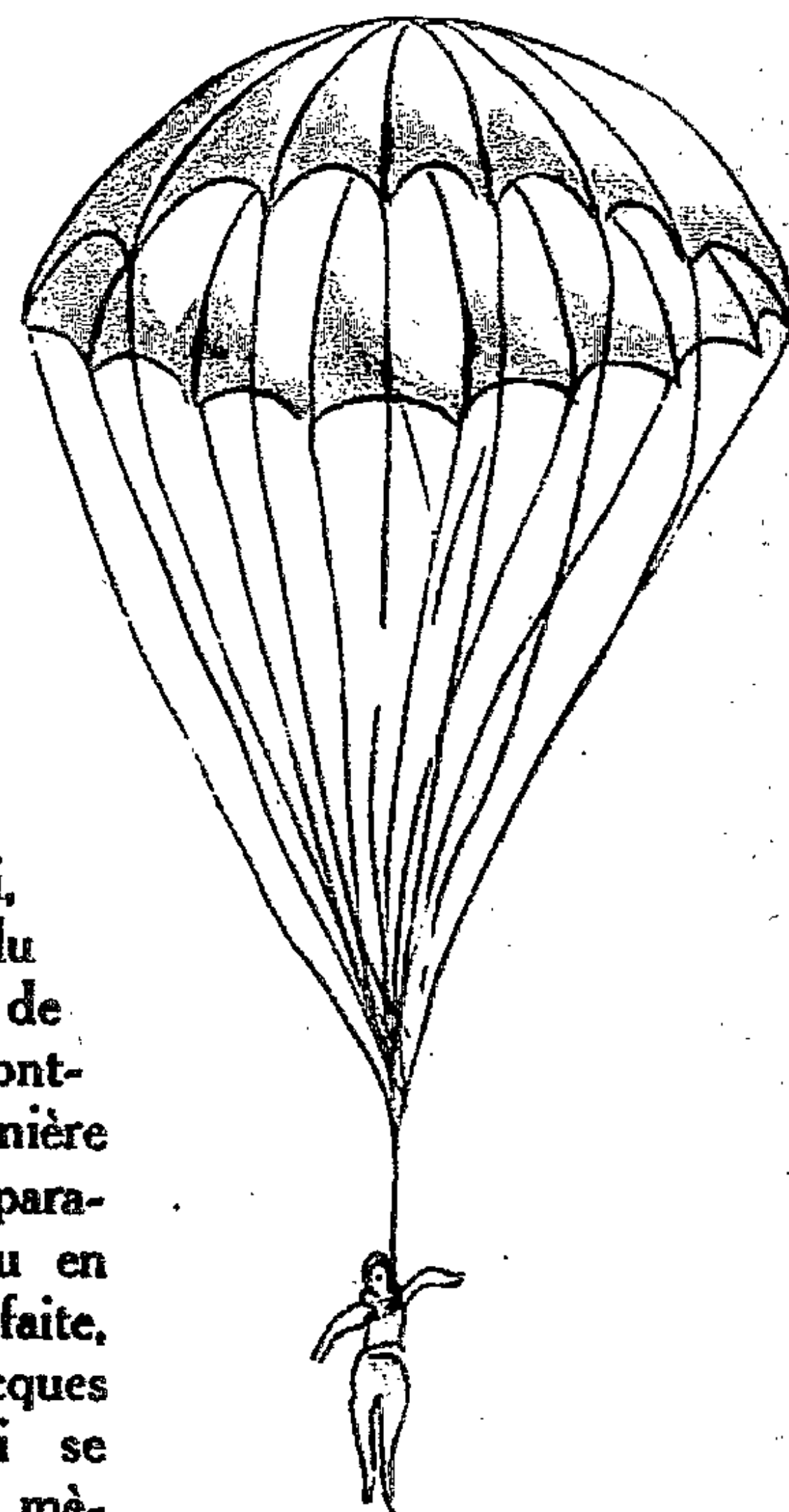
En l'an 1900, M^{lle} Paulus exécuta, à Francfort-sur-le-Mein, plusieurs descentes heureuses. Mais elle n'en faisait pas métier. Cette virtuose du parachute se livrait à ce sport par plaisir.

Tandis que les dames parachutistes d'aujourd'hui, organisées en syndicat, prétendent gagner leur vie en la risquant. Elles ont calculé qu'à raison d'un meeting par dimanche d'été dans chaque sous-préfecture, il y avait largement du travail pour les quinze à vingt dames parachutistes qui se promènent dans le ciel de France. Jusqu'à présent, la concurrence, on le voit, n'est pas trop grande entre elles.

En sachant maintenir leurs prix, elles pourront très bien se faire de bonnes rentes pour leur vieillesse.

LOUISE FAURE-FAVIER.

(Dessins de CHÉRIANE.)





Le Cœur des Autres

Pièce en trois actes de GABRIEL MARCEL, représentée pour la première fois au Nouveau-Théâtre, le 17 mars 1921 (1)

ACTE II

*Quelques jours plus tard. Même décor.
Le soir, après dîner.*

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE, DANIEL

(Ils finissent de prendre le café.)

DANIEL. — Je ne comprends tout de même pas pourquoi tu ne m'as pas dit cela tout de suite.

ROSE. — Rappelle-toi que j'ai voulu te parler, mais tu étais si pressé de me lire ta scène...

DANIEL. — Soit; mais, aussitôt ma lecture terminée, tu aurais pu me répéter ce qui s'était dit entre vous; c'était assez important.

ROSE. — Que veux-tu! On n'est pas toujours à la disposition; le moment était passé.

DANIEL. — Je ne comprends pas très bien pourquoi... Oui, tout de même... En un sens, d'ailleurs, je ne puis dire que je regrette que tu aies un peu différé ce récit. Peut-être n'aurais-je pas pu terminer ma pièce aussi facilement si j'avais su qu'ici même la situation s'était sensiblement modifiée.

ROSE. — Alors, tout est pour le mieux.

Un silence.

DANIEL. — Seulement, voilà un état de choses nouveau dont il va falloir tenir compte.

ROSE. — Que feras-tu?

DANIEL. — Je ne sais pas du tout. Conseille-moi.

ROSE. — Conviens que ce n'est pas un rôle facile pour moi.

DANIEL. — On dirait que tu es sombre, aujourd'hui.

ROSE. — Je ne suis pas sombre.

DANIEL. — Mais?

ROSE. — Sans mais.

DANIEL. — Si je t'ai bien comprise tout à l'heure, c'est bien parce que tu m'en voulais que tu as si longtemps tardé à me faire ce récit. N'est-ce pas?

ROSE. — C'est beaucoup dire...

DANIEL. — Et je suis en train de chercher exactement de quoi.

ROSE. — Cela m'a certainement peiné de voir combien cet enfant avait été malheureux.

DANIEL. — Je garde encore des doutes là-dessus.

ROSE. — Il n'y a pas le moindre doute à avoir. Ton attitude est trop commode, l'appétit ne prouve décidément rien.

DANIEL. — Quoi? Ah! bon!...

ROSE. — Ce petit a cruellement souffert, en particulier de ton ironie.

DANIEL. — Ironie pourtant bien inoffensive.

ROSE. — Avec un enfant, je ne crois pas qu'il y ait d'ironie inoffensive.

DANIEL. — Je me suis trompé une fois de plus.

ROSE. — Oui..., mais tu prends peut-être un peu légèrement ton parti de ces erreurs.

DANIEL, *la regardant*. — Mais dis donc!...

ROSE. — Avec cela, il n'y a rien d'étonnant à ce que cette conversation ait remué en moi bien des souvenirs pénibles.

DANIEL. — Par exemple?

ROSE. — Je te croyais plus d'imagination.

DANIEL. — Je voudrais être sûr de comprendre.

ROSE. — Il ne devrait pas être nécessaire que je mette les points sur les *i*. Quand cet enfant m'a demandé pourquoi tu n'avais pas épousé sa mère..., que fallait-il que je réponde?

DANIEL. — Ce que tu as vraisemblablement répondu; que ça ne le regarde pas, et qu'il n'a pas à se mêler de comprendre, ou à plus forte raison de juger les actions de son père.

ROSE. — Penses-tu l'avoir convaincu?

DANIEL. — Je n'en sais rien, et je t'avouerai même que ça m'est égal. D'ailleurs, tout cela devait arriver un jour ou l'autre. Ce qui est étonnant, c'est que cela ait tant tardé.

ROSE. — Cela te console?

DANIEL. — Non, mais, enfin, ce qui arrive est dans l'ordre.

ROSE. — Il va se creuser la tête.

DANIEL. — Tu lui attribues une profondeur de sentiments...

ROSE. — A laquelle tu as vraiment trop grand intérêt à ne pas croire.

DANIEL. — Même s'il en vient à supposer que sa mère n'était pas épousable, ce qui est l'exacte vérité..., je t'accorde que c'est extrêmement pénible, j'aurais fait l'impossible pour

qu'il pût garder de cette pauvre femme une idée différente; mais...

ROSE. — J'aimerais savoir en quoi cet impossible-là aurait consisté.

DANIEL. — Je ne suis pas habitué à ces notes amères dans ta voix.

ROSE. — Mais il n'est pas question de moi; moi, je constate; voilà tout.

DANIEL. — Tu ne préférerais tout de même pas, je suppose, qu'il crût que j'ai séduit sa mère et que j'ai refusé de l'épouser? Si j'avais été le premier..., ou même le second... Mais, enfin, à ma connaissance, ils avaient été au moins deux. Je dis au moins.

ROSE. — Oui, je sais. Tu avais tous les droits, c'est certain.

DANIEL. — Crois-tu que je devrais lui parler, à ce mioche? Je ne te cache pas que cela me paraît terriblement scabreux. Si jamais il allait me poser cette question...

ROSE. — Il n'y a guère de danger. Et puis, tu aurais toujours la ressource de répondre comme je l'ai fait.

DANIEL, *suivant sa pensée*. — D'un autre côté, ne rien dire ce n'est peut-être pas non plus une solution bien fameuse. Est-ce qu'il sait que je suis au courant?

ROSE. — Non, comment veux-tu? Je ne l'ai pas vu seul depuis cette après-midi.

DANIEL. — Oui, c'est vrai... Mais il a dû être étonné que tu ne m'aies pas répété votre conversation.

ROSE. — Je n'en sais rien. Ces derniers temps, nous n'avons pas parlé de toi.

DANIEL. — Vous vous êtes promenés longuement ensemble, dimanche...

ROSE. — Oui, il a été tout ce qu'il y a de plus affectueux, confiant. Je ne l'avais jamais vu ainsi; il m'a parlé de sa petite enfance, ce qui lui arrive très rarement... Tu sais qu'il remarque bien plus de choses qu'on ne pourrait croire?

DANIEL, *pensif*. — Il se peut que je l'aie méconnu, en effet... Seulement, alors, il est pénible que cette situation se prolonge. Comment s'expliquera-t-il que tu ne m'aies pas mis au courant? Et puis, enfin, maintenant qu'il sait que je suis son père...

ROSE. — Tu te sens tenu de le devenir un peu plus.

DANIEL. — Il est, en tout cas, en droit d'attendre davantage de moi.

ROSE. — Malheureusement, il a de la mé-

(1) Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset, 1921.
Voir *Les Annales* du 20 novembre 1921

moire; et s'il vient seulement d'apprendre que tu es son père, tu n'as jamais cessé de savoir qu'il était ton fils.

DANIEL. — Ce qui est fait est fait; mais le temps perdu se rattrape, et s'il y a un peu d'étoffe dans ce gamin, comme tu as l'air de le penser...

ROSE. — Je ne le pense pas, j'en suis certaine.

DANIEL. — Je trouverai bien moyen de me concilier son affection.

ROSE. — Un peu terrible d'avoir à se servir de ce mot-là, tu ne trouves pas?

DANIEL. — Mais cela ne me dit pas du tout s'il faut que je lui parle.

ROSE. — Est-ce qu'il est vraiment nécessaire que tu aies un plan?

DANIEL. — Je n'ai aucune confiance dans les élans spontanés de mon cœur.

ROSE. — Pourquoi?

DANIEL. — D'ailleurs, la spontanéité, c'est toujours dangereux.

ROSE. — Oui..., l'amour aussi.

Un silence.

DANIEL. — Ah! je crois que j'y suis.

ROSE. — Qu'est-ce qui se passe?

DANIEL. — C'est ma pièce que tu n'avales pas. Je conviens, d'ailleurs, qu'elle tombe mal.

ROSE. — Ta pièce n'a rien à voir là dedans. Je t'ai dit, une fois pour toutes, ce que je pense à ce sujet. Je ne suis pas une girouette.

DANIEL. — Avoue, cependant, que, l'autre jour, quand je t'ai lu cette scène, tu as éprouvé une impression désagréable.

ROSE. — Je sortais bouleversée de ma conversation avec Jean...

DANIEL. — Oui, cette coïncidence est si curieuse... Il y a peut-être dans cette scène des mots que vous veniez de dire; qui sait si, au moment même où je les écrivais, un de vous ne les prononçait pas?

ROSE. — Cette pensée te ravit?

DANIEL. — Non, mais c'est troublant, c'est...

ROSE. — Après tout, il n'y a rien là de fortuit.

DANIEL. — Il y a au moins le synchronisme.

ROSE. — N'oublie pas non plus la façon dont la scène tourne, n'est-ce pas?

DANIEL. — Bien entendu.

ROSE. — L'espèce d'émoi dangereux que tu prêtes à ton Gilbert... Je te demanderai seulement de ne plus même faire de rapprochement entre la scène fictive et la scène réelle. Cela m'est intolérable.

SCÈNE II

LES MÊMES, CLÉMENCE, puis DE CHARLANNE.

CLÉMENCE. — C'est M. de Charlanne qui demande s'il peut entrer juste cinq minutes.

DANIEL. — Faites entrer. (*Clémence sort. A Rose.*) Que peut nous vouloir cet imbécile? (*A de Charlanne, qui entre.*) Entrez, mon cher ami.

DE CHARLANNE. — Je vous présente mes hommages, madame. (*A Daniel.*) Comment vas-tu, depuis ce matin?

ROSE. — Bonjour, monsieur!

DE CHARLANNE. — Pardon de venir à cette heure indue, mais ta lecture m'a fait une si forte impression, et j'ai été sur le moment si incapable de la formuler décemment, que j'ai tenu à venir t'en faire mes compliments avant mon départ.

ROSE. — Vous quittez Paris, monsieur?

DE CHARLANNE. — Nous allons passer trois mois à Cannes, madame, comme tous les ans; la santé de M^{me} de Charlanne ne s'accommode pas de nos hivers parisiens. (*A*

Daniel.) Tu sais, c'est vraiment magistral. Et puis, la donnée est originale, un peu osée, même bien osée... Enfin, grosse, très grosse impression, cela je peux t'affirmer... D'ailleurs, il y aura un écho dans *Le Gaulois*. Ne me remercie pas, c'est la moindre des choses... Il se peut que le public tique un peu devant certaines situations. Ce jeune homme..., cette jeune belle-mère... Mais quoi! c'est Phèdre. C'est Phèdre, après tout!

DANIEL. — Mais non, mon cher ami, c'est exactement le contraire. Mon héroïne n'éprouve pour Gilbert que l'affection maternelle la plus normale.

DE CHARLANNE. — J'entends bien, j'entends bien. Mais, enfin, c'est tout de même le fils de son mari. Peut-être quelques petites expressions à atténuer çà et là, des riens... Le public a l'oreille fine! Avec du doigté, on peut tout lui faire accepter. Autrement, c'est le chahut. Eh bien! non, surtout pour une pièce d'une pareille tenue littéraire... Je sais bien qu'il y a des chahuts célèbres, glorieux, même: *Henriette Maréchal* et même, mon Dieu, même *Hernani*. Mais, enfin, il n'en faut plus. D'abord, je ne sais pas si vous êtes comme moi, chère madame, mais je remarque qu'on ne se choque plus sans raison. C'est admirable à quel point l'éducation du public s'est faite dans ces dernières années. Pour moi qui suis un vieil habitué du théâtre, c'est frappant... Tiens, un type comme de Curel, par exemple, il peut écrire ce qu'il veut, il est sûr de trouver un public. (*Levant un doigt.*) A condition qu'il se soumette à certaines règles inéluctables, il est sûr d'avoir le public derrière lui.

ROSE. — Peut-être y a-t-il un soupçon de snobisme dans cette docilité; vous ne croyez pas?

DE CHARLANNE. — Ah! madame, je ne sais pas; ceux que vous appelez les snobs constituent tout de même l'avant-garde du goût. Allons, je ne veux pas m'attarder. Peut-être nous retrouverons-nous tout à l'heure chez les Maneuil?

DANIEL. — Oui, nous comptons y aller.

DE CHARLANNE. — Tant mieux..., chère madame...

Il baise la main de Rose et sort accompagné par Daniel, qui revient aussitôt après.

SCÈNE III

DANIEL, ROSE

ROSE. — Dis-moi, est-ce qu'il y en avait beaucoup de ce calibre à ta lecture?

DANIEL. — Dieu merci! il était seul de son espèce. Mais j'ai fait une scène à Certier, à la sortie.

ROSE. — Il y avait de quoi. Et vous vous tutoyez?

DANIEL. — Nous avons été au collège ensemble.

ROSE. — Il paraît dix ans de plus que toi.

DANIEL. — Tout simplement parce qu'il est chauve.

ROSE. — Et ce monocle..., et *Hernani*...

DANIEL. — Embrasse-moi!

ROSE, étonnée. — Pourquoi?

DANIEL. — J'avais le cœur serré, tout à l'heure, tu ne t'en es pas aperçue?

ROSE. — Mais non!...

DANIEL. — Allons, je ne suis pas seul de mon espèce.

ROSE. — Naturellement, il m'arrive aussi de ne rien comprendre à rien... Il ne faut pas m'en vouloir. Certainement, je t'ai parlé tout à l'heure autrement que je n'aurais dû le faire.

DANIEL. — Tu m'as un peu peiné, en tout cas.

ROSE, tendrement. — Tant mieux!

DANIEL. — Hein?

ROSE. — Il m'est arrivé de me demander si on pouvait te faire de la peine autrement qu'en critiquant tes pièces. C'est vrai, tu sais... Oh! c'est peut-être mal de ma part, mais que veux-tu?

DANIEL, gravement. — Oui, de ta part, c'est mal, certainement, parce qu'enfin tu devrais savoir à quoi t'en tenir. Toi et moi, nous ne sommes pas deux, mais un...

ROSE. — C'est peut-être justement cela qui m'effraie quelquefois. Tu n'as jamais l'air de me considérer comme quelqu'un d'autre.

DANIEL, ardemment. — Eh bien! est-ce que ce n'est pas ce qu'il y a de plus beau au monde? Ah! il y a dans ma vie bien des pages lamentables que je voudrais voir arrachées, mais notre union, ça...

Il n'achève pas; il a un geste comme pour dire: cela tient.

ROSE, profondément. — Merci de me dire cela, mon Daniel.

DANIEL. — Il ne faut pas me remercier, ce n'est pas une charité que je te fais.

ROSE. — Non, je sais bien que tu penses ce que tu dis.

DANIEL. — Rose, mon amour pour toi, ce n'est pas quelque chose en moi à côté d'autre chose, c'est moi tout simplement; l'idée que je pourrais vivre sans toi..., te survivre, par exemple..., je ne sais pas; elle me rendrait fou.

ROSE. — Tu d'sais vrai tout à l'heure, je le sais bien. Nous sommes un et non pas deux. (*Profondément.*) Mais je ne suis pas sûre que ce soit ce qu'il y a de plus beau au monde.

DANIEL. — Comment?

ROSE. — Quand on n'est plus qu'un seul..., comment t'expliquer cela? On ne se donne plus rien.

DANIEL. — Evidemment, ce n'est plus la peine, cela n'a plus de sens.

ROSE. — Oui, seulement, c'est terrible, parce que cela peut tout de même devenir un prétexte pour ne plus penser qu'à soi. Et puis, je vais te dire... Au fond, ce n'est pas juste... Quand l'un est ce que tu es et que l'autre est quelqu'un qui ressemble à tout le monde... Tu as bien pu m'annexer; mais comment est-ce que je t'annexerais, moi? Alors, toi..., tu peux bien te dispenser de tenir compte de moi; mais, moi, il faut tout de même que je continue toujours à donner.

Un long silence, chacun s'absorbe dans ses pensées; Daniel médite sur les phrases que Rose vient de prononcer.

ROSE. — En tout cas, tu me peineras en plaçant ce que je viens de te dire... Je n'aime pas quand tu as l'air de graver une parole en toi... N'est-ce pas? Voilà le petit qui vient nous dire bonsoir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN

DANIEL, affectueusement. — Tu vas te coucher?

JEAN. — Oui.

DANIEL. — Reste un instant avec nous. On ne te voit pas du tout, ces temps-ci.

ROSE. — Il ne faut pas lui reprocher de se coucher tôt, il a besoin de beaucoup de sommeil.

DANIEL. — Il n'en mourra pas de s'être couché dix minutes plus tard.

ROSE. — Evidemment.

DANIEL. — D'ailleurs, il va bientôt falloir que nous nous habillions pour aller chez les Maneuil.

ROSE. — C'est vrai.

DANIEL. — Mais nous avons encore un

Instant. (A Jean.) Alors, dis-moi, qu'est-ce que tu potasses, en ce moment?

JEAN. — Rien de particulier.

ROSE. — Voyons, Jean...

DANIEL. — Est-ce que tu prends goût à la philo?

JEAN, indistinctement. — Heu !..

DANIEL. — Tu as eu une meilleure note pour ton dernier devoir, d'après ce que j'ai su.

JEAN. — Oui.

DANIEL. — C'est encourageant. (Un silence.) De quoi est-ce qu'on vous parle, en ce moment?

JEAN. — De la perception extérieure.

DANIEL. — Ah! eh bien! c'est intéressant, cela. Et alors..., est-ce qu'il existe décidément, ce pauvre monde extérieur? (Jean a un léger mouvement d'épaules.) Moi, je sais que cela me paraissait beaucoup plus distingué de dire qu'il n'existe pas, mais je ne sais pas au juste, je l'avoue, ce que j'entendais par là... Est-ce que vous causez quelquefois entre vous de ce dont il a été question en classe?

JEAN. — Non.

DANIEL. — De quoi est-ce que vous parlez?

JEAN. — Ça dépend.

DANIEL. — Mon pauvre bonhomme, ce n'est pas commode de te tirer les mots. (A Rose.) Ma chérie, il me semble que tu devrais aller t'habiller. Du reste, j'irai te rejoindre dans quelques minutes.

ROSE. — Comme tu voudras!

Elle sort lentement, comme avec inquiétude.

SCÈNE V

DANIEL, JEAN

DANIEL. — Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

JEAN. — Il n'y a rien du tout.

DANIEL. — Je sais... Enfin, ta marraine m'a dit...

JEAN, les yeux baissés. — Ce n'est plus la peine de parler de parrain et de marraine.

DANIEL. — Oui, justement. Je regrette beaucoup que tu aies appris cela de cette façon brusque. J'aurais naturellement désiré que les choses se passassent autrement.

JEAN. — Cela serait toujours revenu au même.

DANIEL. — Non, on ne peut pas dire cela. Il y a tout de même une façon d'amortir les chocs.

JEAN. — D'ailleurs, rien ne t'empêchait de me parler.

DANIEL. — Voyons, ne parle pas ainsi les yeux baissés... J'estimais que tu étais encore beaucoup trop jeune pour qu'il convînt de te mettre au courant. Et encore maintenant, je suis sûr que j'avais raison.

JEAN. — Cela se peut.

DANIEL. — Sous un certain rapport, il vaut mieux que tu saches à quoi t'en tenir. Ton ignorance pouvait mettre entre nous une certaine gêne, du moins en ce qui me concerne.

JEAN. — Ah?

DANIEL. — Oui, en te traitant d'une façon trop paternelle, je t'aurais ouvert les yeux.

JEAN. — Alors, c'est pour ça?...

DANIEL. — Quoi?

JEAN. — Que tu as été comme ça avec moi?

DANIEL. — Que veux-tu dire?

JEAN. — Il est certain qu'il ne doit pas y avoir beaucoup de pères qui traitent leur fils comme tu m'as traité.

DANIEL. — Je ne t'ai pas traité durement.

JEAN. — Oh! non...

DANIEL. — Je n'ai pas été sévère.

JEAN. — Non plus.

DANIEL. — Alors... Tu trouves que je n'ai pas su m'y prendre avec toi?

JEAN. — Ça dépend.

DANIEL. — Enfin, explique-toi.

JEAN. — Tout dépend de ce qu'on cherche.

DANIEL. — Je ne crois pas que tu te fasses une idée bien exacte du petit bonhomme buté, maussade, auquel nous avons eu affaire.

JEAN. — Oh! ce n'est pas la peine de dire nous.

DANIEL. — Comment?

JEAN. — Toi... et elle..., cela fait deux...

DANIEL. — Il ne faut pas dire elle, Jean, c'est grossier.

JEAN. — Comment veux-tu que je dise, à présent?

Un silence.

DANIEL. — Eh bien! nous chercherons. En attendant..., tu pourras toujours dire marraine.

JEAN, avec ironie. — Et toi, je te dirai papa?

DANIEL. — Tu diras ce que tu voudras.

Un silence.

JEAN. — Maintenant, est-ce que je peux aller me coucher?

DANIEL, nerveux. — Tu as donc tellement sommeil?

JEAN. — Oui, assez.

DANIEL. — Il ne faut pas se laisser aller constamment à son envie de dormir... ou de manger.

JEAN. — Ah!

DANIEL. — J'aurais voulu te parler ce soir, pour la première fois, d'homme à homme... Il est très possible que, dans le passé, je n'aie pas toujours été tout à fait juste pour toi. Mes amis et moi, nous avons des natures très différentes de la tienne, beaucoup plus expansives, plus vibrantes aussi probablement; il est, par conséquent, tout naturel que j'aie mis quelque temps à comprendre ton cas. (Mouvement de Jean.) Tu vois que je ne fais aucune difficulté pour reconnaître mes erreurs. Cela devrait t'encourager. Mais il me semble que, maintenant, nous devrions, tous les deux, — tu vois, je dis tous les deux, — faire table rase du passé... Si je t'ai fait de la peine, mon petit, je te répète que je le regrette. Je ne vois vraiment pas ce que je pourrais dire de plus... Et je comprends aussi très bien que tu sois un peu troublé en ce moment; tu fais forcément des retours sur le passé, et tu es bien jeune pour ces réflexions-là. Aussi, te demanderai-je de remettre à plus tard, dans la mesure où cela t'est possible, certaines questions que tu peux être tenté de te poser. Tu vois si je te parle franchement. Il y a un âge pour tout, et on ne gagne rien à vouloir anticiper. Plus tard, je ne vois pas du tout ce qui pourrait nous empêcher de parler ensemble..., même de ta maman...

JEAN, violemment. — Ah! non, par exemple, jamais...

DANIEL. — Comment?

JEAN. — Je ne parlerai jamais de maman avec toi.

DANIEL. — A ton aise, mon vieux! Si tu t'opposes à ce que s'établisse jamais entre nous l'intimité qui doit exister normalement entre un père et son fils, libre à toi. Je n'insisterai pas. Note bien, d'ailleurs, que je n'attache aucune importance à ce que tu viens de dire. Tu es encore tout troublé, je te le répète, il y a là comme une petite plaie à laquelle nous laisserons le temps de se cicatriser. Je suis parfaitement certain qu'il viendra un moment où tu éprouveras toi-même le besoin d'avoir avec moi certaines conversations pén-

bles en un sens, mais tout de même nécessaires et bienfaisantes par d'autres côtés.

JEAN, brutalement. — Jamais, ou alors tout de suite.

DANIEL. — Qu'est-ce que c'est que ce ton?... Quelqu'un (je ne sais pas, moi; une bonne, par exemple) t'aurait monté la tête contre moi que tu ne me parlerais pas autrement, ni plus grossièrement.

JEAN. — Va, tu t'en es bien chargé tout seul, de me monter la tête. Quand on écrit des pièces sur ces choses-là...

DANIEL. — Hein? A quoi fais-tu allusion, s'il te plaît?

JEAN. — Eh bien! à ta pièce.

DANIEL. — Quelle pièce?

JEAN. — Celle où il est question de moi.

DANIEL, avec ironie. — Je peux te rassurer, il n'est nullement question de toi. Le jeune homme que je mets en scène ne présente pas avec toi le moindre point commun. J'aimerais trouver en toi un peu de sa bonne grâce et de sa délicatesse... Mais je te demanderai qui t'a donné l'autorisation de lire ce manuscrit.

JEAN. — Personne.

DANIEL. — Alors, tu lis en cachette? Voilà tes mœurs, voilà ce qui se cache sous ce masque? (Il le prend par les deux bras et le regarde durement dans les yeux.) Et peut-on savoir dans quel but tu as accompli cet exploit?

JEAN, sourdement. — Je n'avais personne pour me renseigner sur toi, j'ai pensé qu'en lisant ce que tu écris j'en apprendrais peut-être plus long qu'en posant des questions auxquelles on ne veut pas répondre. J'avais raison. C'était la bonne porte.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSE, en toilette décolletée.

ROSE. — Daniel, ce n'est pas raisonnable. Ce garçon doit être au lycée demain à huit heures.

DANIEL. — Alors, tu es prête?

Jean a pris la main de Rose.

ROSE. — Qu'est-ce qu'il y a?

DANIEL. — Eh bien! Jean, je crois que ce que tu as de mieux à faire, c'est d'aller te coucher. Nous reparlerons demain.

ROSE. — Tu as l'air fâché.

DANIEL. — Figure-toi que ce monsieur n'a rien trouvé de mieux que de lire en cachette *L'Enfant Taciturne*.

ROSE. — Mais Jean...

DANIEL. — Voilà.

ROSE. — Oh! Comment as-tu pu faire une chose pareille?

JEAN, éclatant en sanglots. — Est-ce que je pouvais savoir?

ROSE. — Mais, enfin! tu aurais demandé à lire les pièces publiées, au moins...

JEAN. — On avait dit devant moi un mot qui m'avait intrigué.

DANIEL. — Ces pleurnicheries, je t'en avertis, n'améliorent pas ton cas. A ton âge, le repentir doit prendre d'autres formes.

JEAN, sauvagement. — Je ne me repens pas.

DANIEL. — Bon, très bien. (A Rose.) Je crois que le mieux est de le laisser en tête à tête avec ses réflexions.

JEAN, retenant la main de Rose. — Non.

DANIEL. — Rose...

ROSE. — Voyons, mon petit Jean...

DANIEL, à Rose. — Je vais m'habiller, mais tu sauras que tu me désobligeras sérieusement en retenant ici ce gamin... (A Jean.) Si tu n'es pas couché dans dix minutes...

Il sort.

SCÈNE VII

ROSE, JEAN

ROSE, *tristement*. — Ce n'est pas la peine que j'insiste, tu as compris, n'est-ce pas?

JEAN, *amèrement*. — Si j'avais su...

ROSE. — C'est comme un abus de confiance envers nous.

JEAN. — Il serait pourtant naturel qu'un fils pût lire ce qu'écrit son père.

ROSE. — C'est une question d'âge.

JEAN. — Toujours, alors!... Mais si j'avais eu deux ou trois ans de plus, est-ce que tu crois que ça ne m'aurait pas fait le même effet?

ROSE, *troublée*. — Mais..., quel effet?

JEAN. — Ce n'est pas difficile à deviner.

Un silence.

ROSE. — Je ne sais pas au juste ce que tu veux dire; mais cela prouve, en tout cas, que nous avons raison de te juger bien trop jeune...

JEAN, *grossièrement*. — Je connais.

ROSE. — Tu as de nouveau une expression dont tu m'avais heureusement déshabituée... Est-ce que je ne verrai plus ce bon regard confiant de dimanche dernier?

JEAN, *amèrement*. — Ça, il ne faut plus y compter.

ROSE. — Mais, Jean, je ne t'ai rien fait, moi!

JEAN. — Non.

ROSE. — Alors?

JEAN. — Ce n'est pas une raison.

ROSE, *d'une voix tremblante*. — Il n'y a rien contre toi dans la pièce de ton père.

JEAN. — D'ailleurs, il n'est pas question de moi, paraît-il, et c'est vrai que, moi, je ne prends pas, comme Gilbert, des leçons de chant en cachette.

ROSE. — Eh bien! justement, puisque Gilbert ne te ressemble pas...

JEAN. — C'est assez dommage que je n'aie pas sa délicatesse, hein?

ROSE. — Tu n'as donc pas de sujet d'amertume?

JEAN. — Oh! mais Gilbert, c'est moi quand même. Si je n'existais pas. Et toi... Il y a même sur celle qu'il appelle Thérèse des détails qui m'ont fait te reconnaître.

ROSE. — Moi?

JEAN. — Oui, toi, j'en suis sûr... Et je sais, maintenant, comment les choses se sont passées autrefois. Vous étiez comme Maurice et Thérèse : vous n'aviez pas d'enfants, et, comme Thérèse, c'est toi qui as insisté... Je n'ai plus besoin qu'on me donne d'explication, à présent.

ROSE. — Peux-tu supposer que ton père ait vraiment calqué sa pièce sur la réalité?

JEAN. — Quoi, alors, c'est un mélange? Il y a une partie qui est vraie et le reste est inventé? Quand tu lis, tu peux te dire : « Ceci, c'est un mot de moi... Non, ça, c'est ajouté... »

ROSE. — Voyons, mon petit, il faudrait tout de même te rendre compte. Créer, ce n'est pas combiner du vrai avec du faux.

JEAN. — Moi, il m'a changé parce que je n'aurais pas bien fait à la scène. Je manque de chic.

ROSE. — Si ton père pouvait t'expliquer...

JEAN. — Merci.

ROSE. — Tu n'es pas juste.

JEAN. — C'est tout de même votre histoire, c'est même la nôtre. Au fond, elle me regarde, cette pièce. Et toi, alors, ça t'est égal qu'on puisse te reconnaître? C'est drôle.

ROSE, *malgré elle*. — Non, cela ne m'est pas égal.

JEAN. — Alors..., tu ne lui as pas demandé de ne pas l'écrire, cette pièce?

ROSE. — Non.

JEAN. — Si tu le lui avais demandé, est-ce qu'il y aurait consenti!

ROSE. — Oui, sûrement.

JEAN. — Mais alors pourquoi est-ce que tu l'as laissé l'écrire?

ROSE. — Il y a des sacrifices qu'on n'a pas le droit d'accepter.

JEAN. — Cela t'a fait beaucoup de peine, alors?

ROSE, *accablée*. — Oui... Je ne sais plus.

Un silence.

JEAN, *incrédule*. — Comment! tu ne sais plus?

ROSE. — Ecoute, mon chéri, ce n'est pas la peine de parler de moi en ce moment, c'est toi qui es important. Et sois tout à fait certain que je comprends ce que tu éprouves. C'est beaucoup, il me semble. Non?

JEAN. — Tu ne me dis plus que c'est une question d'âge, c'est toujours ça.

ROSE. — Ce ne serait pourtant peut-être pas tout à fait faux.

JEAN. — Non, je t'en prie.

ROSE, *se ressaisissant*. — Il y a des choses qu'on apprend à supporter petit à petit.

JEAN. — On se résigne, quoi!

ROSE. — Non, ce n'est pas cela que je veux dire.

JEAN. — Je comprends quand il s'agit d'une maladie ou d'une infirmité qu'il faut bien accepter; mais quand c'est volontaire...

ROSE. — Mon petit, rien n'est tout à fait volontaire, dans la vie. Viens un peu plus près de moi, je ne sais pas pourquoi tu es si loin!

JEAN, *sans s'approcher*. — Comme tu as l'air triste, tout d'un coup!

ROSE. — C'est que ta peine me navre.

JEAN. — Oh! pas seulement.

ROSE. — M'as-tu jamais vue soucieuse? Cette pièce, *L'Enfant Taciturne*, j'en ai recopié de grandes scènes. Donc, tu vois bien que cela... ne devait pas m'être si pénible.

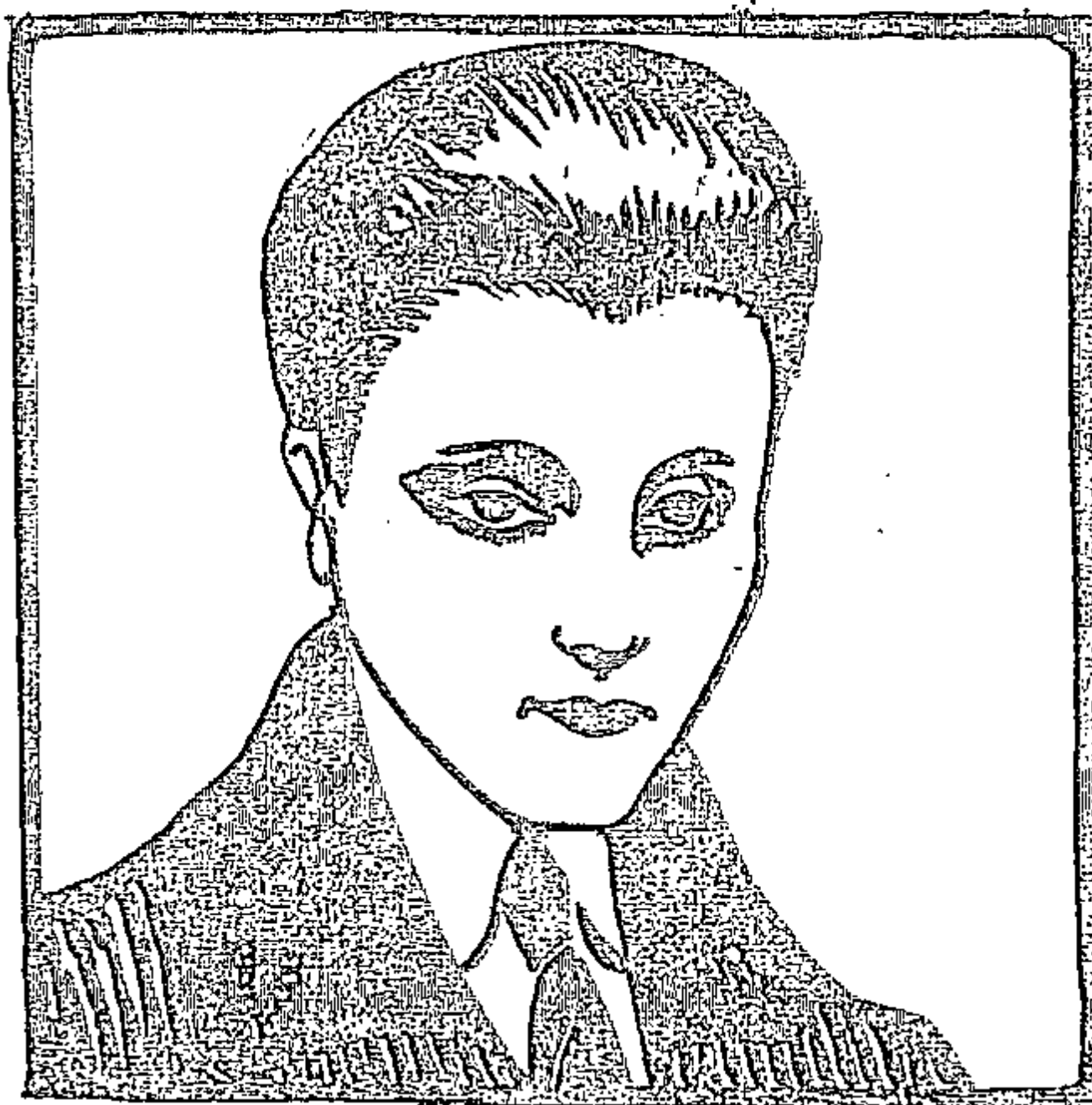
JEAN. — Pourtant, tu disais que ça ne t'était pas égal.

ROSE, *comme à elle-même*. — Cela ne m'est plus égal, en tout cas... (*Avec effort.*) C'est une épreuve un peu rude pour nous deux. Il va falloir tâcher d'être courageux, mon Jean.

JEAN. — Pourquoi faudra-t-il?

ROSE. — Cela a l'air drôle ce que je vais te dire... Mais cette pièce où il y a un peu de nous..., cette pièce qui est belle, car elle est belle, Jean, tu peux m'en croire (*Il a une petite exclamation ironique.*), est-ce qu'elle n'a pas pour ainsi dire certains droits sur nous?

JEAN. — Ce n'est pas quelqu'un une pièce, c'est du noir sur du blanc.



ROSE, *hésitante*. — Si, Jean, c'est tout de même quelqu'un... Peut-être est-ce davantage.

JEAN. — Non... Si tu me disais que c'est pour lui que nous devons supporter cela, je comprendrais au moins ce que ça signifie. Mais pour sa pièce..., ça, j'avoue...

ROSE, *toujours très hésitante*. — On t'a bien dit souvent qu'il y a des gens qui ont souffert pour... la vérité... C'est un peu la même chose.

JEAN. — Comment?

ROSE. — La vérité a comme des droits sur celui qui la découvre... et même sur d'autres que lui.

JEAN. — Ah!

ROSE. — Je sens que tu ne saisis pas.

JEAN. — Non..., cela me fait l'effet d'une phrase de mon bouquin de philo. Et puis..., tu parles de la vérité. Mais, enfin, ce n'est même pas la vérité. Il brode dessus, et cela, c'est encore ce qu'il y a de pire. Ce Gilbert qui me dégoûte... J'aimerais le rosser, je t'assure... Il..., enfin quoi..., il est amoureux de Thérèse. Et c'est pour cela, vois-tu, qu'il ne faudra plus me demander d'être confiant avec toi, comme tu dis. Oh! ce n'est pas que j'aie peur d'être comme lui. Mais il suffirait qu'on puisse le croire... Lui, par exemple... Ah!

Il se cache la figure dans les mains.

ROSE. — Mais, mon chéri, tu n'as rien à craindre; c'est une idée qui ne lui viendrait même pas.

JEAN. — Pourquoi? Il doit bien croire que c'est possible, puisqu'il l'a montré.

ROSE. — Ce serait possible avec des êtres tout différents.

JEAN, *suivant sa pensée*. — Tu ne peux pas savoir l'effet que cela m'a fait quand j'ai lu cette saleté, tout à l'heure..., moi qui sais bien ce que je sens pour toi... C'est à vous donner le frisson... Tiens, en ce moment, je n'ose pas te regarder.

ROSE. — C'est de l'imagination, mon chéri. Il faut, au contraire, me regarder, et même venir m'embrasser.

JEAN. — Non.

ROSE. — Jean!

JEAN. — Je n'avais que toi... C'était la seule chose belle... Il l'a salie, je le déteste.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DANIEL, *en habit*.

DANIEL. — C'est un plaisir de voir comme on tient compte de ce que je dis.

ROSE. — C'est moi qui ai retenu Jean.

JEAN, *de loin, du bout des lèvres*. — Bonsoir!

DANIEL. — A propos, Jean, tu entreras comme interne à Saint-Louis, la semaine prochaine.

JEAN, *avec une ardeur sombre*. — Tant mieux!

DANIEL. — Eh bien! puisque cela t'enchant, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

ROSE. — J'aurai aussi mon mot à dire.

Jean est sorti.

SCÈNE IX

ROSE, DANIEL

ROSE, *profondément*. — Prends garde.

DANIEL. — Plaît-il?

ROSE. — J'ai simplement dit : prends garde...

RIDEAU

(*A suivre.*)

GABRIEL MARCEL.

(Dessins de J. TOUCHET.)

(Le troisième acte paraîtra dans le prochain numéro.)

VOYAGE EN ZIGZAGS

NOS ÉCRIVAINS
PARLENT LIBREMENT

M. Marcel Prévost



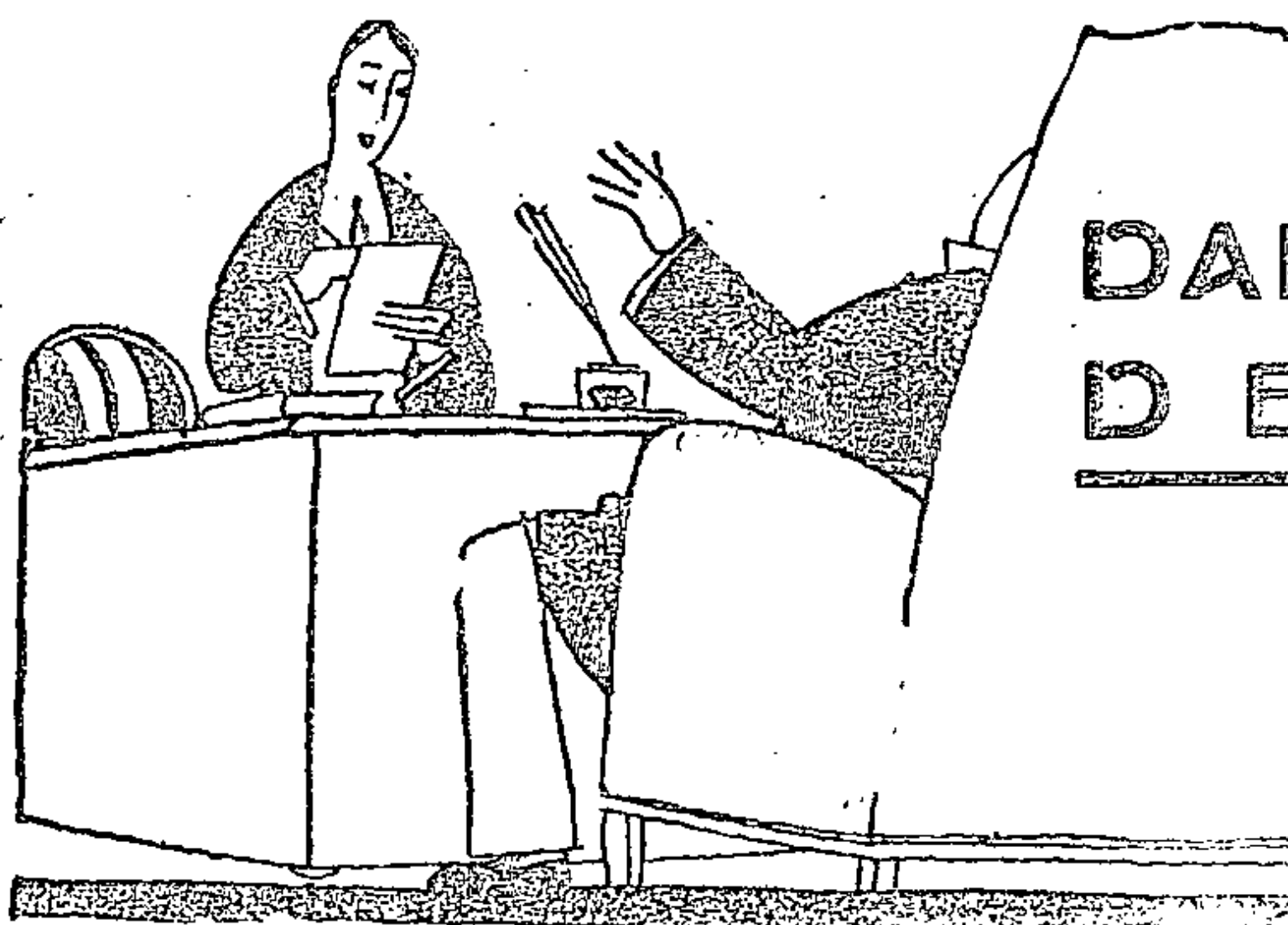
M. Marcel Prévost,
par Cappelletto.

M. MARCEL PRÉVOST est un homme heureux. Pour commencer à vieillir, il a pris le meilleur chemin. A cette heure critique, dans la carrière d'un écrivain comblé d'honneurs, où la satiété engendre l'amertume, car l'on se déshabituait mal de n'avoir plus à espérer, — à cette heure parfois doulou-

reuse, M. Marcel Prévost, dont les *Don Juanes*, d'ailleurs, vont bientôt paraître, a fondé une grande Revue, avec l'espoir de révéler des œuvres de jeunes écrivains. Sa bonté naturelle devait déjà incliner le directeur de *La Revue de France* à se féliciter des résultats obtenus, mais le souci qu'il avait de réussir, dans une aussi délicate entreprise, ajoute singulièrement à sa joie.

— Je suis ravi, me dit l'auteur de *Monsieur et Madame Moloch*, de la richesse et de la variété de la jeune production littéraire. Pierre Benoit, Roland Dorgelès, Jacques Chardonne, t'Serstevens, Ernest Pérochon, André Salmon..., une pareille floraison semble tenir du prodige... Et ce sont tous des écrivains qui obéissent à leur tempérament ; ainsi nous donnent-ils tous des œuvres originales. Pour être original, il ne faut jamais chercher à l'être... Sans cela..., on fait du Piccabia... Ce que produit Pierre Benoit, c'est très certainement nouveau... Il n'y avait pas dans Dumas père cette atmosphère de poésie qui enveloppe tous les romans de Pierre Benoit... Quant à Dorgelès, qui, avec *Saint Magloire*, réalise ce tour de force de faire vivre la fiction à côté et au milieu du réel, qu'en dirons-nous ? Il faut composer soi-même des romans pour se rendre compte à quel point la réussite de son étonnant *Saint Magloire* tient de la gageure ! Et Chardonne, n'a-t-il pas, avec son *Epithalame*, apporté une nouvelle conception du roman d'analyse ?... Il paraît que quelques revues se plaignent de ne pas trouver de bons romans. Je ne sais comme elles font... Mes cartons en sont pleins, m'avoue en riant M. Marcel Prévost... Quant à l'évolution du roman contemporain, je ne puis que vous répéter, avec plus de force et de conviction peut-être, ce que je disais il y a quelques mois dans *La Revue de France* : Nous allons à la fois vers quelque chose qui sera de plus en plus un roman et vers quelque chose qui sera de moins en moins un roman... Et dans ces deux genres, nous aurons, insiste, radieux, M. Prévost, des ouvrages remarquables...

Comment M. Marcel Prévost ne serait-il pas radieux ? Les jeunes en qui il a foi se trouvent être, par l'effet d'une coïncidence heureuse,



DANS LA REPUBLIQUE DES LETTRES

DES GENS ET DES CHOSES
D'AUJOURD'HUI (*)

précisément tous ceux qu'il publie à *La Revue de France*...

MM. Jérôme et Jean Tharaud

PAR LA PORTE que la domestique entrebâille, j'aperçois M. Jean Tharaud ; puis, une fois entré, devant le feu, je vois M. Jérôme Tharaud ; celui-ci, l'aîné, presque chauve et presque maigre, nerveux et gesticulant, la parole brève au timbre aigu ; celui-là, le cadet, presque trapu ; les cheveux noirs, mais plus calmes, et la voix grave... Tous deux prolixes et de belle humeur, et jeunes comme des hommes qui n'auraient pas encore voyagé... Téméraire, je le sais, de juger ainsi en trois mots, après les avoir écoutés une heure, d'aussi rares écrivains, les auteurs de *La Tragédie de Ravallac* et de *Quand Israël est roi*... Mais, dans sa trivialité, voici mon impression sincère : il me semble que M. Jean Tharaud est, de son verveux aîné, le régulateur ravi. Il freine, et ce n'est que pour le principe ; il tempère, et c'est en riant... D'ailleurs, ceci n'est qu'un détail... Je ne songe nullement à dire que là réside le secret de la collaboration !... Et puis, peut-être, la présence de l'interviewer... Exemple :

M. JÉRÔME THARAUD. — Intéressante, votre enquête... Elle fait un bruit de tous les diables... Aurez-vous au moins des choses aussi typiques que celles d'Huret, le télégramme d'Alexis : « *Naturalisme pas mort. Lettre suit.* »

Je garde un silence prudent. Ce n'est pas à moi à savoir, n'est-ce pas ? si ce que je rapporte est drôle ou non...

M. JEAN THARAUD. — Les querelles d'école à école ont d'ailleurs disparu. Du symbolisme, que reste-t-il ?

M. JÉRÔME THARAUD, debout, avec volubilité. — Symboliste, qu'est-ce que c'est que ça ? De toute œuvre sincère, il se dégage une pensée, un enseignement et, par conséquent, un symbole. De toute œuvre qui veut être symbolique, il ne se dégage rien. Les étiquettes n'ont jamais signifié grand-chose... Époque des naturalistes, des symbolistes... L'époque de cette littérature puérile signée Zola ou Maupassant...



MM. Jérôme et Jean Tharaud.

C'est ici que fonctionne le frein...

M. JEAN THARAUD, épanoui. — Il m'amuse prodigieusement d'entendre mon frère taper sur Maupassant. Il me répète, cinq jours sur sept, qu'il n'a jamais rien lu de plus épatant.

M. JÉRÔME THARAUD. — Naturellement, il y a vingt contes prodigieux, il y a l'art du conteur qui est inouï...

M. JEAN THARAUD. — Et l'écriture, sûrement supérieure à celle de Flaubert.

M. JÉRÔME THARAUD. — Ah ! le style ! Que de bêtises n'écrit-on pas à son sujet !

M. JEAN THARAUD. — Dans un récent article (1), on nous reprochait d'avoir plusieurs styles, quatre pour préciser, et que tout cela sentait trop le travail... On constatait que nous avions étudié les grands maîtres de notre langue, — moi qui les ai à peine lus...

M. JÉRÔME THARAUD. — Oui ; mais, moi, je les connais.

M. JEAN THARAUD, amusé. — ... Et l'on ajoutait qu'ainsi notre style ressemblait plus à une citerne qu'à une source...

M. JÉRÔME THARAUD. — ... Enfantin ! Niaiserie ! Comme ce reproche de n'avoir pas « le jaillissement ». Mais, le jaillissement, voilà la citerne, c'est indéniable ; le jaillissement, c'est l'eau trouble, c'est l'eau non filtrée ! Le style n'a jamais été inventé que pour clarifier, que pour « filtrer » le premier jet. Il faut faire passer l'eau du « jaillissement » successivement à travers tous les terrains de la pensée...

M. JEAN THARAUD. — ... Sans doute doit-on conserver intacte à tout prix la fleur même de l'émotion perçue, c'est-à-dire sa fraîcheur, sa spontanéité...

M. JÉRÔME THARAUD, catégorique. — Mais c'est cela, ce travail délicat d'épuration et d'enrichissement des impressions vraies, qui fait le style.

M. JEAN THARAUD, en riant. — Voyez les dadaïstes !

M. JÉRÔME THARAUD, riant à son tour. — Ne te moque pas des dadaïstes ! J'ai ri comme un fou au *Bœuf sur le Toit*, de Jean Cocteau.

M. JEAN THARAUD. — Nous as-tu assez assommés avec ton *Bœuf sur le Toit*, pendant quinze jours...

Je demande :

— Vous allez souvent au théâtre ?

M. JÉRÔME THARAUD. — Très rarement. Nous sommes d'abord absents sept mois sur douze. Et nous habitons Neuilly...

M. JEAN THARAUD. — ... Puis, notre dualité est un grand obstacle. Nous bavardons sans répit.

M. JÉRÔME THARAUD. — ... Et c'est encore du travail.

M. JEAN THARAUD. — ... Tandis qu'un autre prend un roman ou un fauteuil d'orchestre, nous prenons le cerveau du voisin.

M. JÉRÔME THARAUD. — Mais aussi, hélas ! en dehors des lectures auxquelles nous oblige nos travaux, nous sommes grandement ignorants de ce qui s'écrit aujourd'hui...

M. JEAN THARAUD. — Nous allons bien-

(1) Paru dans *La Nouvelle Revue Française*, sous la signature de M. Benjamin Crémieux.

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 octobre 1921.

tôt partir pour Fez... Après avoir vu Rabat et l'Atlas, nous voulons voir, à Fez, ce que deviennent les Berbères...

Je demande :

— Et après, où irez-vous ?

M. JEAN THARAUD, *rêveur*. — Ah ! je voudrais..., je voudrais aller à Jérusalem !... Jérusalem ! Nous n'aurions, là, qu'à nous asseoir et qu'à regarder... Et nous reviendrions avec nos documents travailler ici...

M. JÉRÔME THARAUD. — ... Car, quoi qu'en pensent les apôtres du « jaillissement », l'écrivain est un homme calme, et qui, dans son cabinet, réveille ses impressions et rassemble ses notes pour composer son ouvrage, avec autant de méthode et de soin que, s'il se peut, le savant dans son laboratoire.

M. JEAN THARAUD, *toujours rêvant*. — Jérusalem... (Puis, brusquement.) Que vous a-t-on dit de Loti ? Quelle place lui donne-t-on ? Nous parlions de style, tout à l'heure... Que dire de celui-là ! Vous connaissez le mot de France : « On ne voit pas comment c'est fait. » Est-ce assez exact ! Le style de Loti, c'est inexprimable, impossible de discerner en lui des influences... Ça semble bâti avec des épingles... Et quand on croit pouvoir, soi-même, un jour, une fois, essayer d'être aussi simple..., on accouche d'une ineptie...

M. JÉRÔME THARAUD. — Oui, Loti, c'est prodigieux !

Je demande :

— De votre génération, que pensez-vous ?

M. JÉRÔME THARAUD. — Ce qu'on peut penser d'une génération découronnée, et décimée... Déjà, dans chaque génération, il y a des sacrifiés, de grands artistes que le public ignore... Je songe, par exemple, en disant cela,

pour la nôtre, à un homme de la valeur de Louis Gillet, l'auteur d'un *Watteau* ravissant et profond et de dix autres ouvrages remarquables. Seulement, voilà, il est critique d'art. Alors, personne ne le connaît...

M. JEAN THARAUD. — Le roman seul a ses gloires... Mais est-il nécessaire d'inventer des histoires pour être un grand écrivain et pour atteindre la célébrité ? L'histoire, la critique, le journalisme, qui se penchent sur des choses vraies, sur des choses vécues, précisément soucieux de ne rien inventer, ne pourront-ils donc jamais espérer rivaliser, dans l'esprit du public, avec la littérature d'imagination ? Pourquoi ?

M. JÉRÔME THARAUD. — Ainsi, non seulement il y a dans notre génération, comme dans les autres, ces sacrifiés dont Louis Gillet est un si frappant exemple, mais encore il y a ceux qui manquent à l'appel... Voyez la liste des morts à l'Association des Ecrivains Combattants... Et le plus grand de nous tous est parti... Charles Péguy a été tué à l'ennemi... Notre génération est découronnée... Il n'y avait qu'un homme à la taille de l'époque, c'était lui.

M. JEAN THARAUD. — ... Le public, qui se laissait abuser par des critiques faciles et justes bien sûr, mais sans portée, sans action sur le fond, sur la matière..., le public n'a pas compris.

M. JÉRÔME THARAUD. — ... Ignorant de ces coteries où l'on voulait l'entraîner, et de ces petites chapelles qui se créaient à son insu, où fréquentait la clientèle de ses *Cahiers*, Péguy, esprit classique, nourri des tragiques grecs, de Pascal et de Descartes, Péguy, lui, avait du génie. Nous tous, dans la génération, nous avons du talent, les uns plus, les autres moins ; mais Péguy avait du génie... C'était le seul,

c'était le plus grand... Puissance, clairvoyance, il avait tout... Relisez son portrait de Renan et celui de Clemenceau, publié en 1903... Le petit volume de ses *Morceaux Choisis*, publié chez Grasset, devrait être dans toutes les mains. Qu'on le relise... On comprendra peut-être qui nous avons perdu, le seul homme, je le répète, qui était à la taille de son époque !

M. JEAN THARAUD. — Nous travaillons à une préface pour ses œuvres complètes... Nous le découvrons chaque fois plus grand à chaque nouvelle lecture.

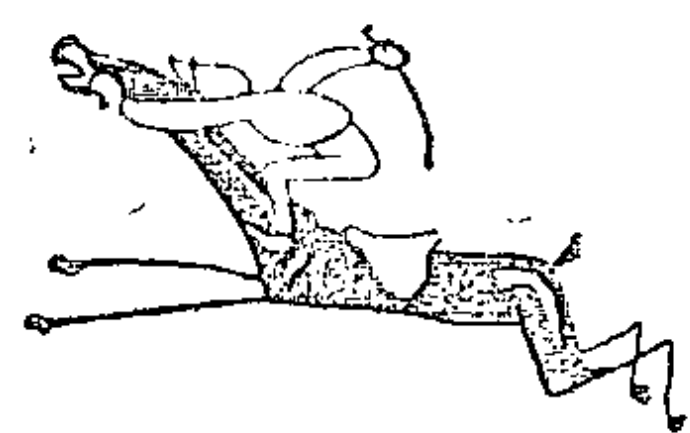
M. JÉRÔME THARAUD. — Oui, répétez tout ce que vous voudrez de notre conversation désordonnée. Mais n'oubliez pas notre grand Charles Péguy, dont la mort a décapité cette génération.

M. JEAN THARAUD. — Que, dans votre enquête, justice, au moins par nous, lui soit rendue !

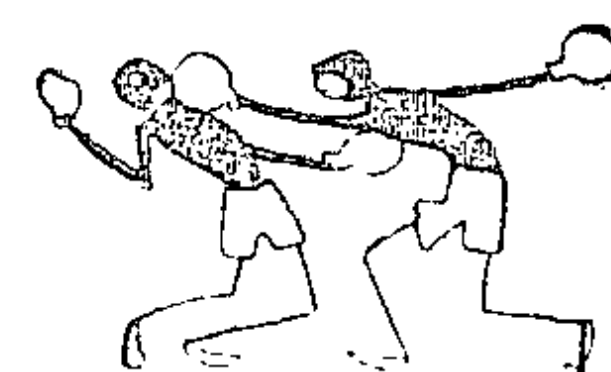
Suis-je un peu parvenu, comme je le voudrais, par ce dialogue familial et incomplet, à indiquer ce que j'ai moi-même éprouvé, en écoutant parler les frères Tharaud ? Tels, avant-hier, les Goncourt, dont ils s'éloignent d'ailleurs par d'autres chemins, ils ont donné aux lettres leur vie entière. Indifférents à l'agitation contemporaine, dès qu'il n'est plus question de la décrire, dédaigneux de la réclame, méthodiquement, sans hâte condamnable, ils ajoutent une pierre, puis une autre, à leur édifice, et le prestige qu'ils ont conquis par la seule force de leur conscience et de leur talent est une des grandes victoires que remporte le travail sur le bluff de temps en temps.

(A suivre.)

ANDRÉ LANG.



PROPOS SUR LES SPORTS



M. Fokker au Salon

LE SALON DE L'AÉRONAUTIQUE présentait de multiples attractions. L'aviation militaire avait même — qui l'eût cru ?

— organisé une exposition fort intéressante et instructive qui changeait de la loi du moindre effort, jusqu'ici opiniâtrement observée. Félicitons le capitaine Hirschauer, deus ex... machinis, de cet effort de vulgarisation. Le profane pouvait admirer l'hélicoptère du marquis Pescara, mais regrettait de ne pas trouver celui du Français Ehmichen. L'aviette de Gabriel Poulain, qui n'était pas à l'inauguration, devint l'un des plus importants sujets de curiosité. Et c'était un succès de plus pour la maison Nieuport, qui exposait aussi l'avion le plus rapide du monde, celui des 330 kilomètres à l'heure. L'immense Farman, avec ses quarante mètres d'envergure, envahissant la nef centrale ; l'admirable Blériot quatre moteurs, conception d'une géniale audace ; la carcasse du léviathan Bréguet, l'aérobis Caudron, attiraient tous les regards et prouvaient au public que, vraiment, la France aérienne travaille et fait travailler.

Hélas ! on semblait avoir un peu trop oublié nos héros de la guerre. Nul rappel de notre cinquième arme de 1914 à 1918. Seul, le stand de La Vie au Grand Air, où j'avais pieusement exposé les portraits de nos plus grands morts et vivants, ainsi que des lettres autographes de nos gloires aériennes, faisait réfléchir les visiteurs et leur montrait que tous ces mastodontes luxueux, sûrs et pratiques, tous ces

« pur sang » fringants et rapides, étaient dus au sacrifice des braves qui n'ont pas épargné leur sang pour le progrès et pour le salut de la France.

Il y avait, toutefois, une réminiscence de la guerre, d'ailleurs assez fâcheuse. Elle était procurée par la N. V. Nederlandoche Vliegtuigenfabrick (Dieu vous bénisse !). Cette firme avait envoyé à tous les journalistes sportifs une invitation où elle nous adressait ses sentiments les plus distingués et nous assurait qu'elle serait heureuse « d'être honorée de notre visite et de l'attention que nous voudrions bien accorder à ses avions ». La réciprocité n'était pas vraie ! Je vous assure que je n'aurais nullement été honoré de me trouver dans ce stand. Hollandais ? Soit, et je respecte ce pays neutre ! Mais il y avait là un Hollandais indésirable : M. Fokker.

Cet homme, qui nous fit tant de mal pendant la guerre, en se faisant le salarié de l'Allemagne, en s'inspirant de nos modèles pour tâcher de créer du nouveau, eut le courage — une fois n'est pas coutume ! — d'assister à l'inauguration, de trôner dans son stand, de ricaner pendant La Marseillaise — je l'ai vu ! — et de déclarer à un constructeur qui, domptant sa répulsion, lui adressait la parole :

— J'attends la prochaine guerre, mais j'ignore avec qui je la ferai.

M. Fokker est un type dans le genre de la manille, du bridge et du fourneau de Landru : il se met aux enchères. Il aime selon le prix

qu'il reçoit. Il hait le jour où un autre lui donne davantage. Hier, avec les Allemands ; demain, avec qui mettra cinq francs de plus.

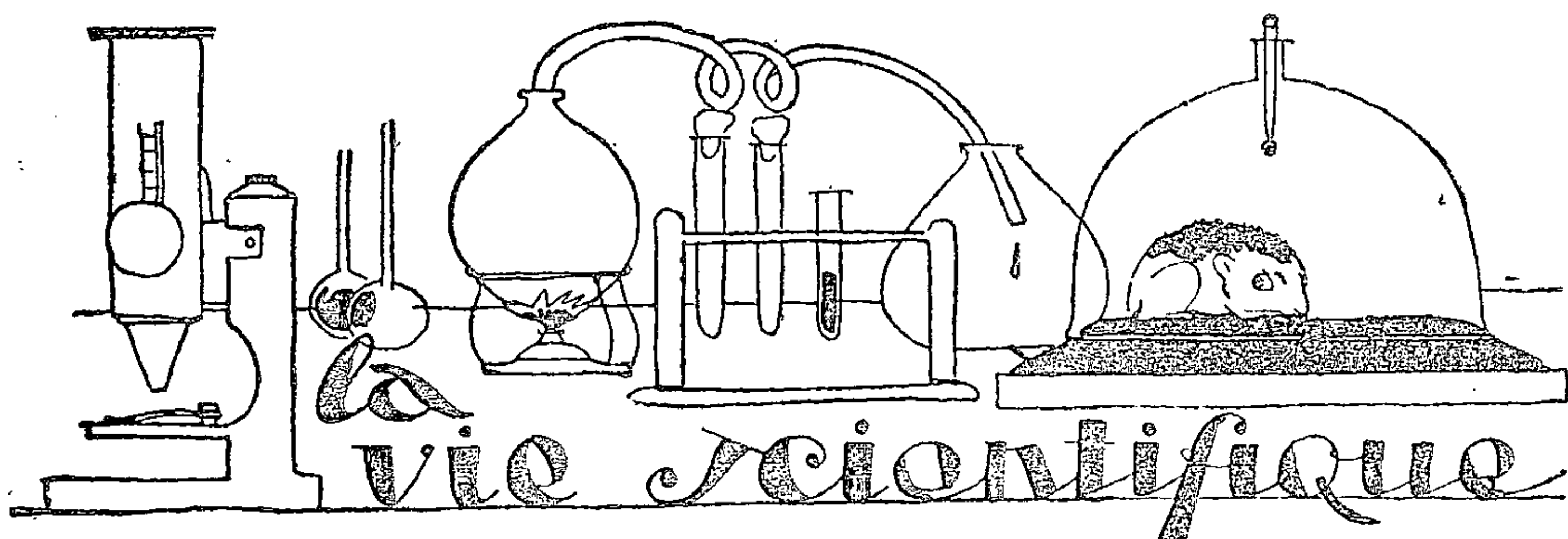
Nos ex-ennemis ont droit à notre inimitié ; mais celui qui se fit acheter par eux, alors qu'il était neutre, est pire qu'un Boche, et nous ne pouvons pas dissimuler notre mépris. Cette façon de nous offrir presque ses services au cas où l'Allemagne nous attaquerait à nouveau est tellement bizarre que le patriote se sent écœuré. Notre vaillant Capazza traduisit ce sentiment en criant devant le stand : « A bas les Boches ! » pendant l'inauguration officielle.

Chassez le naturel, il revient au galop. M. Fokker avait, sur une pancarte, ce mot : « Vendu ! » Cette profession de foi ne nous étonne pas. Elle était la seule chose sincère, en l'occurrence ; malheureusement, elle se rapportait à un avion.

— Pourquoi, me direz-vous, avait-on autorisé cet ennemi d'hier et du cas échéant à nous exhiber ses modèles ? L'administration du Salon aurait dû lui refuser l'entrée.

Mais non, impossible. Fokker est Hollandais. Il est venu avec une marque hollandaise et, muni de cette étiquette sur son flacon, il avait le droit de nous montrer ce qu'il voulait. C'était à lui de comprendre que sa place n'était pas parmi nous. Curieuse coïncidence : un canon antiaérien était face à son stand. Peu lui importait, d'ailleurs : il n'est pas de ceux qui risquent leur peau ; celle des autres lui suffit.

JACQUES MORTANE.



SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES

Les Paradoxes de la Relativité de l'Espace et du Temps

DEUX TRAINS stationnent en gare, et vous êtes dans l'un. Vous voyez, à un certain moment, l'autre se déplacer. Peut-être se déplace-t-il effectivement ; mais vous pouvez — vous le savez très bien — être le jouet d'une illusion. Vous regardez alors par l'autre portière : ou bien la gare vous paraît en mouvement, et alors vous concluez que votre train a démarré ; ou bien la gare vous semble immobile, et vous concluez au départ de l'autre train.

Pour n'avoir pas fait cette expérience, il faudrait que vous n'ayez jamais pris le chemin de fer ou le Métro. Vous savez donc, par expérience, en quoi consiste la relativité du mouvement. Vous jugez du mouvement d'après quelque chose que vous estimez immobile. Les savants font comme vous, mais ils appellent ce quelque chose un *système de référence*. Il est clair que le mouvement varie avec le système de référence.

Les relativistes — on les appelle encore einsteiniens — affirment que ce n'est pas seulement le mouvement, mais encore l'espace et le temps qui dépendent du choix des systèmes de référence. Réunissez en un tout les notions de largeur, de longueur et de hauteur, et vous aurez ce qu'on appelle l'espace à *trois dimensions*. Les mesures concernant l'espace sont des mesures de distances. On les fait avec des règles. Les einsteiniens, dédaignant toute autre considération relative à l'espace, définissent précisément l'espace comme ce qui se mesure avec une règle. Ils définissent de même le temps comme ce qui se mesure avec une horloge.

Ces définitions sont celles du commun des mortels. Les géomètres classiques et les philosophes ne s'en contentent pas. Ils veulent que l'espace et le temps soient définis avant d'être mesurés. Mais ils sont embarrassés dès qu'on leur demande leurs définitions. Dans une séance récente de l'Académie des Sciences, M. Emile Picard, illustre géomètre, reconnaissait la difficulté et s'en tirait avec esprit en recourant à saint Augustin, penseur peu banal, qui savait ce qu'est le temps seulement quand on ne le lui demandait pas.

Les philosophes, qui sont gens fort graves, nous apprennent que la notion du temps résulte de la succession de nos états de conscience, ce qui signifie probablement que le temps nous semble court quand nous sommes

heureux, et long dans le cas contraire. Ils sont ainsi de l'avis des poètes pour qui le temps ne saurait manquer d'être élastique, c'est-à-dire relatif. Les géomètres classiques, qui, je vous prie de le croire, ne pensent pas à la manière des poètes, veulent un temps aussi indéformable que les corps rigides de la géométrie d'Euclide. Ils manquent d'indulgence quand on leur parle de distances et de temps variables avec les systèmes de référence.

L'accord ne règne donc pas entre les hommes compétents en ce qui concerne cette notion fondamentale qu'est le temps. Il est vrai qu'on ne saurait le définir aussi facilement que la circonférence. C'est une idée très abstraite, à laquelle les uns et les autres attribuent des propriétés contradictoires.

En définissant le temps et l'espace par la manière dont on les mesure, les relativistes risquent moins que leurs adversaires de s'égarer dans la fumée des considérations métaphysiques. Ils parlent de grandeurs expérimentales, ce qui a toujours une signification. Par contre, il n'est pas bien certain que les mesures que l'on fait du temps et de l'espace se rapportent exactement au temps et à l'espace idéologiques des classiques. De ce point de vue, la position des einsteiniens est inexpugnable. Seulement, les principes qu'ils associent à leurs définitions n'ont pas toujours, d'après M. Painlevé, ce même caractère strictement expérimental. Avec une rare subtilité d'esprit, le grand géomètre qu'est notre ancien président du Conseil a mis les actes des relativistes en contradiction avec leurs idées les plus chères ; et il les a pris en flagrant délit d'emprunts à la vieille mécanique classique qu'ils se proposent de remplacer. M. Painlevé a montré ainsi, une fois de plus, qu'il possède une intelligence d'une rare clarté. Et comme, pour résoudre un problème, il faut d'abord l'avoir posé, ses critiques lui permettront sans doute de rectifier certaines faiblesses de la forme actuelle de la théorie de relativité. M. E. Picard, très ferré sur l'histoire et la philosophie des sciences, a fait remarquer, à ce sujet, que les grandes théories physiques ne sont pas généralement tout à fait logiques à leurs débuts, et que, d'ailleurs, les théories physiques ne sont pas astreintes, comme les édifices purement mathématiques, à une logique parfaite.

N'en concluez pas qu'elles aient le droit

d'être absurdes, et gardez-vous de penser que la relativité du temps et de l'espace puisse être une absurdité. Les inconséquences de tel bébé n'engagent guère l'avenir de l'homme qu'il sera plus tard.

Malgré l'aspect rébarbatif de son attirail mathématique, la relativité n'est pas une mathématique, mais une physique. Le point de vue logique du mathématicien est de peu de poids aux yeux du physicien qui n'apprécie guère dans les théories que leur commodité et les services qu'elles peuvent lui rendre. Henri Poincaré a exprimé, à ce sujet, des idées que nous pouvons considérer — au moins provisoirement — comme définitives.

■

Pour apprécier la théorie d'Einstein, le véritable physicien se posera les questions suivantes :

1° La relativité permet-elle une meilleure interprétation des phénomènes physiques que la mécanique classique ?

2° Apporte-t-elle plus d'unité dans la science physique ?

3° A-t-elle abouti là où les doctrines classiques avaient échoué ?

4° Permet-elle de prévoir avec sûreté certains phénomènes ?

A ces quatre questions, ce physicien devra, en conscience, répondre : « Oui. » Ainsi la théorie d'Einstein est valable. Elle sera viable tant qu'elle se montrera féconde. Après quoi, elle aura fait son temps, et devra être remplacée par quelque autre.

■

Mais quelle est, et sera, dès lors, la position de la mécanique classique ? Loin d'être abandonnée, elle demeurera valable dans les limites où ses interprétations seront plus simples que celles des autres mécaniques. Elle fera, et fait dès maintenant, figure de première approximation : suffisante tant que, dans les phénomènes considérés, n'interviennent que de faibles vitesses ; insuffisante quand ces vitesses se rapprochent de celle de la propagation de la lumière qui, dans le vide, est de 300.000 kilomètres par seconde, — vitesse prodigieuse que notre imagination ne réalise guère. En fait, la mécanique d'Einstein et la mécanique classique sont pratiquement identiques quand il ne s'agit que de mobiles animés de vitesses négligeables par rapport à celle de la lumière.

Je gage que l'effort des classiques sera d'interpréter par l'ancienne doctrine les faits que celle d'Einstein est actuellement seule capable d'interpréter. Peut-être y parviendront-ils, mais on peut prévoir que ce sera au prix de complications extrêmes. Dans ces conditions, les classiques ne seront guère suivis, et ils risquent d'être constamment devancés.

■

Ce qui fait quelque tort à la théorie de relativité, c'est le caractère en apparence paradoxal de certaines de ses conséquences. Ces apparences paradoxales proviennent de ce que nous sommes familiarisés seulement avec des vitesses négligeables vis-à-vis de celle de la lumière.

La théorie exige (le lecteur me saura gré de lui épargner les calculs qui aboutissent à ce résultat) que si un mobile se déplace par rapport à un observateur, ce dernier voit le mobile plus court dans le sens du déplacement que s'il le voyait au repos. C'est ce qu'on appelle la contraction de Fitzgerald-Lorentz.

Je m'empresse de dire que, pour nos trains les plus rapides, fussent-ils formés de cent wagons, la contraction doit être inférieure à un millimètre, ce qui est bien au-dessous des erreurs possibles des mesures que nous pouvons faire de la longueur d'un train.

Considérons une vitesse plus grande. Ce sera, par exemple, celle d'un obus, passant au-dessus de notre tête, et parcourant, je suppose, six cents mètres à la seconde. Nous ne sommes pas conformés pour le voir, aussi ne le verrons-nous pas. Mais vous n'auriez guère lieu d'être surpris si un relativiste vous disait que, durant son trajet, cet obus vous paraîtrait plus court de quelques millimètres qu'il ne l'est au repos, à supposer que vous puissiez le voir.

Augmentons, maintenant, démesurément la vitesse, et supposons, avec Eddington, que vous puissiez voir un aviateur volant avec la vitesse affolante de 250.000 kilomètres à la seconde. Admettons que l'aviateur soit couché dans son avion. Avant son départ, vous avez mesuré sa hauteur, et vous avez trouvé un mètre quatre-vingts. Alors qu'il vole, cette longueur se réduit, pour vous, à quatre-vingt-dix centimètres. Ni sa largeur ni son épaisseur n'ont changé, mais il s'est raccourci de moitié.

Réciproquement, l'aviateur vous voit, pour ainsi dire, par la tranche. Pour lui, votre épaisseur a diminué de moitié, car, par rapport à lui, c'est vous qui vous déplacez avec la vitesse de 250.000 kilomètres par seconde.

Ces phénomènes sont étranges ; mais vous pouvez en observer bien d'autres qui ne le sont pas moins. Regardez-vous, par exemple, dans un bouton de porte.

Si l'espace est, de la sorte, élastique, le temps ne l'est pas moins ; jugez-en :

Je suppose que la montre de l'aviateur au repos concorde exactement avec la vôtre. Cette concordance s'évanouit durant le vol. Si celui-ci dure trente minutes à votre montre, il dure quinze minutes à la sienne. Voilà le paradoxe. Nous allons voir qu'il n'y a là qu'une conséquence logique de faits dûment prouvés par l'expérience.



J'ai dit, plus haut, que la lumière se propageait, dans le vide, avec une vitesse de 300.000 kilomètres à la seconde. Mais par rapport à quel système de référence cette vitesse est-elle considérée ? Par rapport à tous ceux qui peuvent être supposés au repos ou animés d'un mouvement rectiligne et uniforme. Qu'est-ce à dire ? Si je vais au-devant du rayon lumineux, sa vitesse ne me semblera pas plus grande que si, me déplaçant en sens inverse, je l'oblige à me rattraper ? En effet, c'est là ce que donne l'expérience ; et les mesures faites à ce sujet par Michelson, Morley et d'autres ne permettent pas de douter que, lorsque la lumière se propage dans le vide, sa vitesse ne dépend pas des systèmes de référence

tant que ceux-ci se meuvent en ligne droite et avec la même vitesse.

Ainsi, la vitesse de la lumière est une vitesse privilégiée. Elle apparaît de la sorte comme la plus grande vitesse possible. Elle est la limite supérieure des vitesses, de telle sorte que, dans la nature, rien ne peut se propager instantanément. C'est ainsi que la lumière, l'électricité, le magnétisme et les phénomènes d'attraction tels que la pesanteur (gravitation) se propagent dans le vide (celui des espaces interstellaires, par exemple) avec cette vitesse limite de 300.000 kilomètres à la seconde.

C'est parce que cette vitesse est la même pour celui qui se déplace que pour celui qui ne bouge pas que la contraction de Fitzgerald-Lorentz est une nécessité. Et c'est parce que cette contraction se manifeste, c'est-à-dire parce que l'espace est relatif, que le temps doit l'être aussi.



En effet, supposons-nous capables d'enfourcher un rayon de lumière pointé dans la direction de l'étoile Arcturus. A l'allure de 300.000 kilomètres à la seconde, un Terrien compte qu'il faudra un siècle pour arriver à destination. Notre chevaucheur de lumière, dès qu'il est en selle, voit s'annuler la distance qui sépare la Terre et Arcturus. Dans ces conditions, son voyage est bientôt fait. Il n'a pas plutôt quitté la Terre qu'il se trouve sur Arcturus. L'heure de l'arrivée coïncide avec celle du départ.

Supposons qu'il ait pris un billet d'aller et retour. Il revient sur la Terre dans les mêmes conditions et sans s'être arrêté. Le voici donc sur la Terre à l'instant même où il l'avait quittée. Mais ce qui n'a rien duré pour lui a duré deux siècles pour les hommes. Lui n'a même pas vieilli ; sa montre n'a pas eu la peine de s'arrêter, puisque, pas plus pour elle que pour lui, ces deux siècles des Terriens n'ont existé.

La relativité de l'Espace entraîne donc celle du Temps. Le Temps et l'Espace sont étroitement solidaires, et l'un ne saurait exister sans l'autre.



Mais je songe qu'étant bien tranquillement assis dans mon fauteuil pendant que j'écris pour vous cet article, je me déplace juste avec la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde par rapport à la lumière qui émane de ma lampe. Dès lors, j'ai dû parcourir, depuis que j'écris, des espaces effrayants. Je songe avec quelque dépit que j'ai perdu mon épaisseur pour mon rayon de lumière. Cependant, je ne m'en porte pas plus mal. Je constate, non sans quelque orgueil, que j'ai encore mes trois dimensions. Les aiguilles de ma montre poursuivent leur petit bonhomme de chemin.

Concluons : Einstein est le plus grand poète des temps passés et présents.

GEORGES URBAIN,

de l'Institut, professeur à la Sorbonne.



UNIVERSITÉ DES ANNALES

L'Inauguration des Conférences

A U MOMENT où nous écrivons ces lignes, les conférences viennent d'être inaugurées par M^e Henri-Robert. Salle comble, archicomble. On ajoute des chaises. Des jeunes filles s'assoient sur des marches, d'autres se tiennent debout derrière les loges. L'affluence est gaie, tout heureuse de se retrouver dans cette salle du Colisée, brillante, jolie, confortable, et qu'on sent pleine d'amis fidèles... L'entrée de l'éminent bâtonnier est saluée par d'enthousiastes applaudissements, car les auditeurs de ces « Procès Célèbres » savent qu'ils sont privilégiés, puisqu'ils ont, eux, la chance d'être casés...

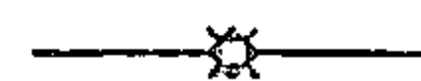
Sur les vives instances de la direction, M^e Henri-Robert, d'ailleurs, a consenti à répéter cette série, si fort goûtée du public, aux dates suivantes : mercredis trente novembre, sept, quatorze et vingt et un décembre, à cinq heures...

Devant une chambrée des plus brillantes, — où l'on reconnaît au passage M. Herrera, le président Dislère, M^{me} Paul Chabas, la comtesse de Saint-Paul, M^{me} de Charni, M^{me} de Courcy, la comtesse d'Aux, M^{me} de Béthune-Sully, la comtesse Loedchowska, la comtesse Sampieri, la princesse Gagarnie, M^{me} Aimé Morot, M^{me} Thomson, la princesse d'Arenberg, M^{me} de Massa, la comtesse de Houde-tot, la comtesse Xavier de La Rochefoucauld, M^{me} Panhard, la marquise de Sayve, M^{me} Stern, M^{me} Jalaguer, M^{me} de Nalèche, la baronne de Comère, M^{me} de Caqueray, bref le tout-Paris des grands jours, et une foule de visages frais et délicieux, et aussi des figures rasées d'hommes venus en grand nombre, — M^e Henri-Robert jette la magie de sa parole. Il évoque cette époque étonnante du XVII^e siècle, où toute la Cour du Grand Roi s'agite passionnément autour de l'affaire Brinvilliers, la fameuse affaire des Poisons, — l'Affaire, en un mot !

Le portrait de cette marquise, qui escamota son père, ses frères, sa belle-sœur, est tracé de main de maître, et M^e Henri-Robert, avec une verve, une accumulation de documents, un pittoresque dans les détails, conduit tambour battant l'affaire, en débrouille les fils, saisit au vol des personnages, trace des silhouettes. C'est de l'escamotage, de l'enchantement et une admirable leçon d'Histoire... Le public, électrisé, applaudit et réclame avec insistance le conférencier, qui, comme toujours, ne revient pas...

Nous parlerons des autres conférences la semaine prochaine.

JEAN S...



Les Prochaines Conférences

DEUXIÈME SEMAINE

Toutes les conférences ont lieu à trois heures de l'après-midi. *Seule, la séance répétée a lieu à cinq heures*, Salle du Colisée, 38, avenue des Champs-Élysées.

Lundi 28 nov. — Les Causes Célèbres : Le Collier de la Reine.

Conf. par M^e Henri-Robert.

Mardi 29 nov. — L'Amour et les Poètes : Les Aveux.

Conf. par M. André Rivoire.

Auditions de M^{lle} Nizan, de la Comédie-Française, et de M^{me} Weber, qui chantera du Fauré, du Duparc, etc., etc.

Mercredi 30 nov. — Les Petites Patries :
Au Jardin de France.

Conf. par M. René Boylesve,
de l'Académie française.

Un film sur la Touraine passera après la conférence.

Mercredi 30 nov., 5 heures. Séance répétée. — La Brinvilliers.

Conf. par M. Henri-Robert.

Vendredi 2 déc. — Les Flambeaux : Cæthe.

Conf. par M. Henry Bidou.

Des scènes de Faust, de Gounod, Berlioz ; Le Roi des Aulnes, seront chantés.

Samedi 3 déc. — Les Sources Eternelles de la Musique : Le Rêve et l'Orient.

Conf. par M. Gaston Rageot.

Mme Armène Ohanian dansera cinq danses antiques d'Orient. Les chœurs arméniens chanteront les plus beaux chants orientaux.

CONFÉRENCES PRATIQUES

Mardi 29 nov., 9 heures 1/2. — Cours de Cuisine : Laitages. Bouillies. Infusions, Décotions.

Docteur et Mme H. Labbé.

Vendredi 2 déc., 5 heures 1/2. — Cours d'Infirmières.

Docteur Fay.

LES MAISONS CLAIRES pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Reconnues d'utilité publique par décret du 16 mai 1919

Siège : 5, rue La-Brayère, Paris

Le Retour de La Réole

NOUS AVONS FAIT, cette semaine, notre dernier retour. Les enfants de La Réole, si heureuses là-bas, se sont attardées et sont revenues avec des mines mouées... Nous allons bientôt renvoyer une nouvelle équipe d'enfants... La Réole, présidée par le docteur et Mme Barbier, et tenue par la sœur Agnès, est une des Maisons Claires où les malades guérissent, où les petites jambes se redressent, où les colonnes vertébrales se raffermissent, où les ganglions disparaissent. Nous y expédions, ainsi qu'à Arcachon, les enfants qui ont besoin d'un long séjour et dont les atavismes sont fâcheux... Et ce qu'il y a de ces pauvres petits êtres marqués par l'hérédité, marqués par l'hygiène affreuse des mansardes !

Ecoutez encore un petit chapitre de la misère humaine. C'est M^{me} Paul Viollet, de l'Amélioration du Logement Ouvrier, qui nous l'envoie :

« Pourriez-vous, chère madame, admettre pour quelques mois, dans une de vos Maisons, les petites Leclerc, neuf et dix ans ? Voici le cas : le père, tuberculeux, est à l'hôpital depuis un mois, et de là va partir en sanatorium ; la mère, qui allaite un bébé, très menacée elle-même de bacillose, doit partir rapidement dans un préventorium avec son bébé, si nous voulons éviter une lésion pulmonaire. Que faire des deux petites aînées pendant l'absence des parents ? Je me tourne vers les bonnes Maisons Claires, espérant que vous accepterez ces enfants pour que nous puissions soigner et sauver la mère. Je me chargerais de les faire conduire... Et merci pour le bien que vous faites à mes nombreuses protégées. »

Voilà donc deux petites qui vont partir à Arcachon, où le docteur Lalesque surveille spécialement ces enfants menacées dans leur source vive... Et sans doute rendrons-nous à la mère, quand elle-même sera guérie, des filles aussi fraîches, aussi belles que nos petites de La Réole.

YVONNE SARCEY.

Une Idée Touchante

Une de nos chères abonnées de Saint-Aver-tin, qui porte le deuil d'un officier mort pour la patrie, son fils unique, m'écrit :

« En voyant passer tant d'indifférents devant le mausolée rappelant le souvenir de nos glorieux enfants, ne pourrait-on pas, dans chaque école, apprendre aux garçons à se découvrir, aux filles à s'incliner devant ces monuments où sont inscrits les noms de tous nos martyrs, monuments qui sont élevés pour rappeler justement aux générations présentes, qui ont l'air de l'oublier bien vite, et aux enfants qui grandissent, que des êtres pleins de jeunesse et de santé, que des pères ont tout sacrifié, tout donné, tout souffert pour permettre à ceux qui restent de relever la tête et de vivre libres ? »

Voilà une belle idée, et je la soumets à la pitié de tous ceux qui pleurent un être cher...

Carthage

Il vient de se fonder un Comité des dames amies de Carthage. L'altière Carthage, abandonnée, détruite, est dans un état minable... C'est M^{me} L. Carton, la femme de l'éminent archéologue qui a tant fait déjà pour redonner à Carthage la splendeur qu'elle mérite, qui est présidente du Comité... Outre les ruines que le Comité veut relever, il veut refréner les actes de vandalisme qui se commettent cyniquement sous la forme d'affiches laides, de constructions hétéroclites qui pullulent là-bas.

Les dames qui voudraient devenir « membres » de la Société devront, pour tous renseignements, s'adresser à la présidente du C. D. A. C., à Khereddine, par la Goulette (Tunisie).

SOUSCRIPTION pour les MAISONS CLAIRES

Total au 5 novembre	152.664 fr. 15
Montant de la 20 ^e liste	1.560 fr. 50
Subventions	1.135 fr. »
Total au 12 novembre	155.359 fr. 65

20^e Liste arrêtée le 12 novembre 1921

Remerciements pour grâce obtenue, 300 fr. — Henriette, 6 fr. — Mad. S., en souvenir de sa philo, 10 fr. — M. G., 30 fr. — En l'honneur de saint Antoine de Padoue : O. Y. L. L., 20 fr. — Reconnaissance à Sœur Thérèse, de l'Enfant-Jésus, 20 fr. — Reconnaissance à saint Antoine de Padoue, 20 fr. — Je vous aime et je vous admire, Cousine Yvonne, 5 fr. — Merci à N.-D. des Trois Ave Maria pour qu'elle m'exerce toujours, 5 fr. — De la part de Sabine, Magdeleine et Andrée Bruyas, 20 fr. — M. L., 10 fr. — Hommage à Sœur Thérèse, de l'Enfant-Jésus, en souvenir de mon cher mari, 100 fr. — Remerciements à Sœur Thérèse, de l'Enfant-Jésus, pour une guérison, 50 fr. — N.-D. de l'Espérance, 20 fr. — Remerciements à saint Antoine : C. B. B., 20 fr. — Reconnaissance à saint Roch, 20 fr. — Espoir en Dieu et en Marie, pour deux grâces demandées, 20 fr. — M. C., Boîte postale 466, 20 fr. — Pour que Joseph aime sa Ninette, 5 fr. — Remerciements et pour la réussite complète : Y. C. B., 10 fr. — M^{me} Harriot, 9 fr. 50. — M^{me} Marguerite Boné, 10 fr. — Anonyme, 10 fr. — F. R., 50 fr. — Reconnaissance à Sœur Thérèse, de l'Enfant-Jésus : Réussite à un examen, 20 fr. — Une maman, 100 fr. — En souvenir du 11 novembre 1918, 100 fr. — M^{me} R.-G. Dorget, 50 fr. — Anonyme, à Orange, 25 fr. — M^{me} Hemard, 25 fr. — M^{me} et M. E. D.-P., 20 fr. — Un petit Pierre : L. N. C., 10 fr. — M^{me} Yv. Méan, 20 fr. — Paiement de dettes à Sœur Thérèse, de l'Enfant-Jésus : M. D., 100 fr. — En reconnaissance à la Sainte-Vierge, 10 fr. — Pour que les Clairesses me portent bonheur : Alice, 10 fr. — Pour une bonne œuvre, 5 fr. — M^{me} Lucienne Gautier, 10 fr. — M^{me} veuve Chavardès, 5 fr. — Pour la réussite de deux examens, 10 fr. — L'école de filles de Souillac-sur-Mer, 50 fr. — En reconnaissance à saint Antoine de Padoue : C. O., à Grenoble, 100 fr. — En mémoire de René, 100 fr. — Total : 1.560 fr. 50.

Pour combattre la Vie chère

ADRESSEZ-VOUS A

MON AMIE DE PARIS

qui vous fera bénéficier de prix avantageux résultant d'achats directs en fabrique

CARNET

de "MON AMIE DE PARIS"

Aux Lectrices des Annales

Ce sont généralement nos correspondantes qui nous guident. Les jeunes filles nous avaient soufflé l'idée de la robe de velours. Elle a beaucoup plu : la qualité de l'étoffe, sa grâce, lui ont conquis bien des suffrages.

Il reste assez d'étoffe en noir et dans les deux tons de bleu pour faire encore une cinquantaine de robes.

Aujourd'hui, on réclame une robe en crêpe marocain. La voici. La figurine vous indiquera son allure élégante. C'est la toilette indispensable pour les fêtes de fin d'année. Le crêpe est d'une belle qualité, résistante et solide.



Nous vous avions promis quelques avantages nouveaux, afin de contenter toutes les demandes de toutes sortes. Nous avons dû créer, depuis quelque temps, trois ateliers supplémentaires, outre ceux des robes et des fourrures. Celui des chapeaux est dirigé par une personne experte, au goût très sûr, qui utilise plumes, fantaisie, étoffe, pourvu que cela en vaille la peine : ses doigts de fée font des merveilles.

Un coupeur s'occupera des tailleurs pour dames et messieurs (enfin, on va s'occuper d'eux !). Il suffira de lui envoyer soit des mesures précises, soit un vêtement allant bien.

Un atelier de corsets a déjà donné d'excellents résultats.

Voilà qui va, certes, rendre service à nos amies.

MARGUERITE LHEUREUX.

Les prix du blanchissage demeurant toujours élevés, nous avons pensé qu'une machine à laver serait bien accueillie.

Cette machine épargne toute fatigue, n'abîme pas le linge, et permet de laver chez soi une grande partie du linge et de réaliser ainsi une grosse économie. Elle se pose sur les fourneaux de cuisine ou sur le gaz.

N° 1 : 238 francs. — N° 2 : 295 francs, franco.

Le N° 1 contient l'équivalent de 40 à 45 chemises et de 30 à 35 serviettes, avec 12 litres d'eau environ.

Le N° 2 contient l'équivalent de 20 à 25 chemises et de 40 à 50 serviettes, avec 15 litres d'eau environ.

Adresser les commandes, accompagnées du montant, à

Mme Marguerite LHEUREUX

Directrice de "Mon Amie de Paris"

11, Cité Trévise, Paris (IX^e). Tél. : Bergère 43-90

Compte de chèque postal N° 242.04.

Les Magasins de la Place Clichy

font 5 0/0 de remise
aux lecteurs des Annales

sur tous achats effectués à Paris, ou sur les commandes venues de province par correspondance. Présenter à la caisse ou joindre à la lettre de commande un des BONS SPÉCIAUX contenus dans notre Volume-Prime.

Pour les Visites

La Femme et le Foyer

du Jour de l'An

EN PRÉVISION des fêtes de Noël et du Jour de l'An, pendant lesquelles les enfants seront en vacances et devront accompagner leur maman dans les visites traditionnelles de cette époque, on augmente leur petite garde-robe d'une robe et d'un manteau élégants et d'une note très hivernale.

La mode enfantine — en ce qui concerne les petites filles, bien entendu — est très sensiblement influencée par le style breton. De charmantes petites robes en cheviote ou en velours bleu, brodé en rouge vif de motifs copiés sur les gilets du Finistère, s'accompagnent d'un chapeau rond à bords relevés comme celui des paysans de cette région, garni soit d'une boucle d'acier posée devant, soit d'un ruban de velours noir tombant en pans flottants dans le dos.

Avec le breton, les petites filles portent toujours des toques, des bérêts ou des cloches. La cloche est tantôt plus petite ou plus grande, avec des bords plus ou moins abaissés, mais elle est toujours seyante et toujours en faveur. La capeline est, cependant, la coiffure la plus habillée ; c'est elle que l'on portera, avec une robe de taffeta vieux rose ou jaune miel, pour aller à une matinée d'enfants. Le ruban est un des éléments de la mode dont on tire le meilleur parti pour les robes de nos fillettes. La garniture tout indiquée d'une robe de taffetas glacé consiste en petites cocardes de ruban assorti, ou en un bouquet rond et un peu massif de roses en ruban, posé à la taille. Nos grands couturiers ne dédaignent pas d'appliquer leur fantaisie à la création de modèles pour la plus jeune génération, et c'est chez l'un d'eux que j'ai noté cette gentille robe pour laquelle on avait employé plusieurs pièces de ruban de faille bleu saxe, disposé bord à bord dans le sens de la largeur, et formant des bouclettes tout le long du devant.

Pour terminer l'encolure des robes que l'on porte à huit ou dix ans, rien n'est seyant comme une découpeure en larges dents de feston, ou une berthe de tulle, ou une collerette en batiste souple.

Le tailleur d'enfant est une innovation assez récente, à laquelle on préfère cependant, surtout pendant l'hiver, la robe complétée d'un manteau. La gracilité des fillettes s'accommode à merveille des manteaux forme « sac », en lainage bourru ou simplement épais : cheviote, mouflonne, duvella, burabure, kashavella, velours de laine et perllaine. Les vêtements que l'on met quotidiennement pour aller en classe sont marine, bronze ou brun rouge ; mais ceux destinés aux jours de fête seront choisis dans ces teintes claires qui sont la moitié de l'élégance pour les petits : sable, beige tourterelle, gris cendre, bleu hussard.

Le gris jouit d'une vogue particulière, sans doute parce qu'il appelle le complément des fourrures grises que la mode préconise : petit-gris (il en faut si peu !) et agneau. L'agneau n'est-il pas entre toutes une fourrure pour enfants ?... Et le gris clair convient aux teints frais et aux joues roses.

Il est bien rare qu'il ne reste pas de la fourrure ayant garni le manteau, sinon de quoi faire une toque entière, du moins une bande suffisante pour rappeler cette garniture sur le chapeau.

Il faut insister sur ce point que même quand il s'agit de vêtements élégants et de toilettes de cérémonie,

la simplicité est toujours de rigueur pour la mode enfantine. Le temps n'est plus où « les habits de fête » étaient pour les petits une gêne constante qui s'opposait à la liberté de leurs mouvements et à la gaieté de leurs jeux.

Nous sommes, actuellement, en pleine saison d'hiver, et de nombreux motifs de sortie sollicitent même celles d'entre nous qui ne mènent pas une existence mondaine. Pour les visites de quatre à sept, un tailleur habillé s'impose ; il se différenciera de celui du matin par sa jaquette, plus longue et plus ajustée : alors que le premier est toujours en lamage, le second est souvent en velours. Personne n'ignore la séduction du velours noir aux reflets profonds et s'harmonisant avec la fourrure.

Le tailleur d'après-midi découvre souvent, une fois la jaquette enlevée, une robe entière en velours ou en lainage assorti à la jaquette, dont les manches et le haut du corsage sont en crêpe de Chine ou en mousseline de soie pour glisser plus aisément sous la jaquette.

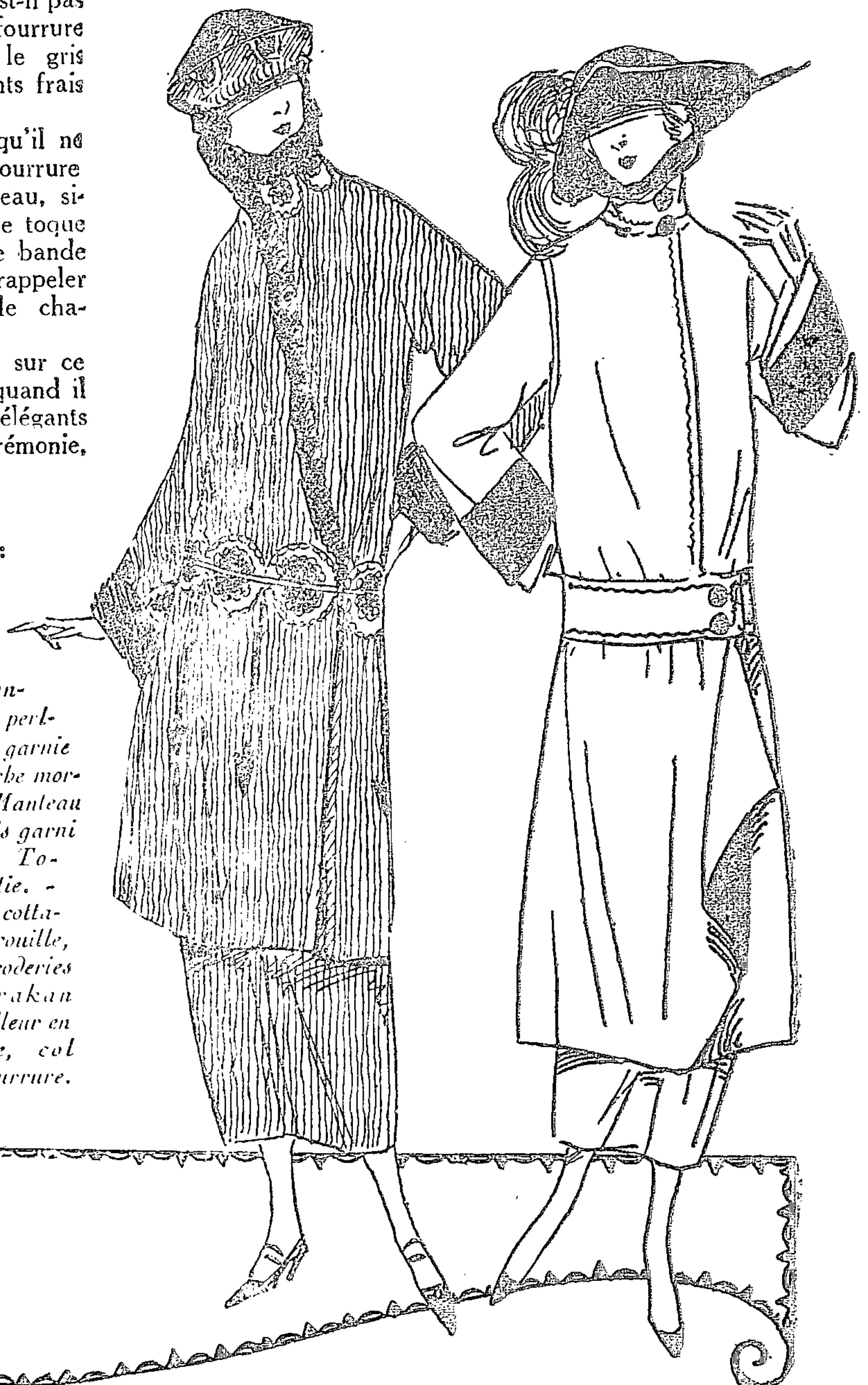
SIMONNE B...



De gauche à droite :

Manteau de bure
vert amande li-
séré d'une cor-
delière. Nœuds

de ruban. Man-
teaucape en perllaine
sable garnie
d'une peluche mor-
dée. - Manteau
de drap gris garni
d'agnella. To-
que assortie. -
Tailleur en cotta-
perllaine rouille,
garni de broderies
et d'astrakan
noir. - Tailleur en
drap beige, col
bordé de fourrure.



REVUE FINANCIÈRE

Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Dépôts de Fonds et de Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, Services de Coffres-Forts, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme au Capital de 100.000.000 de Francs

BUREAUX : 30 et 32, Rue Taitbout (Boulevard Haussmann), PARIS IX^e Arrond.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Nous avons annoncé la semaine dernière, à nos lecteurs, que l'assemblée générale ordinaire des actionnaires du Crédit Mobilier Français était convoquée pour le 3 décembre 1921, à 15 h. 1/2, 19, rue Blanche, à Paris, pour examiner les comptes de l'exercice 1920-1921, fixer le dividende, élire des administrateurs, nommer des commissaires des comptes pour l'exercice 1921-1922 et fixer leurs émoluments, donner diverses autorisations.

Voici comment se comporte le bilan au 30 juin 1921 (19^e exercice), qui sera soumis à cette assemblée :

ACTIF

Espèces en caisse et dans les Banques.	Fr. 8.530.748 90
Effets en portefeuille et Bons de la Défense Nationale. . .	83.672.032 47
Reports.	3.452.555 25
Prêts sur titres et avances sur garanties.	1.088.701 20
Comptes courants débiteurs. .	76.623.733 46
Débiteurs par acceptations. .	215.921 55
Portefeuille : Rentes, Actions, Obligations.	23.040.511 54
Participations financières. . .	4.151.504 39
Agents de change : titres à livrer	531.096 45
Opérations de change à terme garanties.	41.847.500 »
Impôts et droits de transmission à recouvrer.	872.671 98
Immeubles.	7.461.543 32
Total Fr.	251.496.520 51

PASSIF

Capital : 200.000 actions de 500 francs.	Fr. 100.000.000 »
Réserve légale.	3.168.867 49
Réserves.	6.129.120 01
Comptes courants créditeurs. .	33.714.479 15
Comptes de dépôts.	56.801.330 90
Acceptations et effets à payer. .	369.303 43
Agents de change : titres à recevoir.	441.918 75
Opérations de change à terme garanties.	41.847.500 »
Dividendes restant à payer. . .	270.582 82
Solde reporté des exercices antérieurs, appartenant aux actionnaires.	1.581.523 18
Profits et Pertes :	
Bénéfice de l'exercice 1920-1921. .	7.171.894 78
Total Fr.	251.496.520 51

Après avoir commenté les divers postes de ce bilan, en comparant, notamment ses indications avec celles du précédent, les commissaires des comptes concluent, ainsi leur rapport :

« Enfin, le compte de Profits et Pertes se solde, pour l'exercice, par un bénéfice net de 7.171.894 fr. 78, au lieu de 6 millions 9.333 fr. 42 pour l'exercice 1919-1920.

« Votre Conseil d'administration vous

propose, messieurs, d'effectuer comme suit la répartition du bénéfice de cette année :

1 ^o Prélèvement de 5 0/0 pour la réserve légale.	Fr. 358.594 73
2 ^o Dividende de 25 fr. par action. .	5.000.000 »
Solde à répartir.	1.813.300 05
Total égal	7.171.894 78

» Sur le solde ci-dessus de 1 million 813.300 fr. 05, il revient, conformément aux statuts :

75 0/0 aux actions.	Fr. 1.359.975 05
15 0/0 aux parts de fondateur. .	271.995 »
10 0/0 au Conseil d'administration. .	181.330 »
Total égal	1.813.300 05

» Sur la somme revenant aux actions, il serait prélevé 1.000.000 de francs, pour parfaire à 30 francs par action le dividende de cette année, et le surplus de 359.975 fr. 05 serait porté à la réserve appartenant aux actions, dont le montant atteindrait ainsi 1.941.498 fr. 23.

» Nous avons l'honneur de vous proposer, messieurs, d'approuver les comptes tels qu'ils vous sont soumis, ainsi que le projet de répartition ci-dessus de bénéfices. »

Nous insistons de nouveau pour que les actionnaires veuillent bien effectuer le dépôt de leurs titres, afin que l'assemblée réunisse le quorum nécessaire pour délibérer valablement.

Et nous leur rappelons que, pour faire partie de l'assemblée, il faut être propriétaire de quatre actions au moins et les avoir déposées trois jours au moins avant la réunion.

Les porteurs de moins de quatre actions peuvent se réunir pour atteindre ce nombre et se faire représenter par l'un d'eux.

Les actions peuvent être déposées soit au siège social, 30 et 32, rue Taitbout, à Paris, soit dans tous établissements de crédit ou chez tous banquiers, notaires ou agents de change, à la condition de faire parvenir les récépissés de dépôt au siège social, dans le délai ci-dessus indiqué.

Lundi, 21 Novembre 1921

La Situation

La Bourse est au point mort. Toute cette semaine s'est écoulée dans une atmosphère de torpeur. La tendance était lourde d'abord mais a paru s'améliorer ensuite.

Le monde des affaires se trouvait mal impressionné par la remise en question d'un projet d'impôt sur le capital. A vrai dire ce n'était là que la manifestation brouillonne d'un groupe politique désireux d'attirer l'attention à n'importe quel prix et sous tous les pré-

textes, fussent-ils les pires. Les déclarations rassurantes du ministre des Finances vinrent heureusement contrebalancer l'effet produit. M. Doumer a, d'autre part, confirmé les indications de décroissance de la crise économique, a assuré que le déficit budgétaire d'un milliard et demi serait comblé sans impôt nouveau, que l'assiette des impôts existants ne serait pas modifiée, et a proclamé sa confiance en l'avenir.

La liquidation de quinzaine s'est effectuée facilement, à un taux moyen de reports de 3 1/4 0/0.

De Londres et de New-York ont continué de parvenir des indications encourageantes. Un peu plus de stabilité au marché des changes avec tendance à la tension.

DOLLFUS-MIEG & C^{ie} MULHOUSE (Haut-Rhin)

Cette Société, bien connue, qui a pour objet la fabrication et la vente des produits de l'industrie textile, fut fondée en 174 et transformée en Société anonyme en 1890.

Elle procède actuellement à l'émission d'un emprunt de 10 millions de francs, divisé en 20.000 bons triennaux 6 1/2 0/0 de 500 francs de nominal au porteur.

Le prix d'émission de 500 francs par bon est payable en souscrivant.

Ces Bons, émis jouissance du 15 novembre 1921, sont remboursables au pair à la fin de la troisième année, soit le 15 novembre 1924. L'intérêt annuel de 6 1/2 0/0 net, soit 32 francs 50 par titre, est exempt de tous impôts français présents et futurs; il sera payable par coupons semestriels les 15 mai et 15 novembre de chaque année.

Les souscriptions sont admises dès maintenant, et seront servies au fur et à mesure de leur arrivée jusqu'à concurrence du disponible, aux guichets d'un certain nombre de banques et établissements de crédit parmi lesquels figure le CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS.

(Notice parue au Bulletin des Annonces Légales Obligatoires du 15 novembre 1921.)

CHARBONNAGES

(Fin)

CARMAUX

(Suite et fin)

Nous avons dit que l'origine de la Société était fort ancienne. Pendant fort longtemps, l'extraction s'effectuait librement

sans règle ni titre. Ce n'est qu'en 1747 que des ordonnances royales en accordèrent l'exploitation par privilège temporaire à M. de Solages, marquis de Carmaux; en 1810, en application de la loi instituant la propriété incommutable des mines, cette concession fut déclarée perpétuelle. M. de Solages en fit alors apport à une Société, qu'il constitua sous le titre d'Entreprises des Mines et de la Verrerie de Carmaux; en 1855, il lui fut adjoint la concession du chemin de fer de Carmaux à Albi. L'année suivante, elle se transforma en commandite par actions, puis, en 1860, en Société anonyme avec la dénomination : Société des Mines et Chemins de fer de Carmaux. Enfin, en 1865, la ligne de chemin de fer ayant été incorporée au réseau de la Compagnie du Midi, elle prit son titre actuel et devint, en 1918, Société anonyme libre.

Jusqu'alors, son capital avait été représenté par 23.200 actions, sans désignation de valeur, donnant droit à 1/23.200^e de l'actif social; mais, lors de la transformation sous la forme anonyme libre, ce capital fut fixé à 17.400.000 francs, divisé en 116.000 actions de 150 francs, chaque action ancienne étant échangée contre cinq nouvelles. Fin 1919, la Société contracta un emprunt obligataire de 15 millions de francs en 30.000 obligations de 500 francs 6 0/0 nets, émises au pair, et remboursables en 30 ans. Enfin, en 1921, le Conseil décida de procéder à la répartition, à titre de remboursement partiel du capital social, d'une somme de 100 francs par action; et à la cession au pair, réservée à ses actionnaires, des 116.000 actions de 100 francs de la *Compagnie Générale Industrielle* qu'elle détenait en portefeuille, à raison d'une action Carmaux pour une action Compagnie Industrielle, à titre irréductible : cette dernière opération est actuellement en cours, et les actionnaires peuvent également acquérir à titre réductible les actions de la Compagnie Industrielle non absorbées par l'exercice du droit irréductible jusqu'au 30 septembre. La somme de 100 francs répartie aux actions Carmaux peut être affectée par compensation au paiement du prix d'acquisition des actions cédées.

Depuis l'année 1856, il n'y a eu qu'un seul exercice, celui de 1858, pour lequel la Société de Carmaux ne distribua point de dividende, et, sauf en 1872, où la répartition ne fut que de 4 francs, les actionnaires ne reçurent jamais moins de 15 francs et généralement bien davantage, surtout depuis 1873; en 1881 et 1882, ils touchèrent même 100 francs.

La Compagnie eut souvent, cependant, au cours de cette période, à lutter contre de graves difficultés : Carmaux est, en effet, l'un des foyers les plus ardents du socialisme; les grèves y sont fréquentes, les exigences ouvrières toujours renouvelées. Ces charges eurent une répercussion notable sur les bénéfices, d'autant que, simultanément, la production diminuait dans une proportion assez sensible. Ce fléchissement de l'extraction ne fut d'ailleurs que momentané; elle reprit bientôt une marche ascendante régulière; elle passa ainsi de 543.000 tonnes en 1905 à 664.000 en 1913; en ces mêmes années, la production du coke fut respectivement de

77.000 et 98.000 tonnes, celle des agglomérés de 40.000 et 49.700 tonnes. La guerre influença à peine, à ses débuts, les résultats de Carmaux; l'extraction de 1914 fut inférieure de 80.000 tonnes seulement à celle de 1913, et, une fois passée la période de désorganisation occasionnée par la mobilisation, et la main-d'œuvre reconstituée par des moyens de fortune, elle prit un important développement, surtout à partir de 1917, où elle se chiffra par 819.600 tonnes contre 588.190 en 1916; le record fut atteint en 1918 avec 845.110 tonnes; en 1919 et 1920, elle diminua jusqu'à 576.640 et 552.500 tonnes du fait de l'application de la journée de huit heures, du retrait des prisonniers de guerre, du départ des réfugiés, du manque fréquent de wagons et des grèves.

Les résultats financiers depuis 1914 ont été fort substantiels, comme en font foi les chiffres suivants, qui se rapportent aux dix derniers exercices :

Exercices	Extraction (tonnes)	Bénéfices nets (francs)	Dividendes
1911	643.700	3.893.000	110 »
1912	660.600	4.323.000	115 »
1913	663.600	4.750.000	120 »
1914	583.230	4.199.000	115 »
1915	575.210	6.234.000	125 »
1916	588.190	6.847.300	135 »
1917	819.600	8.830.800	145 »
1918	845.110	3.737.438	150 »
1919	576.640	2.873.884	25 » (1)
1920	552.500	5.664.666	35 »

(1) Actions anciennes divisées en cinquièmes.

La situation financière qu'accuse le dernier bilan est des plus fortes : le fonds de roulement au 31 décembre 1920 dépassait 22 millions de francs.

ÉLECTRICITÉ DE LA PROVINCE DE BUENOS-AIRES

Les décisions prises par l'Assemblée générale du 1^{er} septembre dernier viennent d'être ratifiées par les tribunaux anglais. La réduction du capital et l'arrangement intervenu avec les obligataires sont donc devenus définitifs; la période d'administration judiciaire va donc prendre fin, et dès qu'elle sera close, la Compagnie pourra procéder à l'estampillage des obligations, au paiement des intérêts ainsi qu'à la remise de titres prévus par cet arrangement. Nous ferons connaître la date à laquelle ces opérations seront effectuées.

Bons 6 0/0 du Crédit National

L'émission des Bons 6 0/0 1921 du Crédit National a été, comme nous l'avons signalé, l'occasion d'une manifestation très intéressante du public vis-à-vis des titres auxquels est attachée la garantie de l'Etat, aussi bien qu'au regard de la reconstitution rapide de nos régions dévastées à laquelle le montant de cet emprunt est destiné. On ne saurait trop souligner l'importance du succès de cette émission au milieu des conjonctures actuelles.

Rappelons que les remboursements par lots des Bons 6 0/0 1921 du Crédit National doivent être effectués en 4 tirages : les 1^{er} décembre, 1^{er} mars, 1^{er} juin et 1^{er} septem-

bre, le premier tirage ayant lieu le 1^{er} décembre 1921 et le dernier tirage le 1^{er} décembre 1936.

Le Crédit National s'était réservé la possibilité de reculer de 3 mois au maximum le tirage du 1^{er} décembre 1921. Dans sa dernière séance, le Conseil d'administration a fixé la date de ce premier tirage au 3 janvier 1922; il y aura donc cinq tirages au cours de l'année 1922.

Dans cette même séance, le Conseil a décidé que les 2 lots de 500.000 francs seront tirés au sort : le premier, au tirage du 1^{er} mars et le second, au tirage du 1^{er} septembre de chaque année.

Le Rendement des Impôts en Octobre 1921

Le rendement des impôts et revenus indirects et des monopoles continue à s'améliorer. En octobre 1921, les recettes se sont élevées à 1.305.111.000 francs; ce chiffre est sans doute inférieur de près de 96 millions aux évaluations budgétaires, mais le déficit avait été de 139 millions en septembre, de 118 millions et demi en août, de 137 millions en juillet, de 101 millions et demi en juin, de 121 millions en mai, de 86 millions en avril.

Comme précédemment, les principales moins-values sont afférentes aux produits des douanes (50.420.000 francs) et à la taxe sur le chiffre d'affaires.

L'amélioration constatée en septembre sur le produit de cette dernière taxe continue à s'accroître. Le rendement d'octobre est supérieur d'environ 10 millions à celui de septembre, et de 21 millions au montant des recouvrements opérés au cours de chacun des quatre mois précédents; le rendement d'octobre n'a été dépassé cette année qu'en janvier. Ce résultat confirme le mouvement de reprise des transactions qui s'était déjà fait sentir en septembre.

Les produits des douanes, qui accusent une moins-value de 23 0/0 par rapport aux évaluations, présentent, toutefois, une amélioration sur le rendement des mois antérieurs. Cette amélioration est due à la reprise des importations qu'on pouvait déjà presager en août et que la situation de septembre tendait à confirmer.

Aux contributions indirectes, le rendement est en plus-value de 4 0/0 par rapport aux évaluations budgétaires et de plus de 9 0/0 par rapport aux recouvrements d'octobre 1920.

D'autre part, il a été recouvré, en octobre, 162.492.000 francs au titre de l'impôt général sur le revenu et des impôts cédulaires, et 215.219.000 francs au titre de la contribution extraordinaire sur les bénéfices de guerre.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Siège Social : 30 et 32, rue Taitbout (B¹ Haussmann), Paris-9^e

Téléphone { Gutenberg 38-91
" 66-15 Adresse Télégraphique
Central 37-84 MOBILIER-PARIS
" 74-45

Comptes Courants et Comptes de Chèques et de Dépôts

Typographie DUBOIS et BAUER, 34, rue Laffitte, Paris.
Imprimerie CH. BERNARD, 27, rue des Cloys, Paris.

Le Gérant : VINCENAU.